

Le Samedi

VOL. XXVI, NUMERO 14

MONTREAL, 12 SEPTEMBRE 1914

Journal Illustre Hebdomadaire

Le Numéro

5 Cts

Louis Philippe Leblanc

LES MARQUES POUR ESPIONS (voir carnet intérieur)



Pour tous les Ages.

UN bon tonique est le meilleur auxiliaire de la santé — tous les médecins s'accordent sur ce point.

Combien de malaises et de maladies ont été évités grâce à l'usage persévérant du

VIN ST-MICHEL

Sa vente dépasse celle de tous les autres toniques réunis. Enfants délicats, jeunes filles dont la formation est difficile, femmes dont le sang est appauvri, dont les nerfs sont surmenés, dont la santé décline, y puisent, les unes des forces et de la vigueur, les autres un regain de vitalité et d'énergie.

C'est un véritable élixir de longue vie.

LE VIN ST-MICHEL se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

BOIVIN, WILSON & CIE, LIMITÉE, Seuls agents, 520 rue St-Paul, Montréal.
EASTERN DRUG CO., BOSTON, MASS., Agents pour les Etats-Unis.



LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 148 PAGES

10 CENTS LE NUMÉRO ou \$1.00 D'ABONNEMENT ANNUEL

Poirier, Bessette et Cie, Edit.-Prop., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Trente articles intéressants et une quarantaine de superbes gravures, voilà ce que donne, dans 148 pages de texte, la *Revue Populaire* du mois de septembre.

Aucun autre magazine de langue française édité en Amérique ne donne autant de matière à lire pour le prix réduit de 10 cents que se vend notre publication. L'extrait ci-dessous du sommaire donne un aperçu de ce que l'on trouve dans ce superbe numéro que chacun voudra posséder:

La Guerre, par Roger Francoeur. Au mystérieux pays de l'Inde; les travaux des missionnaires. Le Rhinocéros. Les Indiens du Rio Pilcomayo. Le temple d'Angkor-Waht. Les nageurs aveugles. Les Cannibales de l'Afrique Centrale. Les Céréales. Les Clubs d'ouvrières. Le Mont-de-Piété de Paris. Le secret des dompteurs. La maison japonaise. La guerre aux moineaux. Propos de table. Cités souterraines. La culture physique. L'Insomnie. A propos de vieux meubles. L'origine d'une coutume. Madame va au bal. Incubateur naturel. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

En plus un roman complet: Marguerite de Carteret et un autre petit roman splendide: Rosa L'Aveugle.

Hâtez-vous de retenir votre numéro chez votre dépositaire ou chez les Editeurs-Propriétaires, 200, Bld St-Laurent.

LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edit.-prop., 200 Boul. St-Laurent.

Coupon d'abonnement

Veuillez trouver ci-inclus \$1.00 pour un an, 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom M. Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Rayer les mots nuls suivant l'abonnement que vous désirez, écrivez lisiblement votre nom et résidence et envoyez à l'adresse ci-dessus.

ABONNEMENT
(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis	Montréal et Europe
Un an... \$2.50	Un an... \$3.50
Six mois... 1.25	Six mois... 1.75

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

(Fondé en 1889)

LE SAMEDI

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Organe du Foyer Domestique

PRIX DU NUMERO : 5 cts

HEURES DE BUREAU.

De 8.30 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Tél. Main 2680, Propriétaires,
200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879.



LE métier d'espion n'est pas un de ceux qui honorent ceux qui le pratiquent et cependant il est reconnu par les diverses puissances comme absolument nécessaire.

En conséquence, chaque Etat entretient, chez les voisins, une quantité d'agents secrets qui se renseignent le mieux possible sur tout ce qui présente un intérêt militaire quelconque.

L'Allemagne, principalement, a fait de l'espionnage une véritable institution et, depuis un demi-siècle, ce sont des centaines de millions qu'elle a consacrés à cet objet.

Déjà en 1870 ce fut une grande surprise pour beaucoup de français de revoir sous l'uniforme d'officier prussien des gens qui avaient rempli en France les situations les plus diverses, domestiques, ouvriers de bâtiments, voyageurs de commerce, etc. Ces gens étaient des espions qui avaient fait leur profit de multiples renseignements.

Les uns, domestiques chez des officiers français, avaient noté soigneusement tout ce qui concernait les effectifs de l'armée, les approvisionnements et le ravitaillement; d'autres avaient même trouvé le moyen de travailler à la construction des forts en qualité de maçons ou de tailleurs de pierre et ils en connaissaient par conséquent les dispositions intérieures.

De plus l'état major allemand possédait de nombreuses cartes et il paraît même qu'ils étaient mieux outillés sous ce rapport que les officiers français; tout ceci a facilité singulièrement leur tâche et ils se sont si bien trouvés de leur méthode d'espionnage qu'ils l'ont encore perfectionnée au cours des dernières années.

Notre gravure de première page montre un de leurs procédés pour indiquer les chemins à suivre en traversant les villes.

Une affiche, bien inoffensive à première vue est placée dans la direction à suivre; cette affiche dont rien ne peut faire deviner le rôle est une réclame commerciale convenue et, en cas d'invasion du territoire, l'ennemi guidé clairement par ces signes qu'il connaît, n'éprouve aucune hésitation.

Avec son merveilleux système d'espionnage et sa puissante armée, l'Allemagne se croyait donc à peu près invincible.

Cette confiance trop absolue est peut-être ce qui causera sa perte car l'Allemagne qui a su si bien espionner les nations voisines était peut-être mieux renseignée sur les autres que sur elle-même.

Quand l'unité allemande a été faite, en 1870, ce fut par la contrainte d'abord, puis par voie parlementaire ou contractuelle et enfin par l'union douanière et monétaire. Ces bases qui auraient pu être solides dans toute autre union européenne ne pouvaient être durables dans la confédération germanique.

Depuis quelques années déjà, l'Allemagne s'éveillait; consciente de la folie de son empereur, elle entrevoyait peut-être ce qui arrive aujourd'hui et elle se posait cette terrible interrogation: "Die Zukunft, Zukunft Deutschlands?" Quel sera l'avenir, l'avenir de l'Allemagne?

Le service d'espionnage pratiqué en Allemagne par les autres nations n'a laissé aucun doute sur le mal qui ronge l'empire germanique.

La monstrueuse politique de Guillaume a fait fausse route. La transformation a été trop radicale d'un état agraire et à demi-féodal en état industriel et démocratique. Il y eut aussi un facteur étranger aux entrailles de la terre allemande et qui fit, dans l'organisme nouveau, l'office d'un excitant malfaisant: cinq milliards d'argent non conquis et non gagné.

Grisé par ces milliards, rêvant peut-être de renouveler la campagne de 1870, l'empereur allemand a eu dans toutes ses actions un objectif purement militaire. Un armement formidable, des millions d'hommes équipés et entraînés, un service d'espionnage perfectionné, voilà qui lui faisait présager une victoire facile.

Les événements, toutefois, ne semblent pas lui donner raison...

Je disais au commencement de cet article que le métier d'espion n'est pas très honorable mais il a cette excuse que c'est pour le bien du pays; qui veut la fin veut les moyens. Il y a cependant une certaine classe d'espions plus méprisable encore: ce sont ceux qui, traîtres à leur patrie, vendent à l'étranger des plans et renseignements pour un peu d'or.

Malheureusement il existe davantage de ces gens qu'on ne le croit; pour ceux-là aucun châtimement n'est trop sévère et l'état lui-même qui profite de leur trahison doit les tenir en bien petite estime.

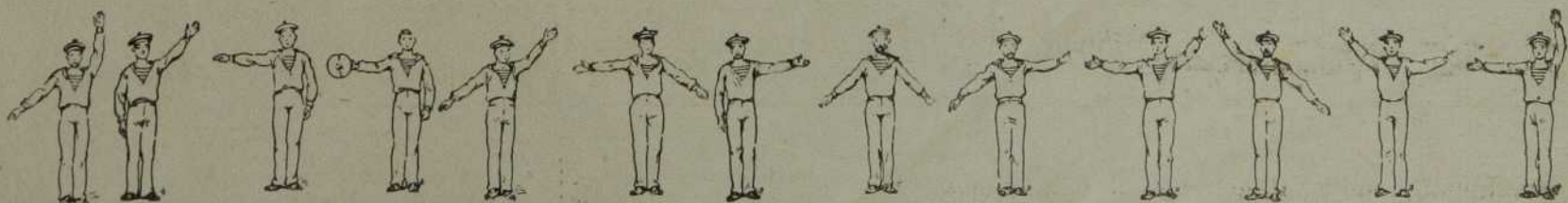
Le salaire de ces lâches espions devrait leur être tendu avec des pincettes.

Leur infâme métier les expose toutefois à de grands risques quand il s'exerce en temps de guerre; ce ne sont plus alors les tribunaux civils qui sont appelés à les juger mais le Conseil de Guerre dont les sanctions revêtent la plus grande rigueur.

C'est le peloton d'exécution à brève échéance et bien rarement la clémence du Chef de l'Etat vient commuer la sentence de mort en détention perpétuelle.

Douze balles dans la peau, la mort des braves, c'est encore trop beau: une simple corde suffirait.

Fernand de Verneuil.



C'EST BLAGUE



—Un jour, en Afrique, j'ai rencontré une tribu de femmes sauvages qui n'avaient pas de langue.

—Comment pouvaient-elles parler?

—Elles ne pouvaient pas. Voilà pourquoi, d'ailleurs, elles étaient sauvages.

PAS FIN



Le maître.—Je ne te punirai pas cette fois, car je ne suis pas sûr que c'est toi qui a volé les pommes.

L'enfant.—Merci, m'sieu. Maintenant, puis-je les garder?

PAS DANGEREUX

—Est-ce toi, Jean?

—Mais oui.

—Tu m'as fait une belle peur, je pensais que c'était un homme.

SOLUTION

Le marchand (à sa femme).—L'an dernier, il m'en a coûté autant pour ta toilette que pour le salaire de mes deux teneurs de livres. Je ne pourrai pas continuer ainsi.

Madame.—Renvoie un teneur de livres.

PAS TRES EXACT

Lui.—Vous prétendez qu'un homme marié est plus brave qu'un célibataire? je ne vois pas...

Fille.—Oui, un homme marié ne craint qu'une femme, un célibataire les craint toutes.



PARTI POUR LA GUERRE

Il est parti pour la frontière
Le courageux petit soldat,
Le sac au dos, mais l'âme fière
Il s'en va joyeux au combat,
Il a compris que c'était l'heure
De son devoir,—du grand danger;
Qu'il faut quitter parents, demeure
Car la Patrie veut se venger.
Touchants adieux que fit la mère
A son petit soldat sans peur:
"Pars, puisque la France est en guerre,
"Pour la Patrie et pour l'Honneur!...
"Va, puisque la France t'appelle...
"Porte au loin son nom glorieux;
"Aux trois couleurs reste fidèle,
Bel étendard victorieux!...
Au lointain le clairon résonne!...
Le Commandant crie: "En avant!"
Sous les feux du canon qui tonne
Le piou-piou français est vaillant!
Et maintenant, soldats de France,
Aux pas légers et pleins d'entrain...
"C'est l'heure de la délivrance"
"La victoire est à vous demain!"
Nous aurons de nouveau l'Alsace!...
Nos vaillants Alsaciens-Lorrains!
A mort!... le noir aigle rapace...
Frères! "nous vous tendons les mains."
Et le beau drapeau tricolore,
Bientôt à Strasbourg flottera,
Et le petit soldat encore
Sa vieille mère embrassera!...

J. SCHOEB,

de Phalsbourg, Alsace-Lorraine.

—§—

PAUVRE HOMME, VA!



—Vous êtes accusé de mendicité.

—J'aurais honte de mendier, monsieur le juge. Est-ce de ma faute si une dame a mis un sou dans la main que je tendais pour savoir s'il pleuvait?

DIFFICILE



L'oncle.—Jean, ne prête jamais qu'une oreille sourde aux mauvais conseils.

Jean.—Mais, mon oncle, j'entends aussi bien d'une oreille que de l'autre.

C'EST TROP DEMANDER

Madame.—L'auteur de ce livre dit que les veuves font d'excellentes épouses.

Monsieur.—Tu n'espères tout de même pas que je vais mourir pour cela!

BIEN FORCE

—Cet enragé fumeur de Tabass-Heck a complètement cessé de fumer.

—J'ai peine à le croire.

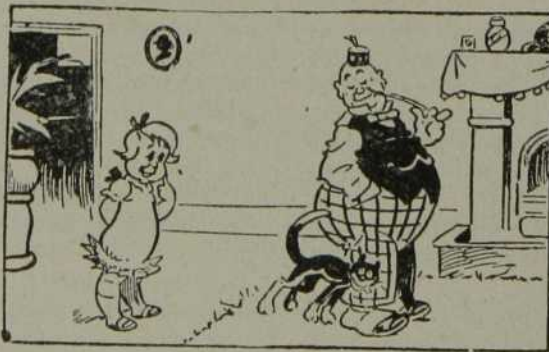
—C'est pourtant vrai... L'autre jour, sans avoir l'air de rien, il a vidé sa dernière pipe dans un baril de poudre à canon.

PAS SURPRENANT

Le docteur.—J'en arrive à croire que votre mari subit un commencement d'empoisonnement.

La dame.—Il prend régulièrement vos remèdes, docteur.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1—Rosette a été grondée par grand-papa pour une faute commise par le chat. Ça ne se passera pas ainsi.



2—Quelle est l'idée de Rosette, en peignant le piédestal du buste de grand-papa, vous demanderez-vous peut-être? Attendez.



3—Ah! ah! l'idée était bonne. Le chat croit se frotter le long des jambes de grand-papa. Le buste est en danger, le voilà...



4—...à terre. En ce moment, grand-papa entre dans la pièce. A la vue de son buste brisé, il devient furieux. Pauvre chat, quel sort t'attend!



COUPS DE PITON

UN TALENT commun à presque toute l'humanité, c'est celui qui consiste à faire une bonne folie de temps à autre.

LE TEMPS c'est de l'argent, mais essayez donc d'aller changer cet argent-là en banque.

GUILLAUME le dernier a voulu faire son petit Napoléon. Ça ne paraît pas lui réussir...

L'EMPEREUR allemand a eu le toupet d'invoquer l'aide de Dieu pour son armée. A voir comme celle-ci se conduit vis-à-vis des femmes et des vieillards, on voit que c'est plutôt l'aide du diable qu'elle a obtenue.

C'EST perdre son temps que de vouloir discuter avec un homme qui prétend ne jamais se tromper.

IL NE FAUT PAS juger de la qualité d'une femme, comme cuisinière, par le nombre de recette de cuisine qu'elle collectionne.

CEUX qui n'ont pas de soucis connaissent l'ennui, ce qui est pire.

LES PETITES misères de la vie: Etre en char et avoir à côté de soi un gros homme qui a mangé des oignons et bu du whisky et qui lit votre journal par-dessus votre épaule.

BEAUCOUP d'hommes parleraient moins s'ils n'avaient pas de journaux pour leur apprendre ce qu'ils racontent.

UN VERITABLE savant ne fait aucune difficulté pour avouer qu'il y a bien des choses qu'il ignore.



DANS LE DOUTE

—Cela commence à prendre une belle couleur, hein?

—Ça dépend de quoi tu veux parler... c'est-y de ta pipe ou de ton nez?

CERTAINS hommes pensent tellement à l'avenir qu'ils en oublient le présent.

ON PRETEND que les robes d'il y a cent ans étaient aussi compliquées que celles d'aujourd'hui; elles l'étaient même peut-être plus car elles étaient certainement plus complètes.

ON DIT que l'on vient d'inventer un stabilisateur parfait pour aéroplanes et que ceux-ci ne chavireront plus. Voilà un appareil qui rendrait de grands services à certains hommes les soirs de paye.

Le coup de foudre coûte souvent très cher. Mais pas en météorologie.

Un électricien berlinois a gravement établi, en effet, que le coup de foudre "déploie une tension de cinquante millions de volts, un courant de mille ampères, mais en un cinq millièmes de seconde seulement".

Et, somme toute, le coup de foudre ne donne en force motrice que trois kilowatts.

Sa valeur commerciale est tout juste de trente sous.

C'est pour rien!

LE SILENCE est le gardien de la sagesse et le déguisement de l'ignorance.

DEMOCRITE.



PETITES ANNONCES

"On demande à échanger un magnifique bouledogue, très doux et s'attachant facilement à son maître; on accepterait volontiers en échange un paletot neuf."

LES MARIAGES modernes. Simple extrait de la lettre d'une jeune femme à son amie: "Mon mari est riche, il a une belle position et une jolie maison, une automobile et six chevaux; en somme, la seule chose qui est de trop, c'est lui."

LES ARGUMENTS trop brûlants rafraîchissent l'amitié.



LES BONs CHAUFFEURS

Le nouveau gérant du garage.—Vous connaissez bien le règlement?

Le chauffeur.—Sûr! Quand on écrase quelqu'un, on met aussitôt en quatrième vitesse...



EXCUSEZ-MOI?



1—Docteur, jé me sens malade, je ne suis pas comme de coutume.
—Ce qu'il vous faut, c'est de suivre un régime spécial.

INDULGENCE

—Moi, je ne crains pas de le dire, c'est ma femme qui m'a fait ce que je suis.

—Pardonnez-lui, pardonnez-lui...

BONNE NOUVELLE

—Tiens, une lettre de mes parents.

—Qu'est-ce qu'ils te disent?

—Ceci: "Reviens à la maison, ton tailleur est décédé."



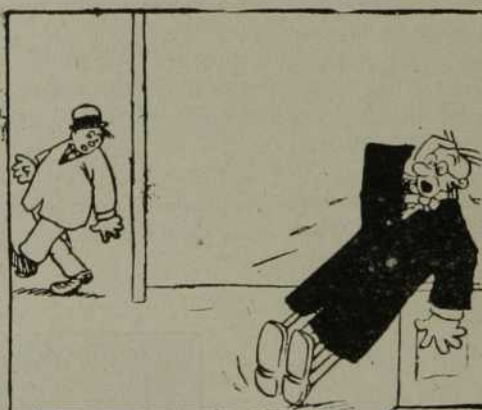
2—Mangez pas d'oeufs, pas de pain, pas de prunes, de hachis, de ragoût, de mouton...



3—...pas d'huîtres, de gigot, de steak, de pudding, de céleri, d'épinards, de patates ni de beans...



4—Hé, là! sauvez-vous pas de même, vous me devez deux piastres et demie pour mon avis!



5—Jamais de la vie! Je ne prends pas votre avis.
—Excusez-moi!!

QUELLE QUESTION!

—Votre montre s'est-elle arrêtée, en tombant sur le plancher?

—Evidemment, elle n'était pas pour passer au travers.

PLUS GRAVE

Le père (à son fils)—Si je mourais subitement, qu'est-ce qu'il adviendrait de toi?

Le fils.—Moi? oh, je resterais ici..., mais toi, où irais-tu?

POUR LE MOINS

Lassoiffé (à son nouveau domestique).—Jean, je vais me coucher. Chaque fois que j'aurai soif, vous m'apporterez un verre de gin.

Le domestique.—Mais, quand saurai-je que Monsieur a soif?

Lassoiffé.—Quand je serai éveillé, parbleu!

POLITICIEN EN HERBE

—A quoi voyez-vous que votre fils deviendra un grand politicien?

—A ce qu'il a un tas de phrases ronflantes qui ne veulent rien dire du tout.

VOUS M'EN DIREZ TANT!

—Paraît que Chose a bien des ennuis avec la jeune fille qu'il devait épouser.

—Est-ce qu'elle lui réclame une indemnité pour avoir rompu?

—Rompu? Mais non, ils sont mariés, maintenant.

LES GENS FINS

—Pourquoi donc a-t-on construit la gare si loin du village?

—Sans doute pour qu'elle soit près du chemin de fer.

CONSEIL MEDICAL

La dame (outrageusement poudrée).—Alors, docteur, que me conseillez-vous de faire pour que mes couleurs réapparaissent?

Le docteur.—Epoussetez donc la poudre que vous avez sur les joues!

LE POIDS DU PECHE



Monsieur.—Soixante-quinze piastres ce chapeau? C'est un vrai péché!

Madame.—Qu'est-ce que cela peut te faire, il n'est pas sur ta tête, mais sur la mienne.

AU BAZAR DE CHARITE

—Achetez une fleur, monsieur.

—Non, merci.

—Pour votre dame...

—Je ne suis pas marié.

—Pour votre fiancée...

—Je n'en ai pas.

—Eh bien, alors, pour célébrer votre bonheur.

C'TE FARCE!

—J'ai été voir mes parents, hier.

—Et comment les as-tu trouvés?

—Facilement... ils habitent la même maison depuis 20 ans.

CONVAINCANT

Monsieur.—Dites donc, John, est-ce que j'étais vraiment ivre, hier soir?

Le valet.—Monsieur l'était à un tel point qu'il a embrassé sa belle-mère.

ENCOURAGEMENT

Elle.—Oh! Georges, que dirait maman si elle vous voyait m'embrasser...

Lui.—Mais, je ne vous ai pas embrassée...

Elle.—Pas encore, mais je croyais que vous étiez pour commencer.

INQUIETUDE

Le professeur.—Ayez beaucoup de patience, et vous parviendrez à bien chanter.

L'élève.—Pourvu que mes voisins en aient eux, de la patience...

PANTALONS ROUGES !

NOUVELLE MILITAIRE

BAPTISTE Patelard était le type achevé de ces calmes et pacifiques Normands, descendants dégénérés des compagnons de Rollon, aussi paisibles que ceux-ci étaient belliqueux, et qui, tranquilles possesseurs du sol conquis par leurs ancêtres, dédaignent de conquérir le reste du monde.

Sur leur front paternel, le casque aux ailes déployées des "Rois de la mer" s'est métamorphosé en ce vulgaire casque à mèche, coiffure préférée du "Roi d'Yvetot"; et l'esprit d'aventure, l'amour des combats, l'espoir du butin s'est changé en une triple passion: la terre, la lucre, la chicane: "M'arrondirai-je? "Gagnerais-je?" "Plaiderai-je?"

Telle est l'éternelle préoccupation du vrai Normand... à l'entendre, on croirait même que c'est la seule!

Il n'en est rien, cependant; honneur, courage, dévouement ne sont point pour lui lettres mortes; mais, à l'encontre du Gascon, son bruyant opposé, les paroles lui coûtent plus que les actes.

Maître Patelard avait les qualités et les défauts de sa race.

Seul son neveu, filleul et héritier, le jeune Placide, sans souci des colères où il le faisait entrer, lui tenait hardiment tête avec la mine effrontée d'un moineau franc et la langue bien pendue d'un gamin de Paris.

—Ce vaurien me fera mourir de chagrin, disait le bonhomme avec indignation. Ce n'est point un Patelard, mais un vrai "pantalon rouge".

Il faut dire que le "pantalon rouge" était l'abomination de la désolation aux yeux du prudent fermier, qui entraînait en fureur à cette vue comme un taureau devant une cape écarlate.

Il exérait la guerre et ses représentants: "des mirliflores, des fainéants, des traîneurs de sabre..."

Cette aversion générale se doublait d'une rançonne particulière, depuis que, manquant à ses traditions de famille, sa sœur Gertrude avait dédaigné la blouse pour l'uniforme, et épousé, envers et contre tous, Jérôme Chalanton, ex-sergent au 3e zouaves.

Cette union fut heureuse, mais courte, Jérôme, emporté par une fluxion de poitrine, ne put même pas embrasser son premier né et sa femme le suivit de près dans la tombe.

Maître Baptiste, qui, au fond n'était pas méchant, oublia ses griefs devant ce double deuil et adopta généreusement l'orphelin.

—J'en ferai un vrai Patelard, dit-il.

Hélas! l'homme propose, la nature dispose!!

Le père, dont le nom n'était jamais prononcé, le souvenir jamais évoqué, et qui était presque un inconnu pour son fils, semblait lui avoir passé son âme.

Sang bouillant, tête de fer, cœur de feu, toujours battant, battu, ne rêvant que combat, coups à donner ou à recevoir, Placide, le mal nommé, était tout le contraire d'un vrai Patelard.

—Il n'a rien de ma défunte sœur... que l'amour du pantalon rouge! répétait le pauvre parrain désolé.

Et, chose singulière, lui, qui avait si fort détesté son beau-frère..., adorait son neveu!



Certain midi d'automne, maîtres et serviteurs s'étaient attablés autour d'une appétissante soupe aux choux, fumant dans les assiettes, quand une sonnerie de clairon éclata dans le village. Bientôt un pas résonna sur le pavé de la cour; un sergent au pantalon bouffant de nos Africains, à la rouge chechia, au teint basané, parut sur le seuil, et, faisant le salut militaire:

—Bien le bonjour, la compagnie, dit-il en clignant de l'oeil vers le flacon de "calvados": connaissez-vous un ancien camarade,

Jérôme Chalanton, qui s'est établi par ici, voilà une quinzaine d'années?

—Oui, répondit maître Baptiste d'un ton rogue.

—Pourriez-vous m'indiquer sa demeure?

—Au cimetière....

Et, repoussant sa chaise, sans plus s'occuper du questionneur:

—Allons! les gars, au travail! Nous n'avons pas le temps de fainéanter, "nous!"

Le vétéran s'en retournait, l'oreille basse, humilié et furieux de cet accueil inhospitalier, mordant sa moustache et mâchonnant des réflexions peu flatteuses pour le vieux paysan qui ne lui avait même pas offert un verre de cidre, quand il aperçut un pommier, chargé de fruits, tendant ses bras au-dessus de la haie de la ferme.

C'était l'occasion de satisfaire à la fois sa soif et sa rancune et, avec l'insouciance d'un habitué du "fourbi" et de la "chardard", il allongea la main vers une pomme tentatrice...

Elle était non "trop verte", mais trop haut.

—Voulez-vous que je vous aide, monsieur le soldat? demanda une voix joyeuse et fraîche.

Et, sans attendre la réponse, Placide (qui s'était sauvé furtivement par le verger) embrassa le tronc du pommier, puis, grimant avec l'agilité d'un écureuil, cueillit quelques fruits dorés, qu'il présenta au maraudeur avec un sourire engageant.

—Tu n'es donc pas le fils de ce vieux grigou? interrogea le troupière, mordant à belles dents dans une savoureuse rainette.

—C'est mon oncle Patelard que vous appelez comme ça?

—Patelard! joli nom! digne d'un particulier qui reçoit ses compatriotes comme des "kaiserliks." Est-ce que tu t'appelles aussi Patelard?

—Non, répliqua le gamin en riant je m'appelle Placide Chalanton.

—Chalanton! Serais-tu le fils de Jérôme, mon vieux camarade?

—Mon père était donc soldat? On ne me l'avait pas dit! murmura l'enfant ému.

—Comment soldat! il était sergent.

—Sergent!

—Et médaille! Ah ça? blanc-bee, tu ne connais donc pas ton père?

Rouge de honte, les yeux gros de larmes, l'orphelin confessa son ignorance.

—Maman est morte, personne ne me parle de papa.

—Viens avec moi retrouver les camarades, mon petit, dit le vieux soldat, touché de ce naïf chagrin; tu entendras parler de lui par nos anciens qui l'ont connu comme moi. C'était un vrai luron, un brave à trois poils, vois-tu! Il m'a sauvé la vie en m'emportant sur son dos à travers les balles; ces choses-là ne s'oublient pas, et, après quinze ans écoulés, je ne serais pas passé par son village sans lui serrer la main... s'il avait été là. Allons, viens; puisque ton vieux grigou d'oncle ne m'a pas invité, c'est moi qui t'invite.

Un instant après, Placide, ébloui et charmé, bivouaquait au milieu des uniformes.

—Le fils d'un ancien! avait dit son protecteur.

Et l'on s'était serré pour lui faire place.



A la suite de cette rencontre, le caractère de Placide se modifia complètement; il devint aussi calme et renfermé qu'il était exubérant et brouillon, il abandonna les jeux d'autrefois et renonça aux folles escapades qui faisaient le désespoir de son oncle.

—C'est le sang des Patelard qui prend le dessus, disait ce dernier ravi.

Grande furent donc la fureur et l'indignation du bonhomme,



Son neveu lui tenait tête.

lorsque, un beau matin, le jeune gars, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, lui annonça sa résolution bien arrêtée de se faire soldat... "comme son père!"

Effaré, muet de stupeur, ses gros yeux écarquillés dévisageant l'orphelin, maître Patelard ne reprit ses esprits que pour l'accabler de reproches, lui rappelant ses bienfaits, le menaçant de le déshériter.

Mais tout fut inutile. Placide tint tête à l'orage avec une inébranlable fermeté.

De guerre lasse, le fermier céda.

—Tu le veux, mon garçon, je ne te retiens point davantage. Va-t'en donc; mais, passé cette porte, tout sera fini entre nous et elle ne s'ouvrira jamais devant un "pantalon rouge".

—Eh bien, mon oncle, je rentrerai par escalade, répondit en riant le neveu.

Les jours, les semaines, les années ont passé comme un songe sans emporter la rancune du vieux terrien.

Pourtant à cette heure la ferme est occupée militairement, et morne, accablé, le fermier regarde les soldats aller, venir du haut en bas, de la cave au grenier, du poulailler aux étables, réquisitionnant les boeufs et les moutons, dénichant les oeufs, tordant le cou aux poulets, vidant la huche et le cellier, buvant son cidre mousseux, dégustant son vieux "calvados".

Les éperons résonnent sur le pavé, les fusils tombent lourdement sur les parquets, et, de quelque côté qu'il tourne les yeux, maître Patelard rencontre toujours un uniforme—mais ce n'est plus l'uniforme français.

Nous sommes en 1870: les Prussiens ont envahi nos provinces; le casque à pointe, la sombre tunique, remplaçant le riant képi et le pantalon rouge.

Silencieux, passif, le vieillard assiste au pillage de sa maison, à l'incendie de ses récoltes, à la dévastation de ses champs.

Quelles pensées assombrissent son front chauve? Songe-t-il à la ruine de sa vieillesse? Comprend-il que la guerre est chose sainte qui défend le sol de ses aïeux? Se souvient-il que la Normandie est aussi la France? Et rougit-il de voir un canon prussien commandant la route, embusqué là, derrière la porte charretière, comme un chien de garde?

Peut-être!

Mais l'image qui le poursuit et l'obsède, qui tenaille son cerveau et embrume ses gros yeux ronds, c'est celle d'un de ces pe-

tits soldats qui, sur tous les champs de bataille montrent comment on meurt pour un sou par jour.

Où est Placide? Qu'est-il devenu?

Dans sa colère, il a refusé les premières lettres de l'enfant prodigue, maudit tout haut, pleuré tout bas! Que ne donnerait-il aujourd'hui pour quelques lignes écrites en hâte entre deux combats ou pour une de ces feuilles "pelure d'oignon", arrivant par ballon monté, et qui tremblent aux doigts noueux des vieux parents.

Lui ne reçoit rien, hélas! Il est sans nouvelles du rebelle chassé de ses bras, non de son coeur, et qui "pâtît" peut-être dans la grande ville affamée, étouffée entre les murs d'une citadelle prussienne, ou dort son dernier sommeil à Sedan ou à Rezonville, le front tourné vers les étoiles.

Et, depuis le début de la campagne, le vieux, dévorant ses angoisses, s'enferme de longues heures dans la chambre toujours close du "petiot".

Quelle surprise pour tous s'ils pouvaient voir l'âpre terrien, indifférent à ses biens perdus, en contemplation devant une trompette brisée, un sabre de fer-blanc, des images d'Epinal où défilent cuirassiers, zouaves, dragons, artilleurs, tout ce qui lui reste du petit soldat qui combat à cette heure sous l'un de ces uniformes aux enluminures grossières...

Et il pleure!

...De grands éclats de rire, de lourdes plaisanteries tudesques.

Quelques Bavares ivres ont forcé le sanctuaire, découvert l'armoire aux reliques; ils redescendent en titubant: l'un gonfle ses joues en soufflant dans une petite trompette; l'autre brandit un sabre minuscule, un troisième, agitant entre ses gros doigts la feuille du "régiment des zouaves de la garde", dit:

—Capout!

Maître Patelard, qui a vu impassible le sac de sa maison, l'incendie de ses granges, bondit devant cette profanation. Le sang des vieux Normands lui remonte au cerveau, il voit rouge et, saisissant une fourche au coin de la cheminée, il la plonge dans le ventre du soldat. Maître Patelard est condamné à être fusillé.

Déjà l'exécution devrait avoir eu lieu; mais depuis la veille on se bat autour du village, et, au milieu de cette agitation, le vieillard est un peu oublié.

Prisonnier dans sa propre demeure, il attend, résigné, silencieux, en fumant lentement, à petites bouffées, sa pipe de terre;

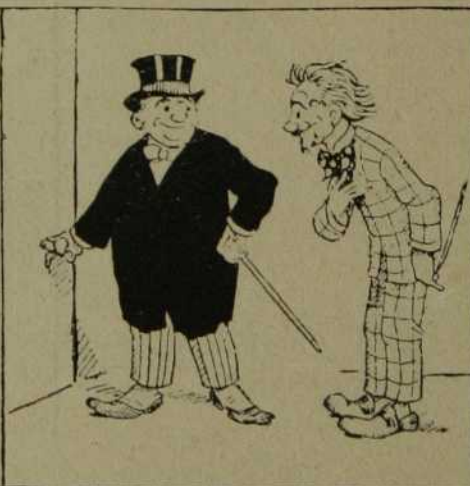
L'ART CUBISTE



1—Fais donc peindre ton portrait en formes cubiques, c'est la dernière mode!



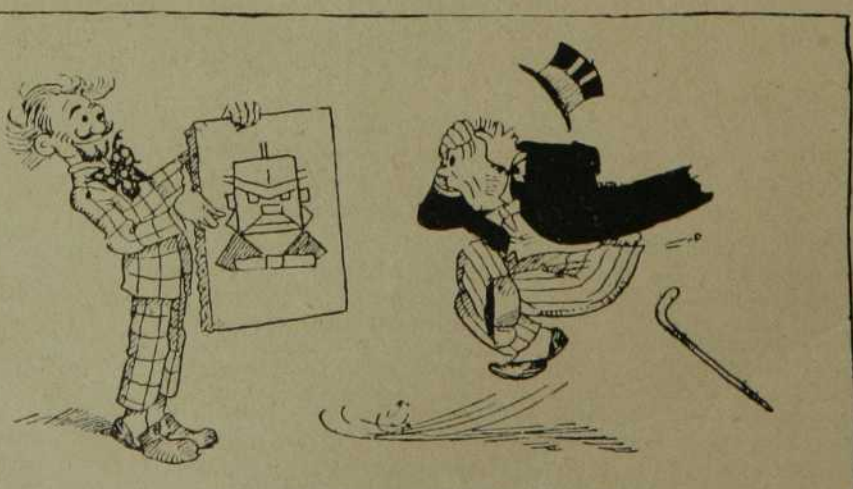
2—Pouvez-vous peindre mon portrait dans l'art nouveau?



3—C'est justement ma spécialité!



4—Vous n'avez pas la peine de poser je ne cherche qu'à rendre une simple impression, l'âme!!
—Superbe! Superbe!



5—Je viens de le terminer, c'est un rêve!
—Ah! ben bonsoir!

POUR SE CONVAINCRE



—Jamais je n'ai eu tant de chance qu'aujourd'hui; dans mes mains, tout se change en or.

—Ben, mon vieux, si tu veux me convaincre, j'vas te donner une cent et tu me rendras un cinq plastres en or.

DIFFICULTE TOURNEE

—Je vous ai donné à chacun une orange, mais vous m'avez bien promis de ne pas la manger avant le dîner... m'auriez-vous désobéi?...

—Oh! non, maman, puisque Jacques a mangé mon orange et que j'ai mangé la sienne...

MALHEUR REPARABLE

Un pauvre homme passe sous les roues d'une voiture.

Les assistants poussent des cris d'horreur, des femmes s'évanouissent.

—Un médecin! crient ceux qui ont conservé leur présence d'esprit.

—Non, dit tranquillement la victime qui, étendue à terre par le choc, se soulève d'elle-même sur son séant, appelez seulement un menuisier.

On approche, et on reconnaît que l'infortuné ne s'est fait broyer qu'une jambe... de bois.

QUEL TOUPET!

L'homme (fâché).— La bouilloire que vous avez réparée hier coule encore, c'est dégoûtant.

Le plombier.— Avez-vous mis de l'eau dedans.

L'homme.— Bien sûr.

Le plombier.— Et vous êtes surpris qu'elle coule?

PREFERENCE JUSTIFIEE

—Charmante veuve, n'est-ce pas?... On dit qu'elle va se marier à nouveau.

—C'est son affaire mais pour moi je n'aimerais pas à être le second mari d'une veuve!

—Et pourquoi donc? Moi j'aimerais encore mieux cela que d'être le 1er mari!

D'UNE PIERRE DEUX COUPS



Elle.—Jean, envoie-moi donc en Europe, pour prendre du repos.

Lui.—C'est vrai... j'en ai grand besoin.

LA CERTITUDE

Monsieur (impatient).—Est-ce que les journaux du matin sont arrivés?

Madame.—Quel besoin as-tu de lire le journal aussitôt que cela aujourd'hui?...

Monsieur.—...C'est que j'ai hâte de savoir si l'opéra que nous avons entendu hier était bon ou mauvais.

ESSAYEZ

—Je voudrais bien connaître un moyen de vivre cent ans et plus.

—N'arrêtez pas de respirer tant que vous ne serez pas rendu à cet âge-là.

AMABILITES

—Vous êtes un avare, vous aimez trop votre argent.

—Et vous, vous aimez trop celui des autres.

LE JOUR DU REPOS



1—Voici de quoi manger, préparé d'après les recettes de Marie.
—Comme tu es bon!

2—Tiens! Fille, une bouchée.
—Tu es bien chic, papa.

3—Voici, belle-mère, quelque chose de canayen, quelque chose de ma cuisine.
—Sans vous, mon gendre, je me demande ce qu'on ferait...



4—Tenez, beau-père, pour vous remonter l'estomac. Oui, ma cuisine!
—Ça tombe bien, je meurs de faim...

5—Tiens! Marie, ça ne peut pas être pire que ta cuisine.
—Merci. Le Ciel vous récompensera, c'est sûr.

6—Non, Joe, peux pas aller au Club-Thé; j'ai ici un Club-Hopital. Femme a entorse, fille ortell cassé, belle-mère genou foulé, beau-père hanche disloquée, cuisinière les jointures paralysées. Ta ta!

L'EVASION DE CHAUSSON-DELIZIERE



1—Arrêtez! arrêtez!crie le constable. Mais Chausson-Delizière n'est pas pressé d'obéir.

2—Et il est lesté, Chausson-Delizière? Voyez comme il passe par-dessus ce gros homme...

3—...contre lequel le représentant de l'autorité vient si piteusement se casser le nez.

PETITE CAUSE, GRANDS EFFETS

Quelles sont les raisons déterminantes de nos actions? Notre libre arbitre? Notre volonté? Peu! Un peu, peut-être, mais si peu! L'homme est un jouet ballotté sur les flots de l'incertitude et du hasard. Il tend les voiles de sa barque, mais ce n'est pas lui qui souffle dedans.

A preuve le mariage de Pierre et d'Eva.

Qui en fut l'artisan?

Lui?

Il avait juré de rester célibataire.

Elle?

Elle avait fait vœu de rester vieille fille.

L'artisan de leur mariage fut une mouche.

Voici l'histoire.

Tous deux étaient laids, affreusement laids.

Là peut-être faut-il chercher la cause qui leur avait fait prendre en horreur, lui le sexe féminin, elle le sexe masculin.

Tous deux écrivaient dans deux journaux d'opinions contraires, l'un résolument antiféministe, l'autre farouchement suffragettiste, et par une ironie du sort, les deux journaux se trouvaient occuper le même immeuble.

Il en résultait qu'elle et lui se croisaient parfois dans l'entrée.

Ils détournaient alors la tête, méprisants, l'un de l'autre.

Au surplus, ces airs de mépris étaient autant de perdu.

Ils étaient à eux deux myopes comme un cent de taupes, et si chacun d'eux savait que l'autre était laid, affreusement laid, ce n'était que par ouï-dire.

Or, ce jour-là, Pierre d'Evier, dans son bureau de rédaction, mettait la dernière main à un article foudroyant contre l'émancipation de la femme lorsqu'une mouche, une simple mouche vint bourdonner autour de lui.

De la main, il la chassa. Elle revint.

Chacun connaît cela. Lorsqu'une de ces sales bêtes s'est mis dans la tête de se poser quelque part, la croix et la bannière n'y peuvent rien, il faut qu'elle s'y pose.

Celle-ci avait pris pour objectif le nez de Pierre d'Evier. Peut-être avait-elle ses raisons, peut-être n'en avait-elle pas? Quoi qu'il en soit, elle y mettait un acharnement qui résista aux injures, aux prières, aux coups de mouchoir, à tout ce que peut faire pour s'en débarrasser un homme pressé de terminer une besogne urgente et qui n'a même pas la ressource de se mettre la tête dans un masque d'escrime.

Agacé, énervé, Pierre d'Evier, entre deux lignes, lançait rageusement sa main, qui après avoir cent fois manqué la mouche, finit par attraper le cordon de son lorgnon.

Projeté brutalement du nez où il se tenait correctement à cheval, celui-ci vint s'effondrer sur la table où il resta gisant, en morceaux.

Sans doute satisfaite, la mouche disparut.

Quelques instants après, Pierre d'Evier, son travail achevé, quittait le journal avec, en tête, une première idée, celle de remplacer le malheureux et indispensable lorgnon.

Or, comme il passait sous le porche de l'immeuble, il croisa une silhouette féminine qu'il eut le temps de voir, juste assez pour aller aveuglément se jeter dans elle.

Il y eut un choc, un bruit de verres brisés.

Le binoche de la dame venait de s'écraser sur le pavé. Cette dame, on le devine, n'était autre que notre farouche suffragettiste.

Les deux adversaires se trouvèrent nez à nez, mais, privés de leurs lorgnons, ne se reconnurent pas.

Galamment, notre homme s'excusa. La dame minauda, ne s'étant jamais encore trouvée à pareille fête, et de part et d'autre, leurs bons gros yeux de myopes ne distinguèrent qu'un ensemble de traits qui leur parut charmant.

Puis ils causèrent.

Lui cria bien haut son admiration pour toutes les femmes, manière détournée de la lui manifester point trop directement. Elle, vanta le tact de ces messieurs, et, de fil en aiguille, les rôles furent intervertis au point que lorsqu'ils se nommèrent l'un à l'autre, ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

C'était la seule chose à faire en attendant mieux.

Que vous dire de plus?

Qu'ils se marièrent?

Vous le supposez bien.

Seront-ils heureux ou malheureux? Auront-ils des enfants et

l'un de ceux-ci conquerra-t-il le monde. On ne sait. Mais si cela arrive, il faudra en reporter la responsabilité première à une mouche, une simple mouche.

LE MUR IMPROVISE



1—Ces jeunes gens voudraient bien être seuls, se dit Limportin. Je m'en vais les embêter.



2—Mais le jeune homme n'est pas pris. Tout bas, il donne un ordre au garçon de table.

3—Bientôt après, le garçon reparait avec quatre douzaines de poulets. Limportin est intrigué.

4—Les poulets ainsi disposés, nos jeunes gens peuvent se faire les yeux doux tout à leur aise. Limportin en sera malade.

MADAME EST PREVOYANTE POUR LES AMIS



1—Chéri, il commence à pleuvoir, va donc attendre les Machin avec un parapluie à l'arrêt des chars, ça doit être l'heure à laquelle ils vont arriver!
—Euh!...

2—Dépêche-toi; sûr qu'ils vont débarquer des chars avant que tu arrives!
—Bon, bon! j'y vais!

3—Y sont encore pas dans ce char-là...

4—Ni dans celui-ci, et ça fait déjà une heure que j'attends!

en écoutant le tic tac monotone de l'horloge qui va sonner sa dernière heure, et la grosse voix du canon se rapprochant peu à peu.

Ses yeux fouillent l'horizon, cherchant à percer l'épaisse fumée, à deviner là-bas les pantalons rouges, messagers du salut.

Les grondements, sourds d'abord, éclatent maintenant comme le tonnerre, et le crépitemment de la fusillade fait tinter les vitres comme le bruit de la grêle.

Des estafettes passent au galop, des régiments repoussés reculent en désordre, le cœur du fermier commence à battre la chamade...

Mais, à la voix impérieuse des chefs, les fuyards s'arrêtent, se massent dans la cour, un canon est pointé, prêt à balayer la route dès qu'apparaîtront les nôtres...

Et maître Patelard s'agite, se démène, tremble de les voir tomber dans le piège, oublie son propre danger pour ne songer qu'à ces pauvres petits soudats...

Soudain son oeil atone se ranime, ses traits mornes s'éclairent, ses lèvres se serrent pour ne pas crier.

Là-bas... à cette même place où il a vu si souvent autrefois disparaître la blouse bleue d'un gamin prenant la clef des champs, il aperçoit un képi... puis deux... puis trois... puis combien encore... qui se glissent par la brèche... se dirigeant à pas de loup vers la maison...

La charge éclate, vibrante, furieuse!

Comme un ouragan, nos soldats tombent sur les Bavares surpris, les poursuivent, la baïonnette aux reins, s'emparent de leur pièce, la braquent sur le village et balayent la rue où se pressent les derniers fuyards.

L'ennemi est en pleine déroute. Avant de se reconnaître, maître Patelard est enlevé par deux bras robustes, et embrassé sur les deux joues, tandis qu'une voix jeune et fraîche s'écrit joyeusement:

—Eh bien! mon oncle, direz-vous encore du mal des "pantalons rouges!"

— 0 —
PAS SI FOU

—Vous avez reçu un coup de pied? Pourquoi le cheval vous a-t-il frappé?

—Pourquoi? Pensez-vous que je sois assez fou pour retourner lui demander?



5—Tant pis pour eux... j'm'en vais à la maison!



6—Pauvre ami... mais il y a une heure qu'ils sont arrivés; ils sont venus en auto, mais toi tu ne devines jamais rien!...

ACCIDENT ET MALHEUR

Un vieil alsacien, quelques années après la guerre de 1870, se promenait en compagnie de son petit-fils dans les rues de Strasbourg.

L'enfant, désireux de s'instruire, posait de nombreuses questions à son grand-papa.

Soudain, comme il venait d'assister à un accident peu grave et que le vieil alsacien avait prononcé le mot: "Malheur", le gamin demanda au vieillard:

—Grand'père, un accident et un malheur, est-ce la même chose?

—Non, mon chéri, répondit le vieil alsacien, cela ne signifie pas toujours la même chose.

—Et quelle différence fait-on entre ces deux expressions?

Le vieillard réfléchit pendant quelques secondes et donna cette amusante explication à son petit-fils:

—Mon chéri, quand, par exemple, un allemand tombe dans le Rhin c'est un accident; quand, au lieu de se noyer il nage jusqu'à la rive opposée et débarque en Alsace, alors c'est un malheur!

Cette curieuse anecdote prouve à quel point les Alsaciens-Lorrains ont conservé le culte de la France.

UNE BONNE RAISON

Bébé va, avec papa papa, faire un tour dans la basse-cour.

Un gros dindon poursuit bébé qui, ayant peur, se réfugie dans les jambes paternelles.

—N'aie donc pas peur, voyons... D'ailleurs, ce n'est pas mauvais, ces bêtes-là. Tu en as mangé hier...

—Oui papa... Mais celui-ci n'est pas assez cuit.

PREFERABLE

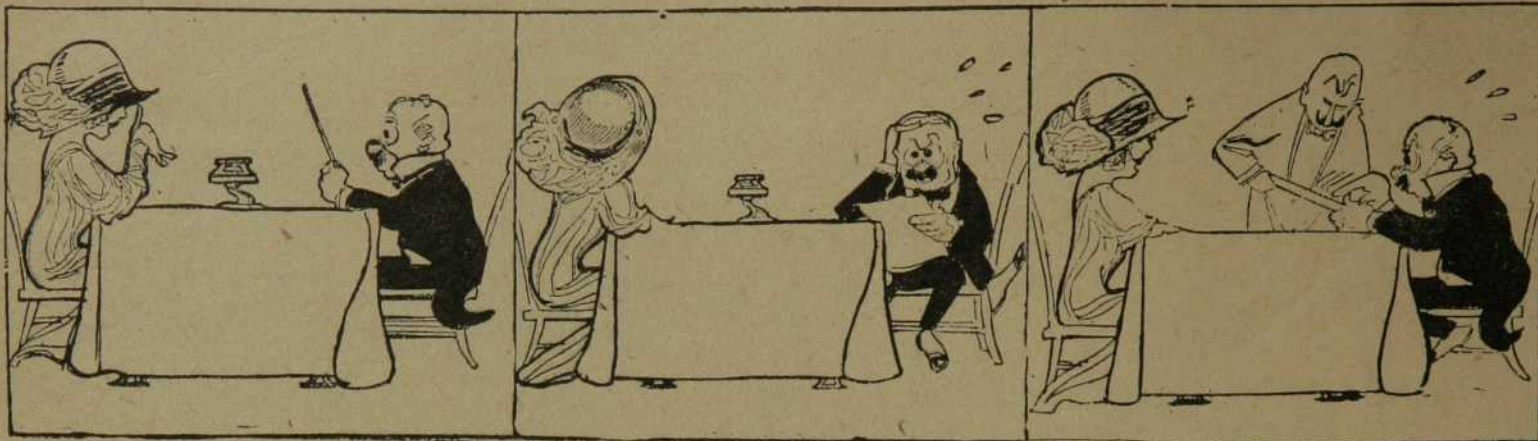
Elle.—Les gens prétendent que vous ne voulez m'épouser que pour mon argent, mais je sais bien le contraire et je vous épouserai quand même.

Lui.—Chère bien-aimée.

Elle.—Oui, je vous épouserai, mais, pour éviter de faire médire les gens, j'ai tout donné mon argent aux missionnaires... Mais, où allez-vous?

Lui.—Me faire missionnaire.

LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE



1 Elle.—Ordonne le repas, toi, tu sais mieux choisir.

Lui.—M... M... M... c'est encore un menu écrit en anglais; je n'y comprends pas grand'chose...

2 Lui.—Dans tout ça, je risque fort de mal prononcer et de me faire apporter des concombres quand j'aurai demandé des pois verts...

3 Lui.—Garçon, apportez-nous de ça... et puis de ça... et ensuite de ça... Pour deux!

LE DRAPEAU DU VEUVE

Voici une anecdote qui fut contée par un vieux loup de mer qui avait résidé quelque temps dans l'île de Sumatra et qui dépeint les moeurs pittoresques de ces peuplades à peine civilisées.

Lorsqu'une femme à Sumatra devient veuve, la coutume veut qu'elle recherche un mari afin de ne pas être une inutilité dans le pays. La seule question qui reste à trancher est la durée du veuvage. On s'en remet pour cela au Destin supérieur qui, lui, ne peut se tromper et a mille moyens de manifester ses intentions.

Après la mort de son mari, sans tarder la femme plante un grand mât qu'elle surmonte d'un drapeau. Ce drapeau doit être placé de façon à ce que le vent puisse le faire flotter aisément, tant que le drapeau conserve sa position normale, tant qu'il "claque à la brise", le veuvage doit continuer, mais si, d'aventure, l'étoffe vient à s'enrouler autour du mât, permission est donnée à la veuve de chercher un nouveau mari ou d'accepter les hommages d'un soupirant.

Et le vieux loup de mer crut bon d'ajouter que les femmes de Sumatra ne manquent pas d'initiative et qu'elles savent bien aider, si elles le souhaitent, le sort dont elles attendent le verdict.

CHEZ LE COIFFEUR

—Ah ça! dit le client au garçon, pourquoi me racontez-vous des histoires horribles de revenants et de voleurs de grand chemin?

—Monsieur m'excusera, répond le garçon; mais ces récits-là font généralement dresser les cheveux sur la tête, et cela me facilite beaucoup le travail pour la coupe des cheveux de monsieur.

ENFANT TERRIBLE

Suzette (à sa tante).—Étais-tu dans l'arche, avec Noé, ma tante.

La tante (une vieille fille).—Evidemment, non.

Suzette (l'air surpris).—Et tu n'as pas été noyée!



4 Garçon.—Impossible, monsieur et vous allez comprendre pourquoi...

5 ...c'est ce que l'orchestre est en train de jouer actuellement.

L'ALLUMETTE DU FORGERON

Un ouvrier forgeron voulant allumer sa cigarette et n'ayant pas d'allumette sous la main, prit un gros clou et se mit à le frapper vigoureusement sur son entête. Quand il jugea le clou assez chaud, il le porta à sa cigarette et celle-ci s'alluma.

Il s'agit là d'un phénomène très connu, la transformation

du mouvement en chaleur. Par exemple, une balle de fusil rencontrant un obstacle mou, perméable, le traverse presque sans augmentation de chaleur. Au contraire, si elle vient heurter un obstacle qui ne peut être traversé, la balle se fond: le mouvement brusquement arrêté a développé une chaleur telle que le métal entre en fusion.

Vous avez tous ressenti ce qui se passe lorsque, par exemple, on fait un trou dans une planche à l'aide d'une vrille, si le bois est un peu épais et qu'il soit nécessaire de développer quelques efforts, pour arriver à la traverser, on sent, en touchant l'outil, qu'il est brûlant.

Or, en martelant vigoureusement et rapidement un clou, on développe dans ses molécules un si grand mouvement, qu'il en résulte une chaleur considérable, capable, comme on l'a vu pour le forgeron, d'allumer de l'amadou ou une cigarette.

On sait d'ailleurs que certains peuples sauvages n'obtiennent du feu qu'en frottant vivement ensemble deux morceaux de bois dur.

LE DESARMEMENT

—Pensez-vous qu'après d'aussi cruelles guerres, le monde devrait désarmer?

—Ce serait une belle chose, surtout si les femmes donnaient l'exemple en coupant leurs ongles très courts.

PAUVRE CHIEN

Monsieur. — Qu'a donc le chien aujourd'hui? Vois comme il est raide.

Madame. — Oui, je l'avais donné au Chionis du coin pour le laver et il l'a rapporté empesé.

LE MOMENT DECISIF



Au moment d'entrer chez le dentiste, combien ne se sentent pas saisis d'invincibles terreurs?!



Le Masque de Fer

par Oscar de Poli

CHAPITRE X

A TURIN

No 3 (Suite)

— Dans votre intérêt, chevalier, j'ai résolu de vous éloigner pendant quelque temps de la cour. Savez-vous que vous changez à vue d'oeil ? Vous n'êtes plus vous, vous dépérissez visiblement. Vous avez besoin de changer d'air, et moi, j'ai besoin de votre dévouement.

— L'intérêt que Votre Majesté daigne me témoigner me pénètre de gratitude. Je suis comme toujours à ses ordres.

— Je ne vous aurai jamais donné plus grande preuve de bienveillance et de confiance.

— Tous mes efforts tendront à m'en montrer digne.

— Je sais, mon cher chevalier, que vous garderez le secret du Roi comme un dépôt sacré...

— Mieux que mon propre secret, Sire !

— Et que vous remplirez avec le tact d'un gentilhomme et le zèle du confident la mission délicate dont je vais vous charger.

— Je rends grâce à Votre Majesté de l'insigne honneur qu'elle daigne me faire trop heureux serai-je de devoir à sa bonté l'occasion de lui manifester l'étendue de mon respectueux attachement.

Louis XIV paraît pendant un instant se recueillir, — oui, peut-être, hésiter ; — puis il dit avec une sourde inflexion de mélancolie :

Commencé dans le No du 29 août 1914.
Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Nous faisons la connaissance de Louis XIV au moment où le jeune monarque livre une heureuse bataille à Landrecies, bataille qui lui vaut un ennemi mortel, François Vandenenden, connu à Landrecies sous le nom de Dr Affinius Bavelaar. Ce François Vandenenden est un athée et un ambitieux ; il a poussé les habitants de Landrecies à la guerre, et, voyant la défaite, il se sauve, abandonnant sa femme qu'une brute tue d'un coup de feu, et une fillette que recueille Pacôme Patruche, soldat et quelque peu poète, et qu'adopte le chevalier de Rohan.

Peu après, accompagné de personnages éminents, le roi se rend à Lyon rencontrer la princesse Marguerite de Savoie que l'on désigne déjà comme la future reine de France. Au passage du roi, un mystérieux individu grince à mi-voix cette sinistre menace : "Tu ne sortiras pas vivant d'ici, Louis de Bourbon !"

La menace a été entendue par Pacôme Patruche, qui s'érige aussitôt en policier, ce qui ne lui réussit qu'à moitié. En effet, le mystérieux individu n'est autre que Vandenenden, désormais agent à la solde de l'Espagne. En le suivant, Patruche apprend qu'un envoyé de la cour d'Espagne, don Antonio Pimentel, voyageant sous le nom de Tommaso Mercuroli, cherche à empêcher le mariage savoyard. Le brave serviteur fait connaître à son maître, Louis de Rohan, ce qu'il a appris. Or, le chevalier aime la princesse Marguerite et espère l'épouser si elle n'est pas mariée au roi de France ; Pacôme Patruche a donc fait fausse route en voulant nuire aux projets de l'Espagne.

Don Antonio Pimentel ayant, à la suite d'entrevues avec Mazarin, réussi à faire accepter Marie-Thérèse d'Autriche comme future reine de France, Vandenenden se voit obligé de quitter Lyon au plus vite sans avoir réussi dans ses criminels projets.

— Dans quelques mois, l'archiduchesse Marie-Thérèse sera la reine de France ; vous avez vu son portrait ; elle a des grâces dignes de tout hommage, et je sais par ceux qui l'ont approchée qu'elle a toutes les vertus royales. Mais, en contractant cette union qui doit apporter à la France la fin de la guerre au dehors, des révoltes princières au dedans, avec un élargissement des frontières, sinon à titre de dot, au moins de conquête ratifiée par des actes solennels de politique, en contractant cette union, dis-je, je ne saurais oublier qu'il y a quinze mois une autre alliance semblait devoir s'accomplir.

A mesure que le Roi parle, le chevalier de Rohan se demande s'il entend bien, s'il est bien éveillé, s'il n'est pas le jouet d'un

de ces rêves bizarres comme il en a tant subis dans ses nuits de fièvre ; il écoute, impassible en apparence, comme figé dans l'attitude de l'attention respectueuse.

— Vous n'avez pas oublié, mon cher chevalier, notre voyage de Lyon. Vous avez vu la princesse Marguerite de Savoie : vous avez su quelle impression vive elle avait faite sur mon cœur, et je me flatte que notre union n'eût pas été seulement un mariage de nécessité politique. Il ne m'est plus permis de penser à ma belle cousine ; mais son souvenir ne s'est pas effacé, sans doute parce qu'il est doublé d'un remords.

— Un remords, Sire ? balbutie Louis de Rohan, dont le cœur est comme dans un étau de feu.

— Rappelez-vous ce qui s'est passé, chevalier, et vous serez moins surpris de cette parole. On arrange une entrevue, à Lyon, entre cousin et cousine. La princesse plaît au Roi, qui le déclare : le Roi plaît à la princesse que trahit son trouble charmant. Encore un jour, et les promesses seront échangées ! Tout à coup l'affreuse politique intervient, brouille les cartes, rompt brutalement la partie, et la princesse Marguerite de Savoie, brusquement remerciée, retourne dans son pays sans une parole d'excuse ni de regret. De tels revirements peuvent être au niveau d'un habile politique ; ils ne sont pas à la hauteur d'un gentilhomme de son royaume. Il peut être contraint de subir les dures nécessités de la politique, mais il ne veut point paraître coupable de discourtoisie aux yeux d'une princesse à qui, sans l'innexorable fatalité des événements, il se fût glorifié d'offrir sa couronne et son cœur. Voici donc ce que j'attends de votre dévouement. J'ai remarqué que, durant son séjour à Lyon, le duc de Savoie vous avait distingué. Je ne doute pas qu'en dépit de notre rupture, il ne vous ait gardé de la sympathie. Je vous charge d'une ambassade extraordinaire à la cour de Parme ; mais cette mission n'est qu'apparente et n'a pour but que de vous faciliter l'accomplissement de votre mission véritable. En vous rendant à Parme, chevalier, vous vous arrêterez à Turin...

— Quoi ! Sire, s'écrie M. de Rohan dans un trouble indicible, Votre Majesté veut...

— Je veux que vous ayez un prétexte pour vous présenter à la cour de Savoie.

Non, décidément, le chevalier n'est pas éveillé ; c'est un rêve qu'il poursuit, un trop beau rêve !... Il se rive pour ainsi dire à l'immobilité, de crainte de le faire évanouir, écoutant Louis XIV avec une intime extase.

— Vous ferez en sorte d'approcher la princesse Marguerite et de lui répéter ce que je viens de vous dire. Qu'elle sache que si j'ai dû renoncer à sa main, je veux du moins ne pas perdre en même temps son estime. Cela fait, vous repartirez pour Parme, où vous porterez au duc Ranuce II les insignes de l'Ordre du Saint-Esprit ; puis vous reviendrez en poste pour me rendre compte de votre mission secrète.

— Sire, balbutie le chevalier de Rohan la tête et le cœur en désordre, je ne sais comment exprimer à Votre Majesté... la joie... l'ivresse... où me plonge sa confiance, et je...

— Allez, mon cher chevalier ! interrompt Louis XIV avec un sourire empreint de bienveillance et de tristesse. Que Dieu vous conduise et vous ramène !

Il est plus aisé de s'imaginer que de peindre le ravissement de Louis de Rohan ; c'est du délire.

En sortant du Louvre, il vole chez sa mère, et la petite Aliette bat des mains en le voyant entrer, alerte comme un heureux et radieux comme un astre.

— Ah ! monseigneur mon petit papa, dit la fillette en l'embrassant avec des éclats de joie, j'ai prié le bon Dieu pour

vous, et vous voyez que vous ne pleurez plus !

Le chevalier lui rend ses caresses, baise la main de sa mère, que son enivrement inquiète à présent, comme naguère sa tristesse, et rapidement la met au courant de l'événement : le Roi l'envoie à Parme, en mission extraordinaire ; il en profitera pour faire une visite au duc de Savoie...

La princesse de Guéméné, soucieuse, hoche la tête en murmurant, les yeux levés vers le ciel avec une expression d'anxieuse supplication :

— Dieu fasse, mon fils, que ce ne soit pas au devant de l'écueil que vous alliez !

— Eh bien ! madame, répond le chevalier en fléchissant le genou, bénissez-moi ! La bénédiction d'une mère est une sainte et sûre égide !

Avec une gentillesse exquise, Aliette s'agenouille vivement auprès de lui, sous la main frissonnante qui se lève, et prend sa part de la bénédiction maternelle.

A son père, qui survient dans cet instant, Louis de Rohan annonce son ambassade à la cour de Parme, et, fier de cette preuve manifeste de la faveur du Roi, le prince de Guéméné presse sur son cœur le fils bien-aimé qui répond si brillamment à ses espérances et sera certainement l'orgueil, la consolation de ses vieux jours.

Le chevalier rentre à son hôtel, place Royale. En revoyant son maître plus épanoui qu'au meilleur temps, Pacôme Patruche s'épanouit à l'unisson.

— Nous partons ! lui dit vivement M. de Rohan.

— Bien, monseigneur.

— Nous allons en Italie, à Parme.

— Bien, monseigneur.

— Nous passerons par Lyon, Turin...

Tu comprends ?

— Non, monseigneur.

— Comment ! Non ?

— Monseigneur, depuis mon péché de Lyon, je me souviens que je ne dois pas chercher à comprendre.

— Au moins, comprends-tu que tu es adorable ? dit le chevalier en éclatant de rire.

— Non, monseigneur.

Ce fut un beau tapage à la cour lorsque le bruit se répandit que le Roi venait de charger Son Altesse sérénissime Mgr le chevalier de Rohan de porter au duc de Parme les insignes de l'Ordre du Saint-Esprit.

— Eh bien, marquis ?

— Eh bien, vicomte ?

— Vous savez la nouvelle ?

— M. de Rohan ?

— Oui.

— Est-ce bien certain ?

— Absolument. Je quitte à l'instant le cousin du beau-frère du neveu du premier commis du cardinal : le chevalier partira dans trois jours, avec une suite de sept gentilshommes.

— Qui sont ?...

— Gabriel d'O, le comte de Clère, le comte de Saint-Martin-d'Urbec, le baron de Magremont, François de Gruyeux, Georges de Hatréaumont et le chevalier de Preaux, son neveu.

— Il n'est donc pas ruiné ?

— Ni disgracié ?

— Ni prêt à jeter la cuirasse aux orties ?

— Ni moribond ?

— Bon ! je l'ai vu sortir de chez le Roi ! Je vous jure qu'il était rayonnant, plus glorieux et plus galant que jamais.

— Fiez-vous donc aux on dit !

— Si l'on m'y reprend !...

— Adieu, marquis.

— Au revoir, vicomte.

Depuis sa déroute de Lyon, la maison de Savoie broyait du noir, mais seulement en famille, où Madame Royale jetait feux et flammes contre la duplicité du Mazarin et l'insolent procédé de la cour de France ; mais, en public, on affectait le calme et la satisfaction.

L'entrevue de Lyon ne devait pas être une expédition matrimoniale, comme les gens mal informés en avaient propagé le bruit, mais simplement une visite du duc de Savoie à son cousin le roi de France ; et cette visite avait eu pour effet, comme on l'espérait, de resserrer entre les deux princes les liens d'une alliance sincère.

Tel était le mot d'ordre de la cour de Savoie, accepté des plus sceptiques même, encore que la mélancolie profonde de la princesse Marguerite y donnât un irrécusable démenti.

Le chevalier de Rohan n'était pas depuis un quart d'heure à Turin que le grand-maitre de la maison de Son Altesse Royale venait le complimenter de la part de son souverain et l'inviter, au nom de Charles-Emmanuel, à ne pas descendre ailleurs qu'au palais ducal.

Le duc, on s'en doute bien, accueillit l'ambassadeur du Roi de France avec des démonstrations un peu forcées, mais que le chevalier attribua, sans fausse modestie à la sympathie qu'il avait inspirée.

Puis il fut admis à l'honneur de présenter ses hommages aux princesses, et ce fut un vrai miracle si son cœur n'éclata pas dans sa poitrine, lorsqu'il revit la princesse Marguerite, plus grave qu'autrefois, pâlie, mais toujours pleine de grâce et de beauté.

Par un effort de volonté presque surhumain, il parvint à dominer son trouble, mais son regard eût un éclair lorsqu'il rencontra celui de la princesse, et cet éclair, qu'elle fut seule à voir, la fit tressaillir.

D'instinct, soudainement, elle eût le pressentiment que c'était pour elle que M. de Rohan venait à Turin.

Sans soupçonner le secret intime du chevalier, elle devina que le gentilhomme honoré de la faveur et de la confiance de Louis XIV avait à lui parler au nom de son maître.

Mais lorsque l'Europe ne retentissait que du prochain mariage du Roi de France avec l'archiduchesse Marie-Thérèse, de quel message pouvait être chargé M. de Rohan ?...

La cour de Savoie, d'habitude morne et guindée, presque austère, se dégela pour amuser son noble hôte et faire honneur à l'ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne.

CHAPITRE XI

DEUX AMBASSADES EXTRAORDI-
NAIRES

tienne, de manière à prouver aux plus incrédules qu'il n'existait aucun nuage entre les deux cours.

Le chevalier, avec sa suite, était logé dans le palais ducal et traité comme un prince. Le duc de Savoie lui donna les plaisirs du bal et de la chasse ; au bal, sa bonne grâce, sa haute distinction, sa mâle beauté firent florès ; mais s'il eût, sous les yeux de toute la cour, la joie vive de danser un ballet avec la princesse Marguerite, il ne put échanger avec elle que de galantes banalités.

Comme tous les princes de Savoie, Charles-Emmanuel était très ardent au noble déduit de vénerie ; il l'aimait passionnément, et, dès qu'il entra dans ses immenses forêts de chênes pour courre le cerf ou le sanglier, aux éclats des fanfares, aux abois de la meute, on peut dire qu'il oubliait le monde.

Quelle fête pour le grand-veneur de France que cette chasse vraiment royale dans un site de féerie alpestre, avec une fée jeune et jolie comme Diane, chevauchant près de lui !

Ah ! comme le duc de Savoie, je vous assure qu'en ce moment il oubliait le monde.

Ravissante sous son feutre gris à plume blanche, dans son pimpant costume de chasseresse en velours émeraude, la princesse Marguerite est silencieuse et grave ; on la croirait indifférente à ce qu'elle voit, à ce qui se passe autour d'elle ; mais sa gravité presque sévère n'est que le masque de son anxiété.

Soudain dans les profondeurs de la forêt, les abois redoublent de joyeuse furie ; Charles-Emmanuel jette une allègre exclamation et pousse vigoureusement son cheval, qui s'enlève et part comme la flèche ; l'escadron des courtisans se rue sur ses traces.

La princesse et Louis de Rohan demeurent seuls.

Sans les bruits de la chasse, sans les gazouillements de mille oiseaux qui s'égosillent dans les rameaux ensoleillés, on entendrait le battement de deux coeurs.

Quand le dernier cavalier a disparu sous bois, leurs chevaux s'arrêtent en même temps.

Allons, monsieur l'ambassadeur, qu'attendez-vous donc pour remplir votre délicate ambassade ?

Il faut qu'elle soit singulièrement délicate, en effet, car, les yeux éblouis, comme fasciné, tenaillé par une indicible angoisse, Louis de Rohan ne trouve pas le premier mot de son discret message.

C'est Marguerite de Savoie qui rompt le silence avec une dignité fière.

— Vous avez à me parler, n'est-ce pas, monsieur le chevalier ?

— Oui, Madame, répond M. de Rohan en se découvrant, rappelé par cette voix pure et grave au sentiment de la réalité.

— Je vous écoute.

— J'ai besoin de tout mon courage, madame, et surtout de toute l'indulgence de Votre Altesse pour remplir auprès d'Elle une mission douloureuse.

— Douloureuse !... Et pour qui ?

— Pour celui qui m'envoie, madame, et je voudrais me rappeler chacune de ses paroles pour en convaincre celle qui me fait la grâce de m'entendre.

— Ainsi votre ambassade à la cour de Parme...

— N'est qu'un prétexte pour me procurer l'occasion de passer par Turin et l'honneur d'approcher Votre Altesse.

— Je m'en doutais, monsieur, mais je me suis en vain demandé quelle pouvait être l'objet de ce stratagème.

— Une royale réparation.

Marguerite de Savoie dardé sur M. de Rohan ses beaux yeux noirs, et l'on dirait à ce mot de réparation, qu'il y passe comme une lueur d'espoir.

— Votre Altesse, poursuit le chevalier, n'ignore pas que la qualité souveraine impose trop souvent de rigoureuses obligations, de cruels déchirements ; trop souvent les têtes couronnées peuvent avoir à regretter de ne pas être les plus humbles de leurs sujets ; on ne marie pas les princesses comme elles voudraient ; on marie les princes comme ils ne voudraient pas. J'étais du voyage de Lyon, et nul n'a su mieux que moi l'impression profonde produite, dès la première heure, dans le coeur du Roi mon maître, par le plus rare assemblage d'attraits, de qualités et de vertus. Dans l'intimité dont il daigne m'honorer, Louis XIV caressait avec passion le riant projet d'une union qui n'eût pas été seulement un mariage de nécessité politique. Puis, comme un mauvais génie, l'odieuse politique est venue brusquement bouleverser les choses. On a dit au Roi qu'il n'avait pas le droit de se marier selon son coeur ; qu'avant tout, il se devait aux intérêts sacrés de la patrie ; que l'autre mariage, c'était la paix avec honneur et gloire, conclue sur des fondements indissolubles. Il a résisté longuement, lutté désespérément, et n'a cédé que parce qu'une voix puissante sur son coeur filial lui faisait du renoncement, du déchirement, un royal et patriotique devoir. Et depuis ce triste jour, madame votre souvenir est doublé d'un remords.

— Doublé d'un remords ?...

— C'est l'expression même du Roi. J'entends encore Sa Majesté me disant, au moment de mon départ :

« De tels revirements peuvent être au niveau d'un habile ministre, ils ne sont pas à la hauteur d'un gentilhomme, et je n'oublie pas que le Roi de France est le premier gentilhomme de son royaume. »

« Il peut être contraint de subir les dures nécessités de la politique, mais il ne

vent point paraître coupable de discourtisio aux yeux d'une princesse à qui, sans l'inexorable fatalité des événements, il se fût glorifié d'offrir sa couronne et son coeur.

« Qu'elle sache que s'il a dû renoncer à sa main, il veut du moins ne pas perdre en même temps son estime. »

Tel est, madame, le message dont la confiance du Roi m'a fait l'honneur de me charger pour Votre Altesse.

Les grands yeux de la princesse Marguerite sont pleins de sombres éclairs, et ses traits charmants reflètent l'amertume de sa déception.

Le chevalier la contemple avec une sympathie ardente et respectueuse : il sonde avec le coeur la profondeur de son deuil, et souffre de sa souffrance.

Elle courbe un instant sa belle tête brune, comme une condamnée, puis, la relevant avec une fierté de martyr :

— Et c'est là, Monsieur de Rohan, s'écrie-t-elle d'une voix vibrante d'indignation, c'est là ce que vous appelez en France une royale réparation ? Vous avez reçu la confiance du Roi votre maître, vous recevrez aussi la mienne. Vous avez dit qu'on marie les princesses comme ils ne voudraient pas, et qu'on ne marie pas les princesses comme elles voudraient. Toutes les princesses, monsieur, ne sont pas aussi débilés que les princes. Depuis cette outrageante rupture de Lyon, ma mère, mon frère, ma soeur, tous les miens m'ont suppliée, harcelée, persécutée pour m'arracher mon consentement à mon mariage avec un autre prince souverain. Depuis quinze mois, c'est chaque jour, à toute heure, que je suis en butte à d'impitoyables obsessions. Pensez-vous que l'on m'ait épargné le terrible argument de mes devoirs envers mon pays, envers ma maison, dédaignée par celui qui vous envoie ? En me mariant à la hâte, je réparerais, me disait-on, l'outrage fait à notre sang, et je rendrais en quelque sorte affront pour affront. Eh bien ! supplications, obsessions, persécutions, devoirs, rien n'a pu me convaincre ni me vaincre. J'ai défendu gardé fièrement ma liberté, parce qu'avec elle je gardais aussi l'espoir, et je les garderai jusqu'au jour où je ne pourrai plus douter de mon malheur.

Emu d'admiration, le chevalier de Rohan écoute en frissonnant cette plainte superbe, et tout bas, avec un frémissement de douleur et de jalousie, il se dit :

— Comme elle l'aime !...

— Ce jour-là, monsieur, reprend la princesse de Savoie, ce jour-là seulement, je me convaincre ni me vaincre. J'ai défendu, pays, à ma race, et je donnerai des lèvres le consentement qui me sera demandé. J'en mourrai, je le sens, je l'espère, et Dieu seul saura de quoi je meurs !

— Ce jour-là, madame, s'il plaît à Dieu qu'il vienne, il n'est pas un prince de l'Europe qui ne se tienne pour le plus heureux de la terre s'il peut mettre sa couronne aux pieds de tant de beauté, de jeunesse, de grâce, de grandeur d'âme ! Pourquoi faire d'avance un pacte avec la souffrance, avec la mort ? Pourquoi, vous

aussi, vous condamner au supplice d'un mariage de nécessité politique, abdiquer votre droit au bonheur, briser votre existence dans sa fleur ? Jetez les yeux autour de vous : n'est-il donc pas au monde un cœur digne de consoler le vôtre et de le réconcilier avec l'espérance, avec le bonheur, avec la vie ?...

— Ce jour-là, monsieur, s'il plaît à Dieu qu'il vienne, la princesse Marguerite de Savoie sera la femme du prince à qui vous allez porter, de la part du Roi votre maître, les insignes de l'Ordre du Saint-Esprit !

Louis de Rohan a mis tout son cœur dans son plaidoyer, dans sa discrète insinuation, mais la royale jeune fille n'en a pas compris le sens mystérieux, et c'est avec une énergie nuancée de sarcasme qu'elle a dit ses dernières paroles, bien faites pour décontenancer quelque peu M. l'ambassadeur extraordinaire.

Au même instant, la chasse se rapproche, des cavaliers apparaissent, la princesse reprend sa chevauchée, et le cavalier la suit, pâle, oppressé, le cœur amer et saignant.

De retour au palais ducal, il s'enferme dans sa chambre pour donner un libre cours à sa douleur.

— Comme elle l'aime ! redit-il avec un accent de fureur jalouse.

Puis il pleure comme un enfant, non seulement à cause de ce qu'il souffre, mais aussi de ce qu'elle a souffert, de ce qu'elle souffre, de ce qu'elle souffrira.

Leur déchirement est le même : elle lui donne le viril exemple de la résignation, du sacrifice ; sera-t-il moins vaillant qu'une jeune fille ?

Insensiblement sa raison calme son cœur, mais la blessure en est encore saignante, et le sera toujours, pense-t-il.

Il vivra désormais avec ce pur et triste souvenir, mouillé de larmes, et ces larmes seront son doux réconfort.

Maintenant il faut penser au Roi.

L'ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne écrit longuement, puis appelle Pacôme Patruche, et lui demande à brûle-pourpoint :

— Sais-tu crever des chevaux ?

— S'il le faut pour le service de mon maître, oui.

— Il le faut pour le service du Roi.

— C'est aussi mon maître.

— Tu vas prendre un temps de galop jusqu'à Paris.

— Bien, monseigneur.

— Voici ton passeport et cinquante louis pour ton viatique. N'oublie pas de mettre des pistolets dans tes fontes.

— Et ma bonne vieille rouillarde à mon côté, dit gaiement Patruche, qui croit flairer le danger, — une autre vieille connaissance.

— Maintenant voici les instructions : tu remettras cette lettre au Roi.

— Au Roi ?... dit Patruche ébaubi.

— Au Roi lui-même, et, retiens bien ceci, sans que personne au monde puisse savoir que tu arrives de Turin, que tu viens de ma part et que tu retournes en Savoie.

— Mais, monseigneur, comment le pauvre diable que je suis pourra-t-il avoir

l'honneur d'approcher Sa Majesté ?

— Les poètes passent pour ingénieux.

— Et la garde qui veille aux barrières de Louvre ?

— Elle sait que ces barrières ne sont pas faites pour les vieux soldats du Roi, et que le petit-fils d'Henri IV accueille à la béarnaise les plus humbles de ceux qui l'ont servi.

— Ça, c'est vrai !

— Pars donc, mon brave Patruche, va comme Eole et reviens comme Borée.

— Au revoir, monseigneur.

— Encore un mot : la missive que tu portes ne doit, pour rien au monde, tomber en d'autres mains que celles du Roi.

— C'est entendu.

— En cas de péril, détruis-la.

— Et puis que ferai-je, monseigneur ?

— Tu diras au Roi ceci : "M. le chevalier de Rohan, apprenant que le duc en question doit épouser la personne en question, demande à Votre Majesté s'il doit continuer sa route." Comprends-tu ?

— Faut-il comprendre ? demande Patruche avec une mimique de la plus spirituelle niaiserie.

— Oui.

— Alors je comprends, monseigneur, encore que les affaires des grands ne rapportent rien aux petits qui s'en mêlent, — rien que des horions.

Le chevalier ne peut s'empêcher de rire, malgré son poignant chagrin, et son chargé d'affaires détaille.

Pacôme Patruche ne perd pas de temps pour enfourcher un cheval de poste, et ventre à terre le voilà sur la route de Paris.

La nuit est claire, presque froide, mais à chevaucher grand train on se réchauffe. En trois jours, il fait une cinquantaine de lieues, passe le mont Cenis, arrive sans encombre à Chambéry. La frontière n'est plus loin et M. le chargé d'affaires, galopant dans la nuit, se flatte de voir lever l'aurore en terre de France.

Pour distraire sa solitude et tromper sa fatigue, il repasse mentalement, pour la centième fois ses instructions ; tandis qu'il gravit au pas de sa monture un affreux raidillon, il est tiré de sa méditation par le bruit d'un galop de cavalerie qui se rapproche, avec des cliquetis d'armes.

M. le chargé d'affaires se demande aussitôt si ce n'est pas lui qu'on poursuit ? Dans le doute, il s'abstient d'aller au pas, et talonne sa bête à grands coups d'éperons.

Pacôme Patruche ne se trompe pas en pressentant que c'est à sa personne que l'on en veut : le départ nocturne et précipité d'un serviteur intime du chevalier de Rohan a mis en éveil la sagacité du chef des sbires turinois ; il est clair que ce départ cache quelque chose ; très certainement ce valet de confiance emporte des papiers que Mgr le duc peut avoir intérêt à connaître. Les valets ne brillent généralement point par un excès de bravoure ; trois solides estafiers, déguisés en malandrins, et bien montés, suffiront amplement pour rattraper et mater celui-là.

Evidemment la police de Savoie fait du zèle, mais c'est le péché de toutes les poli-

ces.

Et qui sait si le chef des sbires agit de son propre mouvement, et s'il n'obéit pas à de hautes et mystérieuses instructions ?

Madame Royale, bien qu'elle ne soit plus régente du duché, passe pour n'avoir rien abdiqué de son pouvoir, et l'on sait que sa politique ne répugne pas aux coups de force.

Pacôme Patruche ne sait pas cela, mais il agit tout comme ; ce que c'est que d'avoir du flair !

Il éperonne désespérément sa monture, mais ce diable de raidillon la fatigue horriblement, et les trois cavaliers gagnent sensiblement du terrain.

Des lueurs pâles annoncent l'approche du jour ; la frontière est là ; hardi, Patruche !

Tout en galopant, il arme ses pistolets, et tout en les armant, il se demande s'il n'est pas en péril et s'il n'a pas le devoir de détruire la lettre du chevalier, car les estafiers ne sont plus loin.

Bast ! ils ne sont que trois et la frontière est si près ; hardi, hardi, Patruche !

— Holà ! mon gentilhomme, crie une voix rude et caustique, halte et volte-face !... Ho ! ho ! n'entendez-vous pas ?

— J'entends bien ! se dit "mon gentilhomme", comme Timothée Mijoton, en poussant de plus belle vers la frontière. J'entends bien, mais...

Mais le résultat ne répond pas à son effort ; son cheval est sur les dents ; encore deux minutes, et les chasseurs seront sur le gibier.

— Aux grands maux les grands remèdes ! se dit Patruche d'un ton de généreuse résignation.

— Halte et volte-face ! crie encore la rude voix, avec un accent de triomphe.

— C'est fait, messeigneurs ! dit Patruche en se tournant du côté de l'ennemi.

Les estafiers poussent des exclamations de victoire et d'allégresse : sans doute on leur a promis quelque bonne aubaine en cas de succès.

Quand ils sont à vingt pas, deux coups de feu les saluent, deux chevaux se cabrent avec un hennissement de douleur, et s'abattent en roulant sur leurs cavaliers hurlant de fureur.

Pacôme Patruche, après ce double coup d'adresse, reprend vivement la route de France ; mais le troisième malandrin, à qui sans doute la colère, la rancune, l'espoir de l'aubaine mettent du cœur au ventre, se lance à sa poursuite, l'épée au poing, et va le gagner de vitesse.

Alors le ci-devant bas-officier fait tête à l'assaillant en disant avec un sourire d'amour et d'invincible confiance :

— A vous, mademoiselle Patruchette !

Et, tirant sa flamboyante rouillarde, il engage le combat : en trois passes, l'estafier est désarmé magistralement, et son cheval est fêlé d'un fier coup de pointe au poitrail.

— Homme de bien, lui crie gravement son vainqueur, apprenez que les petits n'ont rien à gagner en s'immisçant dans les affaires des grands, — rien que des horions !

Sentence couronnée par un tonitruant

éclat de rire et par un joli temps de galop.

Un quart d'heure après, franchissant joyeusement la frontière, Pacôme Patruche voit lever l'aurore sur la terre de France, et, dans la fière humilité de son âme, il rend grâces à Dieu de sa victoire.

Le treizième jour, ayant fidèlement crevé tous les chevaux possibles, il arrive à Paris, s'arrête dans la première auberge qu'il rencontre, avale un bouillon, répare le désordre de sa toilette, et se dirige au pas accéléré vers le Louvre.

La garde veille, et Pacôme Patruche rôde longtemps aux abords de la demeure royale sans découvrir le moyen de franchir les barrières.

Un capitaine sort du château ; c'est le comte de la Motte, gentilhomme de la chambre du Roi.

Patruche croit le reconnaître, et son cœur a bondi : le comte de la Motte est un de ses anciens chefs.

Il bondit, comme son cœur, au-devant de l'officier, qui, dès le premier coup d'œil lui dit avec une bienveillance où perce l'estime :

— Mon brave Patruche, je suis heureux de vous rencontrer : vous étiez le modèle du régiment, et tout le monde vous y regrette encore : qu'êtes-vous devenu depuis que vous nous avez quittés ?

Patruche fait le salut militaire et répond avec une visible émotion que M. de la Motte prend pour celle de la gratitude :

— Monsieur le comte, vous me rendriez orgueilleux ; je suis bien fier de ce que vous avez la bonté de me dire ; ah ! ce n'est pas sans un rude crève-cœur que j'ai quitté le régiment, mais il le fallait pour soigner mon vieux père aveugle. Le bon Dieu me l'a repris, et maintenant puisque vous avez gardé de Pacôme Patruche un bon souvenir...

— Le meilleur souvenir, mon brave.

— Eh bien, j'espère que vous ne me refuserez pas votre protection.

— Ma protection ?

— Pour arriver jusqu'au Roi.

— Vous voulez parler au Roi, Patruche ? dit le comte de la Motte avec un accent de surprise.

— Tout de suite, s'il se peut.

— Votre cas est donc bien pressant ?

— Tout ce qu'il y a de plus pressé.

— Il faut au moins le temps de prendre les ordres de Sa Majesté, qui travaille en ce moment avec le cardinal Mazarin.

— Monsieur le comte, je me flatte de n'être pas tout à fait un inconnu pour le Roi ; d'abord, il accueille avec bonté les plus humbles de ceux qui l'ont servi.

— C'est vrai.

— Ensuite, mon capitaine, si vous voulez bien lui dire : "Sire, c'est Pacôme Patruche, de Saint-Germain-en-Laye, que l'on regrette encore au régiment, et qui, sur la route de Landrecies, vous chanta trois petits couplets de sa façon, à preuve que Louis XIV lui fit remettre quatorze louis par Mgr le chevalier de Rohan. Il supplie le Roi de daigner le recevoir sans retard, c'est pour une grâce de laquelle dépend son bonheur !" Si vous voulez bien dire cela au Roi, je suis sûr que Sa Majesté répondra : "Monsieur le comte,

donnez l'ordre de m'amener Pacôme Patruche."

M. de la Motte sourit, et dit :

— Les braves ne doutent jamais de rien ; attendez-moi là ; je vais faire de mon mieux pour vous servir.

— Merci, mon capitaine ! s'écrie Patruche avec effusion.

Les braves sont quelque fois prophètes, paraît-il : quand le cardinal se retire, le comte de la Motte, grâce à sa charge de gentilhomme de la chambre, entre chez le Roi, lui transmet respectueusement la requête du modèle des bas-officiers, dont il fait un chaleureux éloge, et reçoit cette réponse.

— Pacôme Patruche, de Saint-Germain-en-Laye ? Je me le rappelle, en effet. Donnez l'ordre de l'introduire.

Cinq minutes après, conduit par le comte de la Motte, Patruche franchit les barrières du Louvre, et, le cœur dansant une sarabande, il est en tête-à-tête avec le Roi, devant qui, raide comme un mousquet, il se tient, la droite au chef, attendant, en sujet qui sait vivre, que Sa Majesté lui adresse la parole.

Sous l'impression des excellentes nouvelles politiques que vient de lui communiquer le cardinal, Louis XIV est en belle humeur.

— Faites-vous toujours de gais et braves refrains, comme à Landrecies ?

— Sire, la muse ne bat plus que d'une aile depuis que j'ai quitté le régiment.

— Vous étiez, n'est-ce pas, au chevalier de Rohan ?

— Sire, je n'ai pas quitté le service de Mgr le chevalier.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi votre maître en Italie ?

— J'ai eu l'honneur de le suivre. J'arrive de Turin...

— De Turin ? dit Louis XIV en fronçant les sourcils avec une expression de surprise et de sourde inquiétude.

— Que votre Majesté me pardonne si le plus humble de ses sujets a sollicité l'honneur de l'approcher ; mais j'avais ordre de ne remettre qu'entre ses mains cette lettre de mon maître.

Louis XIV brise hâtivement le sceau de la missive que lui présente Pacôme Patruche, et dont voici la teneur :

"Du palais ducal de Turin.

"Sire,

"Je commence par supplier Votre Majesté de ne prendre pas garde à la forme que j'ai dû donner à cette dépêche, parce qu'il fallait qu'en cas de male rencontre elle pût être facilement anéantie.

"L'homme chargé par moi d'avoir l'honneur de la remettre en Ses augustes mains est la bravoure, le dévouement et la discrétion mêmes. Il sait qu'il ne doit s'en dessaisir que pour la livrer au Roi, sans témoins, et que tout le monde doit ignorer qui l'envoie et d'où il vient. Je suis certain qu'il se fera tuer cent fois plutôt que de transgresser le moindre de mes ordres.

"Je crois me conformer à ceux de Vo-

tre Majesté en ne chargeant pas de cette mission un des gentilshommes de ma suite, afin d'éviter tout éclat.

"Sire, grâce à l'accueil particulièrement empressé que j'ai reçu de Mgr le duc de Savoie, j'ai pu faire tout ce qu'il fallait. C'est de vive voix que je me réserve de rapporter fidèlement au Roi ce qui s'est passé. Mais, en me faisant la grâce de m'élever à la dignité de son ambassadeur extraordinaire, chargé de porter à Mgr le duc de Parme les insignes de son Ordre du Saint-Esprit, Votre Majesté ne savait probablement pas que ce prince doit épouser Madame la princesse Marguerite de Savoie.

"Je tiens le fait d'une source indubitable.

"La prudence que m'inspire mon dévouement au Roi me commande de l'en informer, en Lui demandant très respectueusement si, malgré tout, je dois poursuivre mon voyage et l'exécution de Ses commandements.

"La prolongation de mon séjour à la cour de Savoie est sans inconvénients ; personne ici n'en peut être surpris, tant Leurs Altesses mettent de gracieuse insistance à retarder mon départ.

"Je prie Votre Majesté de daigner agréer, Sire, l'hommage respectueux de tout mon dévouement.

"Le Chevalier de ROHAN."

Louis XIV relit, semble-t-il, une partie de la missive, puis il la jette dans le foyer et la regarde brûler.

Toujours droit comme un piquet et la main à la hauteur du front, Pacôme Patruche attend la réponse de Sa Majesté.

— Vous avez fait le chemin sans encombre ? lui demande le Roi.

Alors, sans phrases, comme s'il s'agissait d'une vétille, l'ancien sergent raconte son triple coup de la frontière, sans oublier la prouesse finale de "Mademoiselle Patruchette."

Louis XIV sourit, et, tirant d'une cassette un rouleau de cinquante louis :

— Tenez, brave Patruche, voici pour la dot de Mlle Patruchette.

— Je remercie le Roi ! dit le brave, la larme à l'œil, rayonnant d'orgueil et d'ivresse.

— Maintenant voici ma réponse au chevalier ; retenez bien ces trois mots ; "Raison de plus !"

Deux heures après, Pacôme Patruche galopait sur la route de Turin, et, tout en galopant, il pensait joyeusement en caressant son gousset rebondi :

— Tout de même, à se mêler des affaires des grands, on ne gagne pas que des horions !

Le jour même du retour de son envoyé, le chevalier de Rohan, comblé de prévenances et de sympathiques égards, prit congé de la famille ducal et quitta Turin pour aller à la cour de Parme.

CHAPITRE XII

L'HOTEL DES MUSES

Le duc de Parme, Ranuce Farnèse, était le chef de cette illustre maison dont le vieux nom sonne si haut dans les fastes de l'Italie. Son bisaïeul, Alexandre Farnèse, petit-fils de l'empereur Charles-Quint, général au service de Philippe II et gouverneur des Pays-Bas, avait été l'un des plus dangereux adversaires de la Couronne de France ; ses deux gloires historiques étaient d'avoir figuré parmi les héros de la victoire de Lépante et d'avoir contraint Henri IV à lever le siège de Paris.

En dépit des six fleurs de lis de son blason, Ranuce II n'aimait pas la France sans doute par atavisme ; toutes ses sympathies étaient pour la maison d'Autriche, dont il descendait par sa quatrieule.

S'il n'avait pas les qualités géniales d'Alexandre Farnèse, au moins avait-il ses traditions, qui pouvaient se résumer en ces mots : "Vive l'Empire ! A bas la France !"

Le traité des Pyrénées, en rapprochant les maisons de France et d'Autriche, en transformant l'équilibre politique de l'Europe, eut pour effet de modifier, au moins en apparence, l'attitude des principicules souverains qui gravitaient autour de l'astre impérial.

L'hostilité plus ou moins déclarée n'était plus possible de leur part envers le Roi de France, quand il allait devenir l'époux d'une archiduchesse d'Autriche, le gendre du roi d'Espagne. Quels que fussent au fond ses sentiments, le duc de Parme fut un des plus empressés à faire peau neuve, à chanter l'hosanna de la paix, à députer une ambassade à Louis XIV, et même à rendre des secrets services à la diplomatie du cardinal Mazarin.

Le Roi l'en récompensa par le collier du Saint-Esprit ; Ranuce II accueillit cette marque insigne de sa bienveillance par des démonstrations tout italiennes, c'est-à-dire excessives et sonnant creux, auxquelles le chevalier de Rohan ne se laissa pas prendre, non qu'il en pénétrât le mobile, mais parce qu'il haïssait déjà mortellement le prince qui devait être l'époux de Marguerite de Savoie ; aussi n'eut-il pas de peine à le juger vulgaire, terne, cauteleux, débile, le parfait contraste de la belle et magnanime princesse.

Entre nous, les démonstrations de Ranuce Farnèse étaient sincères, parce qu'elles étaient intéressées.

Il régnait sur les duchés de Parme, de Plaisance, de Ronciglione et de Castro ; mais le Pape lui contestait la souveraineté des deux derniers ; Innocent X avait même rasé la ville de Castro, dont l'évêque était tombé sous les coups de sicaires à la solde du duc. La bienveillance de Louis XIV était donc d'un grand prix pour Ranuce II ; ce ne serait peut-être pas trop que la protection de la cour de France et de la maison d'Autriche, maintenant réconciliées, pour le préserver des

foudres de Rome.

Le chevalier de Rohan lui fit la remise solennelle des lettres de Louis XIV et des insignes du Saint-Esprit. Le duc lui prodigua les fêtes, festins, bals, chasses, représentations de gala dans cette magnifique salle que Ranuce Ier, son aïeul, avait fait édifier par Aleotti ; mais le chevalier avait hâte de regagner Paris, d'autant plus que la seule atmosphère de ce palais le mettait au supplice.

Il prit congé, le plus tôt qu'il put, du duc de Parme, qui ne le laissa point partir sans avoir reçu la promesse que son hôte reviendrait quelque jour dans le duché.

— Votre Altesse y sera toujours la bienvenue, lui dit galamment Ranuce, sans qu'elle ait besoin pour cela d'autres lettres de créance que la vive sympathie que nous lui garderons.

Louis de Rohan reprit le chemin de la France, en évitant de passer par Turin.

La première parole de Louis XIV fut pour le remercier de son zèle et le complimenter de son tact ; la seconde, pour lui demander le récit de son séjour à la cour de Savoie et de son entrevue avec la princesse Marguerite.

Le chevalier rapporta l'entretien qu'il avait eu, dans une chasse, avec la princesse, mais en atténuant le blâme superbe dont elle avait flagellé la débilité du Roi, et surtout l'expression du sentiment profond qu'elle avait laissé déborder de son cœur.

— Son Altesse, conclut-il négligemment n'attend que la certitude de l'accomplissement du mariage de Votre Majesté pour devenir la duchesse de Parme.

L'infidèle ambassadeur se garda de faire connaître au Roi le sublime cri de douleur, l'héroïque déclaration qui pouvait montrer à Louis XIV combien il était aimé :

"Le jour où je ne pourrai plus douter de mon malheur, ce jour-là seulement, je me souviendrai de ce que je dois à mon pays, à ma race, et je donnerai des lèvres le consentement qui me sera demandé. J'en mourrai, je le sens, je l'espère, et Dieu seul saura de quoi je meurs !"

Pourquoi cette atténuation, ce silence, cette infidélité ?

C'est que le chevalier, déchiré, martyrisé par sa jalousie, ne voyait plus dans son Roi que son rival, — un rival préféré ; — lui dire la vérité, toute la vérité, non c'était un sacrifice, une torture au-dessus de ses forces, au-dessus des forces humaines !

Louis XIV parut un instant surpris, quelque peu dépité de ce dénouement banal, puis il murmura ce fragment d'une cantatille de l'abbé Perrin :

A vingt ans, on croit aux roses
Eternellement écloses,
Aux amours immortels.
La première brise efface
Jusqu'à la dernière trace
Des serments éternels !...

Ce fut l'oraison funèbre de Marguerite de Savoie, — et la fin de l'audience royale.

Mais à sa mère le chevalier dit la vérité tout entière, et la noble femme, effrayée du désordre intense de cette nature ardente, s'efforçant par de tendres remontrances de l'arracher à l'abîme, versa tout le baume chrétien de sa grande âme sur la plaie de ce pauvre cœur en détresse, — tandis que son Louis sanglotait, la tête sur les genoux maternels.

— Si jamais, disait avec un frémissement de terreur la princesse de Guéméné, si jamais le Roi savait que vous avez trompé sa confiance, vous seriez perdu, mon fils !

— Comment pourrait-il le savoir ?

— Cela n'est pas impossible.

— Je mettrais ma faute sur le compte de mon dévouement : à quoi bon, répondrais-je, augmenter la tristesse et le regret du Roi ?

— Après la trahison, le mensonge !

— Mensonge ?... Oui, vous avez raison madame !... Car il y a des instants où, malgré tout ce que je dois à Louis XIV, je me demande si je suis encore son ami si je ne suis pas maintenant son ennemi !

— Son ennemi ?... Qu'osez-vous dire mon fils !...

— Je dis que je suis jaloux du Roi, que les souvenirs de Turin me brûlent comme des ferments de haine...

— De grâce, taisez-vous... calmez-vous ! supplie la princesse au paroxysme de l'angoisse et de l'épouvante.

— Ah ! si vous saviez comme elle l'aime ! rugit Louis de Rohan avec une expression déchirante. Si vous l'aviez vue, comme je l'ai vue, belle d'une beauté séraphique, dans sa douleur superbe, dans sa fierté de martyre, protestant que rien au monde ne serait capable d'arracher de son cœur le souvenir de l'infidèle, et qu'elle ne subirait une autre alliance qu'avec l'espoir, la certitude d'en mourir !... Ah ! si je pouvais oublier !... Si je pouvais mourir, moi !...

— Vous oubliez, en ce moment, votre mère !...

— Et moi ! dit la petite Aliette, en grondant avec des baisers monseigneur son petit papa.

Le chevalier avait à Saint-Mandé, nichée dans les bois, une élégante villa, dans laquelle il alla cacher son chagrin, n'en sortant pendant des mois que pour aller baiser la main de sa mère et le front d'Aliette, ou, le plus rarement possible, faire acte de présence à la cour.

Le rayonnement de Louis XIV contrastait singulièrement avec le morne abattement du chevalier, qu'il traitait affectueusement de misanthrope et de loup-garou.

— Puisque vous savez garder le secret du Roi, dit-il un jour à Louis de Rohan, je ne vous cacherais pas que j'avais la pensée de vous charger d'une autre ambassade nuptial, et j'ai désigné le maréchal d'aller demander pour moi la main de l'infante Marie-Thérèse. Mais, avec votre figure de l'autre monde, mon pauvre chevalier, vous auriez fait un détestable ambassadeur nuptial, et j'ai désigné le maréchal de Gramont.

— Je remercie Votre Majesté d'avoir eu cette bienveillante pensée et de l'avoir

abandonnée.

- Certainement, vous avez un secret...
- Je n'en ai pas pour le Roi.
- Alors pourquoi vous vouer au noir ?
- Que sais-je, sire ?...
- S'il meurt en Europe quelque prince

souverain, vous courez grand risque d'aller me représenter à ses funérailles, mon cher chevalier, je vous en avertis ; car pas un seigneur de la cour n'aurait si bien que vous... le physique de l'emploi !

Le duc de Gramont part en poste avec une suite brillante : les comtes de Quincy, de Toulangeon, de la Guiche, de Louvigny, le marquis de Noirmoutiers, les chevaliers de Charny, de Manicamp, de Flamanville, MM. de Courcelles et de Magalotti, capitaines aux gardes, les sieurs Maridat et Bazin de Bezons, conseillers, l'un au Parlement de Paris, l'autre au Châtelet, les abbés de Fenquière, de Castellane et de Villiers.

La duchesse de Navailles, désignée par le Roi pour être première dame d'honneur de la future Reine, la duchesse d'Uzès Mme de Motteville, et vingt autres femmes de la cour, se rendent également à Madrid.

Tous ces jeunes seigneurs, portant bellement les modes de France, les pourpoints ouverts et courts, en soie brodée d'argent, les canons de rubans et de dentelles, les plumes ondoyantes au chapeau, font avec le maréchal duc de Gramont leur entrée solennelle dans la capitale des Espagnes, qui les applaudit et les admire.

Leurs costumes étincelants, leur riante désinvolture, leur magnificence légère, toutes ces plumes, toutes ces broderies, toutes ces braveries produisent un prestigieux effet. Quels contrastes avec les modes sévères, les couleurs sombres, les parures massives, les allures austères, l'étiquette imposante de la cour d'Espagne !

On acclame cette galante noblesse comme la messagère de la paix définitive, désormais inviolable.

Puis les augustes épousailles s'accomplissent, et Paris s'apprête à faire une prodigieuse réception au Roi qui revient avec sa jeune épouse, gage vivant et charmant de la réconciliation de deux grandes dynasties et de deux grands peuples.

Au faubourg Saint-Antoine, dans la rue de Picpus, au-dessus du portrait d'une belle maison bourgeoise, s'élevait, depuis dix-huit mois environ, une enseigne monumentale en lettres d'or : Hôtel des Muses.

Au début, la bizarrerie de cette enseigne avait intrigué quelque peu la curiosité publique ; les Muses avaient-elles donc déserté les clairs sommets de l'Hélicon pour émigrer dans un faubourg de Paris ? Non, ce n'était là qu'une métaphore, on ne fut pas longtemps à l'apprendre : la maison était louée, pour un laps de vingt ans, par un professeur étranger, qui se proposait d'en faire une espèce de lycée, dans lequel on enseignerait à la jeunesse la philosophie, la poésie, l'histoire, le droit canon, le droit civil, le latin, le grec, l'hébreu, la sténographie, la physique, la chimie, la médecine, la chirurgie, et d'autres choses encore ; car il savait tout cela, le

professeur étranger, vraiment universel, et c'était pour cela qu'il avait mis son établissement sous le vocable des Muses.

Il n'avait jusqu'à présent qu'une demi-douzaine de pensionnaires, mais il avait foi dans un avenir meilleur.

Il vivait modestement, sans bruit, avec ses deux filles, Marguerite et Marie-Anne, et son gendre, Jean-Charles Dargent, époux de l'aînée, lequel, en dépit de son nom, ne paraissait pas rouler sur les écus de six livres. Il est vrai qu'il ne thésaurisait pas à suppléer son docte beau-père dans l'enseignement des langues.

L'hôtel des Muses avait tous les dehors de la demeure la plus honnête et la plus paisible ; cet asile des sciences et des lettres jouissait, dans le quartier Picpus, de la considération la plus distinguée, quoique le physique étrange du professeur étranger ne fût pas précisément fait pour attirer la sympathie : une espèce de colosse, au visage oblong, hâve, émacié, crevassé, décoré d'un bec d'aigle en guise d'appendice nasal, encadré par des cheveux d'un gris poussière, retombant droits et raides. Il pouvait avoir une soixantaine d'années, mais il les portait sans fatigue, et ses yeux bigles, noirs, logés profondément sous d'énormes arcades sourcillières, que surplombait un front vaste, donnaient l'intelligence, la volonté l'audace.

— C'est un penseur ! disaient les bons gens du faubourg. Ah ! ces savants !

Quand la nuit était venue, quand les six pensionnaires dormaient sous clef dans leurs cellules, quand les passants se faisaient rares, une petite porte, donnant sur la ruelle du Clos-Frogier, s'ouvrait discrètement, et deux ombres mystérieuses pénétraient sans bruit dans l'Hôtel des Muses.

Le professeur étranger les introduisait dans la salle basse d'un pavillon sis au fond du jardin, et dont les croisées étaient calfeutrées de manière à ne pas laisser filtrer au dehors un rayon de lumière, surtout à défier les oreilles indiscreètes, luxe de précautions évidemment excessif, puisque personne ne pouvait venir de ce côté, — que les conjurés.

Car c'était d'une conspiration qu'il s'agissait ; les conjurés n'étaient que trois, un de moins que les légendaires libérateurs de la Suisse ; mais moins un complot compte d'affiliés, moins il a de chances d'être trahi.

Ce soir-là dans le pavillon mystérieux, la discussion fut ardente, se prolongea fort avant dans la nuit, et les conjurés se séparèrent sur ce formidable pronostic du vieux colosse, leur chef :

plot compte d'affiliés, moins il a de changeant en funérailles ! Paris prépare servilement de la Royauté ; nous, compagnons, préparons superbement son cercueil !

CHAPITRE XIII

DOMINE, SALVUM FAC REGEM !

De Saint-Jean-de-Luz à Vincennes. la marche de Louis XIV et de la jeune Rei-

ne n'avait été qu'une longue ovation ; les gouverneurs, les seigneurs, les peuples rivalisaient de joie et d'enthousiasme. La Royauté reparaisait à la France sous un aspect nouveau, séduisant par la grâce, prestigieuse, par la gloire, imposante par l'autorité ; plus on l'avait abaissée par l'anarchie, plus on l'élevait par l'adoration.

Un jour après avoir conquis sa capitale, le Béarnais, pour mettre à mal un courtisan qui passait pour peu lettré, lui demanda ce que signifiait la légende latine du blason des Parisiens : *Fluctuat nec mergitur*.

— Sire, répondit bravement le futé Gascon, c'est la devise de votre bonne ville de Paris : "Mauvaise tête et bon cœur."

La mauvaise tête a fait des siennes pendant l'orage de la fronde ; il faut en effacer le souvenir par des pompes grandioses, par une inoubliable manifestation d'amour et de loyauté. Le bon cœur a repris le dessus, et Paris, sentant qu'il a quelque chose à se faire pardonner, prodigue ses richesses et ses trésors d'ingéniosité pour donner aux augustes époux la surprise d'un triomphe qui dépasse tout ce que Rome a vu de plus éblouissant, à leurs peuples le régal d'une fête monumentale, digne de la capitale du plus beau roi, de la plus jolie reine et du plus beau royaume qui soient sous le soleil.

Toutes les villes ont envoyé des députés pour prendre part à cette solennité prodigieuse, pour affirmer à la face du monde que la France est rivée par le cœur à la Monarchie.

Le jeudi 26 août 1660, dès l'aurore, toute la ville est debout, en habits de fête : le ciel rayonnant est d'un bleu pur comme l'azur de l'écu de France ; les rues sont tapissées de riches draperies, ruisselantes de fleurs, de guirlandes, de drapeaux fleurdelisés qui forment comme une voûte ondoyante.

D'innombrables arcs de triomphe, monuments de verdure et d'or, offrent aux regards fascinés les bustes ou les portraits de Louis XIV et de Marie-Thérèse, les armoiries de France, d'Espagne et de Paris, des inscriptions délicatement louangeuses, des vivats royalistes, — cris d'amour et de fidélité, vœux de gloire et de bonheur sans fin.

Le pont Notre Dame, par où doit passer le cortège, est transformé, comme par la baguette d'une fée, en une merveilleuse galerie, qu'abrite un dôme chatoyant de rameaux, de fleurs et d'étendards. Là se voient les portraits, finement peints, des soixante-quatre rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, chacun portant en exergue une légende qui résume son règne.

Pour Pharamond, premier roi des Francs : *Impérium sine fine dedi.* (Ton empire sera sans fin.) Allusion à la glorieuse pérennité promise au royaume et aux princes des fleurs de lis.

Pour Charlemagne : *Magnus in armis, major in consiliis.* (Grand dans les armes, plus grand dans les conseils.)

Pour saint Louis : *Deus addite coelo.* (Ajoutez une gloire au ciel.)

Pour Louis XII : *Viditque parentem Gallia.* (Les Français ont reconnu leur père.)

Pour Henri IV : *Ferro mea sceptrum redemi.* (J'ai reconquis mon royaume par l'épée.)

Pour Louis XIV, le soixante-quatrième monarque, heureusement régnant : *Consilis armis que potens.* (Puissant par la sagesse et par les armes.)

Mais c'est surtout à l'entrée du faubourg Saint-Antoine que la magnificence de l'édilité parisienne s'est surpassée.

La porte Saint-Antoine, par laquelle les royaux époux doivent entrer dans leur bonne ville, disparaît sous les lis et les roses, les draperies d'or, les trophées étincelants, les inscriptions glorifiant la paix.

Au flanc de la place, décorée d'une colonnade prodigieuse de verdure, de cent écussons et de mille bannières, se dresse un dais monumental en velours d'azur gaufré d'or, sous lequel resplendit le trône royal.

Je me flatte que mes lecteurs me sauront gré de les faire assister à cette fête triomphale, et de leur donner un avant-goût de ce que sera — bientôt s'il plaît à Dieu, — l'enthousiasme du peuple à la rentrée dans Paris d'un autre petit-fils d'Henri IV.

A six heures du matin, au canon du château de Vincennes annonçant le départ du Roi, les multitudes répondent dans la capitale par un colossal hurra.

Précédé de ses gardes-du-corps, — en hoquetons flambant neuf, battus d'or et d'argent, — armés de pertuisanes dorées à houppes de soie et d'or, suivi des princes de son sang et d'une foule chamarrée de nobles cavaliers, Louis XIV, montant un superbe cheval noir d'Espagne, — don du roi Philippe IV, — s'avance, plein de grâce et d'attrayante majesté, dans un costume merveilleux de splendeur et de goût, au chant des salves et des vivats, à travers des torrents d'enthousiasme, des tempêtes de cris d'amour et d'admiration.

Le Roi met pied à terre devant le trône, sur la place Saint-Antoine, il en gravit les degrés et s'assoit sur le siège royal, entouré des princes de sa famille et des grands officiers de sa Couronne : César, duc de Vendôme, amiral de France ; le vieux d'Épernon, colonel-général de l'infanterie française ; Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, grand écuyer ; le duc de Brissac, grand panetier ; Louis de Rohan, duc de Montbazou, prince de Guéméné, grand veneur ; Jean de Renil, comte de Marais, grand échanson ; Nicolas Dauvet, comte des Marets, grand fauconnier ; Nicolas de Bailleul, grand loup-tier.

« Là, dit un témoin oculaire, comme Dieu est le principe de tout, que c'est à lui que les Rois doivent leurs couronnes et qu'il est le Seigneur de la Paix, Sa Majesté désira que les Augustins, les Cordeliers, Jacobins et les Carmes qui sont les quatre mendiants de Paris, vinssent processionnellement jusqu'au Trône, rendant grâces au Ciel, par des prières, des faveurs qu'il a faites à la France, touchant l'heureux accomplissement de la

paix et du mariage de Leurs Majestés. »

Les pauvres, les humbles ont ainsi la première place dans cette fête de la patrie, et c'est là sans contredit une généreuse pensée, digne du Roi très chrétien.

Après les ordres mendiants, défilent toutes les paroisses de la ville et des faubourgs, avec leurs croix, leurs bannières et leurs chandeliers d'argent, les prêtres en surplis finement ouvrés, les curés en riches étoles.

Immédiatement après le clergé marche la fille aînée du Roi, j'entends l'Université, représentée par son recteur en robe violette, accompagné de ses suppôts, de messieurs de la Sorbonne, des Facultés de droit et de médecine, des procureurs des quatre nations, des imprimeurs et des libraires jurés, des massiers et de tous les officiers des Facultés.

A huit heures, des salves de fanfare et d'artillerie, des tonnerres d'acclamations annoncent l'arrivée de la Reine, éblouissante de beauté dans sa robe noire en broderie d'or et d'argent chargée de pierres, et sous la légère mantille noire qui fait ressortir le doux éclat de sa chevelure blonde.

Marie-Thérèse prend place sous le dais auprès de son auguste époux et les harangues commencent ; d'abord celle du chancelier de France, qui veut la dire à genoux, mais la jolie Reine présente vivement à l'illustre vieillard sa belle main, comme pour le relever, et Pierre Séguier parle debout : puis celle du recteur de l'Université, pompeuse et fleurie ; et, successivement les harangues des échevins et de tous les corps de ville, dans l'ordre de leur arrivée ; après quoi, le défilé recommence, — un défilé comme les Parisiens les plus âgés n'en ont jamais vu, comme n'en verront jamais les plus jeunes :

Les maîtres et aides des cérémonies, les introducteurs des ambassadeurs, en habits de brocart fleurdelisé d'or ;

Deux cents archers de ville, en neuves et riches casaques bleues, galonnées d'or et d'argent, avec le navire d'or sur la poitrine, marchant derrière leurs trompettes, habillés de velours gris et de hoquetons à manches pendantes, chamarrés sur les bandes ;

Le train de Mgr le duc de Bournonville, chevalier de la Reine et gouverneur de Paris : six écuyers et douze pages à cheval ; vingt-quatre estafiers à pied, en livrée jaune, galonnée de velours noir et entremêlée de rouge et de blanc ; un palefrenier conduisant en laisse un beau cheval dont la housse est en broderie d'or semée de canettes, avec les brides et les croupières semblables ;

La compagnie des gardes à cheval de Mgr le duc de Bournonville, en casaques jaunes, avec croix d'argent sur la poitrine et le dos ;

La ville de Paris : les huissiers de l'hôtel en toques de serge ; les receveurs et le greffier, en robes rouges ; le procureur du Roi, en robe écarlate plissée ; le duc de Bournonville ; le prévôt des marchands, en robe plissée de satin cramoisi, suivi de son secrétaire portant les clefs d'argent

de la bonne ville ; les échevins, les six corps de marchands, les conseillers, quar-teniers, dizéniers, cinquanteniers, centeniers ; les notables bourgeois, au nombre de deux cents, chevauchant en bon ordre en habits de gala ; les marchands four-reurs, en robes de velours bien fourrées de martres ; les drapiers, en robes de velours cramoisi bordées de violet ; le corps des tailleurs, composé de cent vingt volontaires à cheval en pourpoints de toile d'argent, précédé de cinq trompettes en satin bleu, montant des chevaux caparaçonnés de taffetas de Chine et couverts de rubans et de plumes bariolés ; au-dessus des compagnons tailleurs miroite leur guidon blanc semé de fleurs de lis d'or, au milieu desquelles se remarquent les images du Roi et de la Reine, rehaussées d'or et de soie ;

Le chevalier du guet, que précède un cheval de parade, caparaçonné richement, et que suivent d'abord ses quatre lieutenants, en costumes somptueux, brillamment montés, avec des housses brodées d'or et d'argent, relevées de plumes et de bouffettes ; puis cent archers en hoquetons bleus semés de galons et de fleurs de lis d'or, avec leurs pertuisanes au fer à demi doré ;

Les sergents à verge, les quatre premiers doyens à cheval avec leur guidon d'azur, deux desquels portent, l'un les gantelets au bout d'une demi-pique, l'autre le hausse-col et le casque ; après eux, deux cents sergents à pied, tenant la verge bleue à fleur de lis d'or, vêtus de noir, le petit manteau sur l'épaule et l'épée au côté ;

Le corps des notaires, précédé de ses huissiers et de ses commissaires ; les notaires, en robes noires doublées d'une large bande de velours aussi noir sur le repli, coiffés du bonnet carré, montant des chevaux ornés de housses noires, frangées de même couleur ;

Les quatre-vingts gardes du prévôt de Paris, en hoquetons blancs et violets, semés de couronnes en broderie ;

Les lieutenants civil, criminel et particulier, en robes rouges doublées de velours noir, sur de fringantes mules aux housses noires, garantis des ardeurs du soleil par de hauts parasols que portent des estafiers ; — puis viennent à pied les conseillers du Châtelet, en robes noires, et les gens du Roi, en robes rouges ;

Les avocats et les procureurs, dont les chevaux sont housés de noir ;

Les sergents à cheval, avec leurs officiers et leur guidon, tous habillés de taffetas blanc, avec d'amples et longs manteaux de même étoffe et des toques blanches à cordon d'or ;

Soixante archers à cheval, avec pistolets aux arçons ;

La cour des Monnaies, précédée de sa compagnie d'archers en casaques bleues ornées d'une croix en broderie d'or et d'argent ; les huit présidents, en robes de velours noir ; les quarante conseillers, en robes de satin noir ; tous montant des chevaux de prix, à housses noires frangées ;

Le corps des changeurs, en longues ro-

bes noires et toques roses ;

Les présidents et les conseillers du grenier à sel, les maîtres grènetiers et les maîtres mesureurs, précédés de leurs quatre-vingts archers, panachés de plumes blanches, rouges et bleues, et portant des bantremêlées d'or couronnées en gaufrure d'or ;

Le président et les vingt-quatre conseillers de l'Élection ; l'avocat et le procureur du Roi, en bonnets carrés, en robes de moire noire doublée de velours, les chevaux housés et caparaçonnés de même ;

Le premier huissier de la cour des aides à cheval en robe rouge ; les vingt autres huissiers, en robe noire ; les présidents, en robes rouges à bandes de velours noir ; les conseillers, en robes de velours noir, avec soutanes de satin ;

La Chambre des comptes ; les présidents en robes de même velours, le chaperon doublé d'hermine sur l'épaule ; les maîtres, en satin noir ; les auditeurs et correcteurs, en satinade à fleurs, avec soutanes de damas noir ; tous, superbement montés ; à la suite, une troupe d'estafiers dont le bariolage amuse la foule halante de plaisir ;

Le lieutenant-criminel de robe courte, M. de Francine de Grand-Maison, suivi de ses lieutenants, dont les chevaux sont caparaçonnés d'or, et de quatre-vingts archers à cheval en casques bleus, écussonnés de France en broderie d'or ;

Le Parlement de Paris : les huissiers, en noir ; les quatre secrétaires de la cour, en rouge ; le greffier en chef, de même, avec bonnet de brocart d'or doublé d'hermine ; les présidents à mortier, en robes écarlates à bandes de velours noir et fourrées d'hermines, le chaperon fourré sur l'épaule et mortier en tête ; les conseillers des cinq chambres et les gens du Roi, en robes rouges ; puis une nuée de valets en luxueuses livrées ;

Enfin le prévôt de l'Île-de-France, en somptueux costume, chevauchant à la tête de quatre-vingts archers à cheval, le mousquet au poing, en justaucorps jaunes à manches de toile d'argent, et, derrière eux, quatre splendides chevaux de main en housses trainantes et blasonnées.

Deux cent mille spectateurs s'étouffent, s'exclament, se pâment sur le passage du cortège. Attendez donc ! Ils n'ont rien vu encore, en comparaison de ce qui leur reste à voir. Voilà le frein passé, bons Parisiens, attention ! Voici la série série des merveilles qui commence.

Le train de Son Eminence Révérendissime et Illustrissime Mgr le cardinal duc de Mazarin : d'abord, six trompettes à cheval, en pourpoints de bandes de pourpre d'or ; vingt-quatre mulets chargés de bagages et parés de housses rouges aux armes du premier ministre ; vingt-quatre autres, à mors, brides et croupières dorés, à caparaçons de velours rouge, gaufrés et plaqués d'argent ; vingt-quatre encore, tout pomponnés de plumes et d'aigrettes, les rênes de soie, les naseaux dans les rêssilles d'or, les grelots et sonnettes d'argent faisant un joyeux tintinnabulis.

Les écuyers et gouverneurs de la maison de Son Eminence et ses vingt-quatre pages opulemment vêtus, ruisselants de

fines dentelles et bordés de galons d'argent massif sur les pourpoints et les trousses, montant les plus beaux chevaux de son écurie : douze grands chevaux de main, conduits chacun par deux palefreniers et parés de housses trainantes de velours rouge, rehaussé de broderies d'or et d'argent ; six carrosses de parade à six chevaux ; le carrosse ordinaire du cardinal, à fond de velours pourpre et semé de clous de vermeil, attelé de six chevaux blancs ; quarante valets de pied ; quarante gentilshommes et officiers de la maison de Son Eminence ; la belle compagnie de ses gardes à cheval, — en casques rouges, brodées et galonnées d'or et d'argent, ornées sur la poitrine d'une grande croix rayonnante en gaufrure d'or, — avec tous ses officiers, magnifiquement vêtus, à la tête desquels chevauche M. de Bremond, leur capitaine ; et, pour le bouquet, un pompeux carrosse de gala, flamboyant d'or, traîné par huit chevaux pies.

Hourra pour le cardinal ! Honneur au triomphant négociateur de la paix et du mariage qui la scelle à toujours ! Gloire au grand seigneur dont le faste intelligent alimente l'industrie et réjouit les yeux du peuple ! Hourra !

Le train du chevalier de Gramont et celui du marquis de Richelieu, beaux et fringants gentilshommes, étincelants dans leurs habits de moire d'or et d'argent tissée de soie, avec leurs galantes épaulettes de rubans aux vives couleurs, leurs aigrettes de diamants, leurs plumes de grand prix ; suivis de leurs carrosses, de leurs chevaux de main, d'une nuée de valets en mirifiques livrées ;

Un écuyer du Roi et quatre pages en velours cramoisi, précédant trente mulets chargés de bagages de Sa Majesté, recouverts d'immenses housses à fond de velours bleu, or et argent ;

Quatre pages de la Reine, portant sa cassette et son manteau, et vingt-quatre mulets chargés de ses bagages, avec mors d'argent et caparaçons écussonnés ;

La haquenée de la Reine, d'une blancheur de neige, aux crins de soie, conduite par deux jolis pages ;

Le train pompeux de Philippe de France, Monsieur, frère du Roi ; vingt pages avec leurs gouverneurs et leurs écuyers, en vêtements de clinquant d'or ; l'escadron des gentilshommes de Son Altesse Royale ; les officiers de sa maison, douze chevaux de main conduits par vingt-quatre palefreniers, six carrosses de parade, et la livrée, splendide et marchant en bon ordre ;

Les vingt-quatre pages de la petite écurie du Roi, précédés de leurs écuyers, tout pomponnés de rubans blancs, suivis de douze chevaux de main royalement caparaçonnés, avec de longues housses de velours bleu brodé d'or et d'argent, et conduits par autant de palefreniers à cheval, portant la livrée du Roi ;

Les pages de la Reine, et vingt-deux chevaux de main, housés de même velours, semé de fleurs de lis, de chiffres et d'écussons en broderie d'or ;

Les vingt-quatre pages de la grande écurie, précédés de leurs écuyers, MM. de

Vantelet, de la Noue et de Champfleury ; puis M. Fouquet, premier écuyer, qui suivent douze chevaux de main ;

Messieurs du conseil du Roi, en robes de satin noir, montant des chevaux de prix, ainsi que les secrétaires de Sa Majesté ; les maîtres des requêtes de son hôtel, en robes de velours noirs plissées, avec soutanes de satin, ceintures d'or, cordon d'or au chapeau !

Quatre huissiers à masses de vermeil, en pourpoints de satin blanc garnis de galon d'or, et manteaux de velours violet ;

Les officiers de la chancellerie de France, à cheval, en robes de velours noir, avec le chapeau de même étoffe, à cordon d'or ;

Sa Grandeur Mgr le chancelier de France, garde des sceaux, prévôt de Paris, en robe de velours violet, montant une haquenée blanche d'une superbe allure, dont la housse de brocart d'or pend jusqu'à terre ; droit et ferme sous le faix des armées, Pierre Segurier chevauche entre deux pages qui le protègent contre les ardeurs du soleil avec des parasols d'ébène couverts de satin violet. Ses autres pages suivent, en pourpoints de satin blanc, bas de soie gris de perle, toques de velours violet ; puis trente valets, en livrée cramoisie ;

Une merveilleuse haquenée, portant les sceaux de France, enfermés dans un coffret de vermeil que soutiennent les quatre chauffecires, à pied et tête nue, en robes de velours cramoisi ;

Le comte de Marsac et le marquis de Montgaillard, commandant les mousquetaires du Roi, partagés en quatre brigades de cent cavaliers chacune, en casques bleus brodés d'or, avec la croix d'or fleurdelisée sur la poitrine, et des plumes jaunes, blanches et noires au chapeau ;

Les chevaux-légers de la garde du Roi, commandés par le duc de Navailles, en casques rouges brodés d'or et d'argent, et portant l'écharpe blanche.

Trois cents gentilshommes en galants costumes, tous empanachés, superbement montés ; on dirait une forêt de plumes multicolores, ondulant sous la brise ;

Les comtes de Guiche et de Saint-Aignan, en habits de brocart brodé d'or et d'argent ; puis les principaux officiers de la maison du Roi ;

Le colonel et les officiers des cent suisses de la garde de Sa Majesté, précédés de leur magnifique drapeau, suivis de leur compagnie en habits partis de bleu, blanc et rouge, chamarrés de galons d'or et d'argent, avec fraises godronnées, hallebardes à fer d'argent, toques de velours noir à plumes incarnates et blanches ;

Dix-neuf hérauts d'armes à cheval, en petits hoquetons de satin violet, portant sur la poitrine en lettres d'or le nom de leur province, et tenant des sceptres de velours violet et semé de fleurs de lis ;

Le grand Turenne, maréchal général des camps et armées du Roi, chevauchant à la tête des maréchaux de France ; Anibal, duc d'Estrées ; Charles de la Porte, duc de la Meilleraye ; Antoine, duc de Gramont ; César, duc de Choiseul ; Nicolas de Neuville, duc de Villeroy ; Antoine, duc d'Aumont ; Jacques d'Estampes,

marquis de la Ferté-Imbault ; Henri, duc de la Ferté-Senneckerre ; Jacques Rouxel, comte de Grancey ; Nompars de Canmont, duc de la Force ; Phébus d'Albret, comte de Mioussans ; Philippe de Clérembault, comte de Palluan ; Jean de Schomberg ; Abraham Fabert, images vivantes de la gloire des armes françaises ;

Puis une multitude de carrosses et de livrées des seigneurs et des dames de la cour — fouillis prodigieux de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, de dentelles, d'étoffes précieuses, de plumes, de rubans, d'aigrettes, de pompons, de diamants, de sourires, de tous les chatolements ;

Féérique éblouissement ! le dais du Roi, porté par quatre échevins, de toile d'or avec quatre bouquets de fin or aux angles, et les armes de France et d'Espagne brodées en bosse ;

Alors, dit le témoin oculaire que j'ai déjà cité, "le Roi, comme l'astre du jour qui sort du sein de l'Aurore, paraît sur un cheval d'Espagne noir, vêtu somptueusement et royalement, ayant autour de sa personne sacrée les gardes du corps, avec leurs hoquetons neufs battus d'or et d'argent."

La multitude pousse de longs cris d'amour, d'admiration d'orgueil, de plaisir ; toutes les têtes se découvrent, toutes les voix acclament, et pour un peu, les genoux se fléchiraient, tant la Royauté se montre au peuple avec des formes inaccoutumées de majesté, de bonne grâce et de splendeur !

Anne d'Autriche assiste d'un balcon à cette fête ravissante ; le triomphe de son fils est aussi son triomphe ; il lui suffit de le voir, et de douces larmes coulent sur les joues de la Reine-mère.

Derrière le Roi chevauche son frère ; puis, sur un rang, le prince de Condé, le grand pardonné de Louis XIV, entre le prince de Conti et le duc d'Enghein ; — tous ces princes environnés et suivis d'un train d'une éclatante magnificence.

Les cent gentilshommes à bec de corbin précèdent le dais de la Reine, porté par quatre échevins, non moins somptueux que celui du Roi.

Eblouissement suprême ! Dans un char à la romaine, à caisse et fond d'or, tiré par six chevaux couverts de housses d'orfèverie, semées de fleurs de lis et bordées de diamants et de perles, sous un svelte dôme d'or soutenu par quatre piliers d'argent et de broderie apparaît, plus blonde que Phébé, plus belle que le jour, la Reine, astre de jeunesse, de noblesse et de grâces qui charme tous les yeux et séduit tous les cœurs. "Les princesses et dames de la cour qui la suivent, dit naïvement mon témoin oculaire, semblent autant d'étoiles qui accompagnent la lune."

Nouveaux transports de la foule émerveillée, nouvelles exclamations de joie, d'admiration, d'adbration.

— Noël ! Noël ! crient cent mille voix, comme aux grands jours de liesse nationale du bon vieux temps.

Derrière le char entouré de pages et de varlets, un page vêtu d'or tient un large parasol de soie blanche, lamée d'argent et bordée de perles ;

Puis viennent les princes et seigneurs de la maison de la Reine, et les plus beaux seigneurs de la cour, — parmi lesquels le lecteur eut reconnu le chevalier de Rohan, superbe dans son habit de brocart d'argent semé de mâcles d'or, mais d'une tristesse qui contraste vivement avec cette atmosphère de fête et l'allégresse universelle.

Le carrosse de la Reine, à fond de velours écarlate, rehaussé partout de broderies à pompons d'or, à filets et entrelacs d'or et d'argent ;

Madame la duchesse d'Orléans ; mademoiselle, et ses soeurs : les princesses de Condé et de Conti, et cent autres princesses et dames de la cour ;

Cent soixante mousquetaires, en casacaques bleues à croix d'or.

L'escadron des gens d'armes de la garde du Roi, en casacaques rouges avec l'écharpe blanche ;

Les carrosses à six chevaux de la Reine, de la duchesse d'Orléans, de la princesse de Condé, de la duchesse de Navailles, et des autres princesses et grandes dames.

Ce long défilé de rayons, de grâces et de prestiges est fermé par une compagnie de cheval-légers, sur les pas desquels se rue la multitude folle d'enthousiasme.

Dieu n'est pas oublié dans cette incomparable fête de la Royauté très chrétienne ; Leurs Majestés vont s'agenouiller sous les voûtes de Notre-Dame, au chant des bourdons, des orgues, des violes et des théorbes ; la Reine-mère, les princes et princesses, le nonce apostolique, les ambassadeurs d'Espagne, de Malte et de Venise, ruisselants de pierreries, assistent au Te Deum entonné par des milliers de voix allègres, au grand effarouchement des volées d'oiseaux qu'un officier du Roi vient de lâcher dans le cœur de la vieille basilique, naïf et touchant symbole de liesse universelle et de liberté féconde.

Louis XIV et Marie-Thérèse se rendent au Louvre, salués par de gais carillons, de joyeuses détonations, de riantes fanfares, de frénétiques vivats.

Au soir, de grands feux s'allument sur les places, les maisons ruissellent de lumières, les tonneaux sont défoncés, et la nuit se passe en divertissement, en concerts, en danses, en bruits de boîtes et de pétards, en gaillardes lampées à la santé du Roi et de la Reine.

M'en voulez-vous, mon cher lecteur, de vous avoir fait assister de votre fauteuil à cette fête triomphale d'il y a deux cents ans et plus ? Non, n'est-ce pas ? Les réjouissances publiques du temps où nous vivons sont si mesquines, si vulgaires, que je me refuse à croire que vous les préféreriez à celles des temps plus heureux, et je gage que si vous eussiez été le contemporain de Pacôme Patruche, vous auriez été plus curieux que le fidèle sous-intendant du chevalier de Rohan.

En sa qualité de poète sans doute, Patruche, comme son confrère Horace, n'aimait pas "le vulgaire" ; la foule l'eût empêché de savourer les délices de cette mémorable journée ; il se priva donc du plaisir d'assister au prodigieux défilé, mais

non d'aller se rendre compte "de visu" des apprêts de la fête.

Il sort de l'hôtel de son maître vers cinq heures du matin, traverse la place Royale, gagne le Louvre et parcourt ensuite toute la voie triomphale, admirant de bon cœur les festons, les astragales, les riches tentures, les arcs de feuillage, les portraits royaux, les inscriptions louangeuses, les ruissellements d'or et d'argent, les débauches de fleurs, d'écussons et de drapeaux.

Mais voici que la foule, l'odieuse foule grossit, déborde de toutes parts et le talonne. Bonsoir, la compagnie !

Pacôme Patruche, se jette dans une ruelle déserte du faubourg Saint-Antoine. Ah ! quel plaisir d'être seul ! Il en profite pour taquiner mentalement la Muse ; car, à l'instar de son confrère Horace, il aspire à la gloire de célébrer en bon rythme les noces d'Auguste.

Il avait déjà caressé cette ambition à Lyon, lorsqu'il était question du mariage d'Auguste, je veux dire de Louis XIV avec la princesse Marguerite, et même il avait ébauché le début de son épithalame où Savoie rimait tout naturellement avec joie ; mais M. de Rohan avait coupé court à l'inspiration, vous vous rappelez comment, et la débâcle savoyarde avait achevé l'oeuvre du chevalier.

Maintenant il s'agit de paronymphier en hémistiches héroïques des noces authentiques, et le poète a déjà ses deux premières rimes, noblement riches : Espagne et compagne.

L'inspiration vient, ô joie ! Pacôme Patruche s'arrête dans une encoignure où, tirant vivement de sa poche un papier, il se dispose à consigner ce que va lui dicter la Muse.

Mais il est tiré de sa méditation par le bruit léger d'une petite porte qui s'ouvre à vingt pas de lui.

Encore un badaud qui veut aller à la foule !

Pacôme Patruche hausse les épaules avec un rictus de dédain.

Deux badauds, s'il vous plaît ! Ah ! comme ils sont pressés d'arriver.

L'un marche d'un pas pesant ; on dirait qu'il porte un objet assez lourd sous son large manteau.

Un manteau d'hiver par cette journée d'août qui s'annonce comme tropicale, quelle bizarre fantaisie !

Tiens ! les voilà trois ! Une espèce de géant ferme à double tour la petite porte et rejoint à grands pas ses deux compagnons.

Pacôme Patruche est devenu brusquement pâle, et la Muse profite de son violent émoi pour s'envoler à tire-d'aile.

Non, il ne se trompe pas ! Il a reconnu ses traits émaciés, empreints d'une énergie sauvage ; il reconnaît sa démarche ; il n'en peut pas douter : ce vieux géant, c'est le scélérat qui, sur la place de Bellecour, à Lyon, proférait contre Louis XIV une menace régicide ; le scélérat qui proposait au signor Tommaso Mercurio d'enlever le Roi pour empêcher le mariage savoyard !

Qu'est-ce que ce misérable fait à Paris ?...

Il conspire encore, sans nul doute, et ses compagnons sont évidemment ses complices. Et l'homme au manteau d'hiver, que porte-t-il mystérieusement ? Quelque bombe infernale, peut-être !

— Mon Dieu, pense Patruche le cœur transi d'effroi, protégez le Roi !... Inspirez-moi !...

Cette invocation au Seigneur semble lui mieux réussir que son invocation à la Muse, car tout de suite reprenant son sang-froid, il se jette sur les pas des conspirateurs, en évitant prudemment d'attirer leur attention.

A ce moment on entend le grondement lointain du canon de Vincennes, annonçant le départ du Roi.

Les trois hommes s'arrêtent.

Patruche les dépasse, sans les regarder, en sifflant une ariette, et de l'air d'un honnête badaud, pressé d'aller se mêler à la foule.

— Vous voyez bien, dit un d'eux, que nous sommes sortis trop tôt.

— Patientons ici, répond un autre.

— C'est lourd en diable !

— Donne, si tu es las.

— Volontiers.

Patruche, tout en cheminant, ôte son chapeau ; dame ! il fait si chaud ! Il ne l'ôte que pour le laisser tomber ; il ne le laisse tomber que pour avoir à le ramasser ; car, en le ramassant, il voit, du coin de l'œil, sortir de dessous le manteau d'hiver une espèce de caisson cerclé de fer.

— S'il y a de la poudre de mine là-dedans, pense en frissonnant l'ancien bas-officier, il y a de quoi faire sauter un escadron !

Il tourne dans la première ruelle et se jette sous une porte, l'oreille et l'œil au guet, attendant que les gredins reprennent leur marche en avant.

S'ils allaient retourner sur leurs pas, et disparaître dans ce fouillis de ruelles ?

Non ! Ils ne bougent pas, car de temps à autre il entend le son de leurs voix.

S'il pouvait passer une escouade de soldats, ou seulement un exempt de police ? Mais non, la ruelle est cruellement déserte ; tout Paris est à la fête, les soldats par ordre, les exempts par devoir.

Ah ! l'horrible attente et l'abominable angoisse !

Soudain, le canon de la Bastille fait trembler le sol, et l'air s'emplit d'un immense brouhaha.

Louis XIV arrive à la porte Saint-Antoine.

— Allons ! dit un des conjurés, c'est l'heure !

Patruche les entend marcher ; ils passent en se hâtant, sans le voir ; il s'élance de sa cachette, et les suit à la piste.

Ils se dirigent vers l'entrée du faubourg Saint-Antoine ; il est urgent de les suivre de plus près ; mais alors ils vont se méfier ?... Comment faire ?

Bon ! les poètes sont ingénieux ! comme disait le chevalier de Rohan.

Prestement Pacôme Patruche profite d'un détour, qui le dissimule à leurs yeux pour retourner sa veste ; puis il rabat son couvrechef sur son nez, et repart au ga-

lop.

Quand il n'est plus qu'à cinquante pas de son affreux gibier, il se met à orâiller et losanger comme un bipède radicalement ivre.

Les trois hommes tournent en même temps la tête avec inquiétude, puis se rassurent aussitôt à l'aspect du manque parfait d'équilibre du braillard, qui vient de rouler lourdement dans le ruisseau.

Tandis que l'ivrogne se relève, une formidable clameur monte de la place Saint-Antoine : Louis XIV a mis pied à terre et gravi les degrés du trône, sous le dais monumental d'où retombent de hautes et larges tentures de velours d'azur gaufré d'or.

Le dais se dresse devant une ruelle obscure qui débouche sur la place et dont il masque complètement l'accès.

Là, pas une âme ! Toute la vie de la capitale se concentre de l'autre côté du dais, aux pieds de ce jeune et beau prince chez qui la victoire n'a pas attendu le nombre des années.

C'est là que s'arrêtent les conjurés.

Par acquit de prudence, ils tournent encore la tête du côté de ce maudit pochard qui les suit comme un caniche ; puis ils sourient de commisération : le front coignant la muraille, le pauvre diable est à vingt pas d'eux, flageolant avec des hoquets à dévisser ses entrailles.

Des voix graves s'élèvent harmonieusement, disant au Dieu de Saint Louis le sublime cantique d'Ezéchias ; ce sont les ordres mendiants qui commencent le défilé grandiose.

— Domine, salvum fac Regem ! chantent les Augustins.

Et la multitude enivrée répond comme un doux tonnerre :

— Et exaudi nos in die qua invocaverimus te !

Le géant fait un un haussement d'épaules, haineux et méprisant, puis un signe à celui des conjurés qui porte le mystérieux caisson.

L'autre soulève la draperie, le caisson cerclé de fer est disposé sous les degrés du trône.

Alors un des scélérats bat le briquet et se penche sous la tenture.

Puis, les trois conjurés s'éloignent en courant ; mais, en passant, le loustic de la bande jette au pochard ce sarcasme :

— Ma foi ! Si tu aimes les jolis spectacles, te voilà dans la coulisse !

CHAPITRE XIV

PAUVRE PATRUCHE

Sur la place Saint-Antoine, le défilé des ordres religieux continue.

— Domine, salvum fac Regem ! chantent à leur tour les Cordeliers.

— Ah ! oui, mon Dieu, sauvez le Roi ! gémit Pacôme Patruche, blanc comme un spectre.

A peine les trois scélérats ont-ils disparu dans une ruelle latérale qu'il bondit

vers le dais royal, se précipite sous la draperie, arrache la bombe et l'emporte.

Il en sort un filon de fumée ; l'ancien soldat n'ignore pas que l'engin régicide peut éclater et le foudroyer ; bast ! il a vu la mort d'aussi près, jadis, et n'a pas tremblé.

Qu'importe qu'il meure ?... Le Roi sera sauvé !

Au premier tournant, Patruche lance son terrible fardeau et, comme l'héroïsme n'exclut pas la prudence, vite il se rejette dans la ruelle du Clos-Frogier.

Il était temps !

Presque au même instant, une épouvantable explosion crible les murs d'une grêle de projectiles.

Sur la place Saint-Antoine, dans le brouhaha colossal, elle est prise pour un coup de canon, et comme les coups de canons font partie du programme, personne ne s'en préoccupe.

— Mon Dieu, dit simplement Pacôme Patruche en remettant sa casaque à l'endroit, je vous remercie pour Louis XIV et pour moi !

Puis, après un instant de réflexion, il se dirige vers le Châtelet, dans l'intention de parler au lieutenant criminel ; il importe que la police et la justice soient avisées sans retard, pour qu'elles puissent mettre la main sur les auteurs du monstrueux attentat.

Au Châtelet, il ne trouve même pas à qui parler ; les portes sont closes, tout le monde est à la fête.

Patruche se rend alors à l'hôtel particulier du lieutenant criminel ; il n'y rencontre qu'une vieille infirme, la mère du portier, qui lui dit de revenir le lendemain, qu'il n'y a personne au logis, que monseigneur le lieutenant criminel doit souper chez monseigneur le lieutenant civil et ne rentrera que très tard.

— Qu'appellez-vous très tard ?

— Dix ou onze heures, minuit peut-être.

— Je revendrai ce soir, à dix heures, et j'attendrai le retour de monseigneur.

La vieille hoche sa tête morne, et Patruche s'en va.

Que faire de sa journée ? Il a treize heures devant lui. En cheminant à l'aventure, l'esprit bourrelé, ranimant les moyens de tuer le temps, il arrive aux environs de la place Royale.

— Rentrions, se dit-il, et mettons les choses par écrit : si M. le lieutenant criminel ne peut ou ne veut pas m'entendre aujourd'hui même, je lui ferai passer mon mémoire. De cette manière, il n'y aura pas de temps perdu.

A dix heures, lorsque Patruche revient, le portier lui dit que monseigneur est rentré depuis un instant, brisé de fatigue, et s'est retiré dans ses appartements en recommandant de ne troubler son repos qu'en cas d'absolue nécessité.

Le plantureux souper du lieutenant civil est peut-être bien pour quelque chose dans l'extraordinaire fatigue du lieutenant criminel, car les convives ont noblement festoyé, non sans sabler les fins crus à la santé de Leurs Majestés.

Monseigneur est rentré les yeux papillotants, sans doute à cause des éblouisse-

ments de la fête, ou peut-être des brillants compliments qu'a dû subir sa modestie : quel grand règne s'annonce ! La paix dans les esprits et dans les rues !

Mais comment en serait-il autrement lorsque Louis XIV est servi par des magistrats d'un zèle, d'une expérience, d'une vigilance incomparables ! L'être des conspirations est à jamais fermée, et le trône est assis sur des fondements inébranlables.

Le digne magistrat clôt les yeux en roulant ces agréables réminiscences, ces riants pronostics.

Vraiment, cette grande journée l'a mis sur les dents et, tandis que la bonne ville s'amuse, son lieutenant criminel va pouvoir enfin goûter un repos réparateur.

Mais voilà que, dans sa couche moelleuse, il tressaille désagréablement ; le bruit d'une porte qui s'ouvre l'a surpris dans le demi-sommeil.

— Qui va là ? demande-t-il d'un ton mécontent.

— Monseigneur voudra bien m'excuser, répond la voix d'un valet de chambre, mais un homme est en bas qui, malgré toutes nos observations, insiste obstinément pour être reçu par monseigneur. Il affirme qu'il vient pour une communication d'une nature qui ne permet aucun retard. Pour preuve, il m'a remis cette lettre qu'il supplie monseigneur de lire, toute affaire cessante.

— Bon ! quelque fadaise, je parie ! ronchonne le haut magistrat en prenant le papier d'un air de furieuse humeur.

Mais à peine a-t-il jeté les yeux sur le factum de Pacôme Patruche qui les écarquille en pâissant, puis il bondit hors du lit, en s'exclamant :

— Dites à cet homme que je vais le recevoir sur l'heure, et faites savoir au sieur Desgrès qu'il ait à se rendre immédiatement chez moi.

Le lieutenant criminel se rhabille au galop, passe vivement dans son cabinet, et donne l'ordre d'introduire Patruche, qu'il examine d'un rapide coup d'oeil et qu'il apostrophe en ces termes :

— Est-ce possible, tout ce que je viens de lire ? Est-ce que ce n'est pas un mauvais rêve que vous avez fait, ou que je fais à présent ?

— Hélas ! non, monseigneur ! Je n'ai pas perdu deux minutes pour accourir au Châtelet, mais tout était fermé ; j'ai volé chez vous, mais il n'y avait personne, qu'une vieille femme qui m'a dit que vous rentreriez entre dix heures et minuit, et me voici. J'ai passé ma journée à rédiger ce mémoire, parce que je pensais bien que la fatigue extraordinaire de cette journée ne vous permettrait sans doute pas de me faire l'honneur de me recevoir. Tout ce que vous avez lu n'est malheureusement que trop vrai.

Patruche porte l'honnêteté sur ses traits énergiques et bons ; il parle avec un accent d'indubitable franchise.

— Qui êtes-vous, monsieur ? lui demande d'un ton bienveillant le magistrat visiblement atterré.

— Pacôme Patruche, de Saint-Germain-en-Laye, ci-devant bas-officier, quinze ans

de service, sept campagnes, trois blessures, présentement deuxième intendant chez Mgr le chevalier de Rohan.

— Patruche, reprend le magistrat, vous avez vu ces trois scélérats placer leur machine infernale sous les degrés du trône ?

— Comme je vous vois, monseigneur.

— Une ruelle est bien étroite ; comment ne vous ont-ils pas aperçu et, vous apercevant, comment n'ont-ils pas pris garde à votre présence ?

— Leur présence dans ces parages, leur allure équivoque, leurs paroles, que j'avais entendues, ce lourd manteau d'hiver en plein été, tout cela m'avait intrigué. Je les suivis en contrefaisant l'homme ivre, au point de rouler sous leurs yeux dans le ruisseau.

Patruche, en homme prudent, s'est abstenu de noter dans son mémoire qu'il avait reconnu l'un des trois scélérats, le plus grand, le plus âgé, parce qu'il aurait été dans la nécessité de parler de Lyon, et de rappeler la menace régicide par ce misérable sur la place de Bellecour.

M. le lieutenant criminel, curieux par état, n'eût pas manqué de s'enquérir pourquoi le sieur Patruche n'avait pas dénoncé le scélérat, et c'était encore une affaire où ce respectable magistrat n'avait rien à voir.

— Aussitôt qu'ils se sont éloignés, vous avez retiré la bombe...

— Et j'ai couru la jeter dans une autre ruelle, où, presque aussitôt, elle a fait explosion avec un bruit formidable.

— Je me souviens, en effet, d'avoir entendu cette forte détonation, peu de temps après que Sa Majesté s'était assise sur le trône. Je vous félicite de votre courage, monsieur Patruche, et je vous remercie de votre empressement à faire votre déposition. Vous avez agi en bon et fidèle sujet du Roi. Vous pouviez être tué...

— Peuh !... fait l'ancien bas-officier de l'air d'un brave à qui la mort est plus indifférente que le devoir.

— Avez-vous parlé de cet attentat ?

— Il m'a semblé que je ne devais en parler qu'à vous, monseigneur.

— Vous avez sagement fait, et je vous recommande le silence absolu jusqu'à nouvel ordre.

— Vous serez obéi, monseigneur.

— Il vous reste maintenant à parachever votre oeuvre : vous donnez le signalement des trois assassins ; il aidera, je n'en doute pas, à les retrouver ; nous le pourrions d'autant plus sûrement que vous les avez vus, dites-vous, sortir ensemble d'une maison.

— Oui, monseigneur.

— C'est cette maison qu'il faut d'abord découvrir ; dans quelle rue vous trouviez-vous ?

— C'était plutôt une ruelle, et je n'ai pas remarqué son nom ; mais elle est dans le faubourg Saint-Antoine, et je reconnaitrais certainement la porte.

Dans un instant, l'exempt Desgrès sera chargé par moi de suivre cette scélératesse affaire. Vous l'aidez dans ses investigations...

— De toutes mes forces.

— Et quand vous aurez reconnu la mai-

son en question, les choses ne traîneront pas.

Desgrès, — le roi des exempts, comme on l'appelle, les plus sagace et le plus retors des limiers de police criminelle, — se fait annoncer dans cet instant. Le magistrat lui donne à lire le rapport de Patruche, qui le fait frissonner, puis lui prescrit de se mettre immédiatement en campagne.

— Que monseigneur compte sur tout mon zèle ! répond le roi des exempts, qui déjà croit le succès infaillible ; il a débrouillé victorieusement tant d'autres écheveaux, sur de faibles indices ; comment échouer ici, lorsqu'on a le signalement des coupables et qu'on ne va guère tarder à connaître leur repaire ?

Dès le point du jour, il commence les recherches, en compagnie de Patruche, qui d'abord lui fait voir la ruelle dans laquelle il a jeté l'énorme bombe ; ruelle sans portes, formée par deux vieux murs de clôture, qui sont criblés de déchirures et d'érosions blanchâtres produites par les éclats de mitraille.

Le sol est jonché de gros fragments de bois et de ferraille : il est clair pour Desgrès que si ce monstrueux engin eût éclaté sous les degrés du trône, le roi de France s'appellerait aujourd'hui Philippe VII.

L'exempt remplit une sacoche de ces débris, qui sont des pièces de conviction ; puis, en sa compagnie, Patruche se met à la recherche de la petite porte par laquelle il avait vu sortir les trois régicides ; recherche qui se prolonge pendant de longues heures, sans amener de résultat.

Ils font mille tours, détours et retours à travers l'inextricable chaos de ruelles avoisinant le faubourg Saint-Antoine ; impossible de dénicher la porte révélatrice.

En s'efforçant de reconstituer l'itinéraire qu'il avait suivi, l'on s'en souvient, au hasard, pour fuir la foule, il revient toujours au même point, c'est-à-dire dans la ruelle des Vergers.

— Il me semble bien, dit-il à Desgrès, que c'est ici, dans ce coin, que je me suis arrêté pour écrire des vers sur les noces de Leurs Majestés, et que c'est alors que j'ai tourné la tête au bruit d'une porte qui s'ouvrait de l'autre côté de la ruelle. Je jurerais que c'est là, le mur que j'avais en face de moi ; mais je me trompe évidemment, puisqu'il n'a pas de porte.

En fin de compte, la recherche fut stérile, et Desgrès dut se résigner à l'abandonner, pour s'attacher uniquement à dépister les trois conjurés dont Patruche avait fourni le signalement.

Il mit donc en chasse ses limiers les plus fins, mais à peu près sans résultat.

Le lieutenant criminel le talonnait avec une impatience croissante, lui disant que s'il revenait définitivement bredouille, il ne serait plus le roi, mais le dernier des exempts.

Desgrès redoubla d'efforts, mais sans plus de succès.

Cependant le signalement d'un des scélérats, — le plus grand et le plus âgé, — semblait se rapporter à certain professeur étranger, tenant dans la rue de Picpus une maison d'instruction connue sous le

nom d'Hôtel des Muses.

L'exempt lança sur cette piste Luc de Masticot, son bras droit ; mais, dans le quartier, on lui dit que le professeur Vandenenenden était en voyage depuis un mois environ ; vingt témoins l'avaient vu partir.

Ce n'était donc pas lui que Patruche avait suivi dans la ruelle du Clos-Frogier, le jeudi 26 août.

Et puis, comment soupçonner d'un tel crime, d'une conspiration régicide, un vieillard si placide, un digne pédagogue dont l'étude absorbait toutes les pensées et tous les instants ?

Par acquit de conscience, pourtant, Luc Masticot se présenta, grisé convenablement, à l'Hôtel des Muses, se donnant pour un gentilhomme de la Beauce, père d'un fils de quinze ans dont il voulait achever l'éducation.

Il fût reçu par Jean Dargent, le gendre de Vandenenenden, qui lui dit que son beau-père était, depuis six semaines, chez sa fille aînée, mariée au docteur Floris Kerkerin ; pendant les mois d'août et de septembre, les élèves étaient en vacances ; François Vandenenenden en profitait, chaque année, pour aller à Anvers, sa ville natale.

Jean Dargent avait l'honnête et calme figure d'un pion résigné ; au cours de l'entretien, il offrit au gentilhomme beaucoup de lui faire visiter l'établissement, et Luc Masticot ne vit rien de suspect.

Il croisa dans les cours deux femmes vêtues de noir, assez belles de maintien grave et modeste, aux traits moroses, qui lui rendirent son salut avec grâce. Jean lui dit que c'étaient sa femme et sa belle-sœur.

L'agent se retira, convaincu qu'il était sur une piste absurde et, finalement le roi des exempts dut confesser à M. le lieutenant criminel que toutes les recherches avaient pitoyablement échoué.

— Est-ce possible ? s'écria le haut magistrat, furieusement mécontent. Quoi ! vous, Desgrès, vous n'avez rien trouvé ?

— Rien, monseigneur.

— C'est incroyable !

— C'est peut-être par une bonne raison.

— Laquelle ?

— C'est qu'il n'y a pas eu de conjuration.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, monseigneur, que le complot n'a très probablement existé que dans la cervelle de celui qui vous l'a dénoncé.

— Mais, demande le magistrat, visiblement séduit par cette hypothèse, dans quel but le sieur Patruche aurait-il fait sa dénonciation ?

— Pour se rendre intéressant, pour attirer sur lui l'attention et la munificence du Roi.

— Je me suis renseigné sur son compte : il jouit d'une réputation parfaite ; il a servi quinze ans et ses notes sont excellentes ; il mène l'existence la plus honnête, et M. le chevalier de Rohan, discrètement amené par une personne à moi sur le chapitre de son deuxième intendant, a

déclaré que Pacôme Patruche était le modèle des serviteurs, comme il avait été le modèle des fils.

— Je savais tout cela, monseigneur, et je l'ai mis dans un des plateaux de la balance.

— Et dans l'autre ?

— J'ai mis dans l'autre l'absence totale d'indices, en dehors des fragments de bombe que j'ai ramassés près de la ruelle du Clos-Frogier ; l'invéraisemblance des déclarations du dénonciateur, cette histoire de casaque retournée et d'ivresse simulée ; l'impossibilité pour lui de retrouver la maison dont il prétend avoir vu sortir ses fantastiques conspirateurs, et d'expliquer d'une façon plausible sa présence dans cette ruelle déserte, à l'heure où tout Paris s'écrasait pour assister à la rentrée solennelle du Roi. Comment pourrait-on prendre au sérieux cet inénarrable prétexte d'horreur de la foule et d'inspiration poétique ? Est-ce chose croyable de la part d'un homme de sa classe ?

— Le second plateau, fit bienveillamment le lieutenant criminel, est évidemment plus chargé que le premier, et je reconnais, Desgrès, que vous êtes toujours le roi des exempts.

Desgrès respire avec un petit air de fatuité, tandis que son chef prend un imprimé dont il remplit rapidement les blancs, et qu'il lui remet en disant :

— Allez et faites vite.

L'exempt salue et se retire.

Pauvre Patruche ! A l'heure même où l'amour-propre et le dépit d'un policier le daubent si cruellement, il erre, paisible et rêveur, sous les ombrages de la place Royale, oubliant la terre, planant sur l'Hélicon, ciselant les derniers hémistiches d'un auguste épithalame.

L'histoire a déjà buriné
Sur le radieux frontispice
Du règne le plus fortuné :
Gloire, prospérité, justice !...

Trois hommes vêtus de noir s'approchent vivement du doux rêveur et le ramènent brutalement sur la terre avec ces mots foudroyants :

— Pacôme Patruche, au nom du Roi, je vous arrête !

Ils le poussent, étourdi, pâissant, pan-tois, muet de stupeur, au fond d'une espèce de carrosse sombre et dépenaillé, dans lequel ils montent après lui ; puis un d'eux jette au cocher patibulaire cet ordre terrifiant :

— A la Bastille !

CHAPITRE XV

LE PHENIX DES LIEUTENANTS

CRIMINELS

Ah ! oui, pauvre Patruche !... Le voilà bel et bien engeolé dans une cellule obscure, en tête-à-tête avec une niche de pain dur posée sur une cruche remplie d'une

eau limpide !

Le mobilier se compose, outre la cruche, d'un grabat sordide, d'une petite table branlante et d'un escabeau dépaillé.

Pourquoi les gens du Roi le font-ils enfermer dans cet affreux sépulcre ? Il cherche, et ne trouve pas.

Remarquez que le fidèle sujet se garde d'accuser Louis XIV de son infortune ; le Roi est juste et bon, mais ses gens sont de vilaines gens.

Quel est le prétexte de cette incarcération ? Dans le rapide trajet de la place Royale à la Bastille, Patruche a questionné les exempts de police ; ils se sont tus à l'unanimité.

Il a questionné le porte-clefs, Jean Ru, personnage d'aspect rébarbatif, mais moins avare de paroles :

— Je n'en sais rien ; d'ailleurs ça n'est pas mon affaire ! a répondu le rustre d'un ton rogue.

— Je suis innocent.

— Parbleu ! tous ceux qu'on met ici disent la même chose !... A votre place, je tâcherais de trouver du nouveau !...

L'affreux serbère se retire avec un haussement d'épaules significatif, en faisant grincer les verrous et cliqueter son trousseau de grosses clefs.

— Mon Dieu, murmure Pacôme Patruche, je me soumetts à ma destinée. Que votre volonté soit faite ! Ayez pitié de moi, Seigneur !

Après tout, que peut-il avoir à redouter lorsque sa conscience ne lui reproche rien ?

Son arrestation est certainement le résultat d'une méprise ; dans quelques jours la lumière se fera, les gens du Roi reconnaîtront leur erreur, et l'innocent sera mis en liberté.

Puis il songe à son maître : que va penser de son absence Mgr le chevalier de Rohan ? Ah ! s'il savait qu'on a traîné là son Patruche, comme il ne perdrait pas de temps pour le blanchir et le délivrer !

Mais il ignore le triste sort de son serviteur ; la Bastille est une prison d'Etat qui garde jalousement ses secrets ; elle passe même, à l'instar de l'Achéron, pour lâcher difficilement sa proie ; qui sait combien de temps durera cette inique détention ? Un mois, un an, des années peut-être ?

Quelle perspective effroyable !

Patruche n'est là, dans cette geôle funèbre, que depuis cinq ou six heures tout au plus, et déjà la captivité l'étouffe et lui poigne le cœur comme une sentence de mort, comme la vision d'une éternité de misère.

— Patience ! se dit-il. Dieu me voit, et c'est avec lui que je vivrai !

Réconforté par cette chrétienne résolution, le prisonnier donne un coup à la miche, avale une lampée d'eau, fait sa prière du soir, et se jette sur son grabat avec un soupir de résignation. — Bientôt des bruits de pas résonnent dans le corridor, avec des bruits de clefs et de verrous.

(A Suivre)

A l'Epoque périlleuse du retour de l'âge, LES PILULES ROUGES SONT LE MEILLEUR DES SOUTIENS

Madame Toussaint Robert, après beaucoup de souffrances, leur doit sa guérison

C'est avec raison que les femmes appréhendent l'arrivée du retour de l'âge, car, pour presque toutes, cette époque est marquée par de graves malaises, trop souvent aussi par une véritable maladie.

Cette transformation dernière de son corps, la femme la supporte avec peine, car elle se produit à un âge où déjà les forces physiques ne sont plus aussi vives.

Le retour d'âge est la cause de grandes fatigues; la femme voit avec inquiétude sa santé s'altérer profondément; des troubles jusque-là inconnus l'envahissent: sensations de lourdeurs à la tête, migraines, insomnies, étourdissements, refroidissements des pieds, perte de l'appétit, maux d'estomac, douleurs dans les reins et dans les régions de l'aîne, sensation de poids dans le bas-ventre; elle devient aussi presque toujours extrêmement faible.

C'est un tourment de tous les instants que la femme endure et, souffrant de toutes les parties du corps, elle ne sait comment se soigner. Tous les remèdes s'adressant à tel ou tel organe, du reste, sont impuissants.

Ce qu'il faut, c'est faciliter cette dernière transformation naturelle des fonctions et, pour cela, il n'existe qu'un remède: ce sont les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Composées tout spécialement pour les femmes, leur action sur le sang est d'une intensité merveilleuse. Les femmes souffrant des troubles du retour de l'âge, qui font usage des Pilules Rouges, voient disparaître, les uns après les autres, leurs malaises, toutes les souffrances qu'elles endurent et c'est la guérison parfaite.

Toutes les dames qui ont pris ces excellentes pilules sont unanimes à le déclarer et Madame Toussaint Robert, de North Adams, Mass, apporte, elle aussi, son témoignage:

Il y a deux ans, je commençai à ressentir certains malaises inaccoutumés; j'avais de temps à autre des étourdissements, des palpitations, des digestions difficiles; je ressentais de fortes douleurs dans le dos, les reins, les côtés; enfin, ces malaises après être venus les uns après les autres, j'en étais à souffrir continuellement de tout mon être. C'était le changement de l'âge qui s'effectuait, je le comprenais et je cherchais à m'éloigner des dangers trop fréquents de cette époque. Dans cette intention, j'avais consulté un médecin, puis un autre et en dépit des remèdes qu'ils me donnaient, je n'étais pas soulagée; mes douleurs s'accroissaient de plus en plus; les côtés surtout me faisaient souffrir. Que faire alors! Il me vint à la pensée d'écrire aux Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et c'est aux bons conseils que je reçus d'eux et à l'emploi de leurs merveilleuses Pilules Rouges que je dois le rétablissement de ma santé. Toutes les douleurs que j'avais se sont dissipées peu à peu; j'ai recouvré, en quelques mois, mes forces passées et je suis si contente de me retrouver bien portante que j'ai recommandé les Pilules Rouges à beaucoup de femmes. Après que j'ai été rétablie, lors d'un voyage à Montréal, j'ai voulu aller annoncer moi-même aux Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine les merveilles de leur traitement et leur donner l'autorisation de recommander, en mon nom, leurs bonnes Pilules Rouges. — Mme TOUSSAINT ROBERT, 57 rue Willoodel, North Adams, Mass.



Mme TOUSSAINT ROBERT, North Adams, Mass.

CONSULTATIONS GRATUITES — Nous invitons toutes les femmes qui souffrent à venir consulter nos médecins spécialistes au No 274 rue Saint-Denis, Montréal; elles seront l'objet d'une attention toute spéciale et les conseils et avis qu'elles recevront leur seront d'un immense avantage. Celles qui ne peuvent venir à la consultation sont priées de décrire parfaitement, par lettre, leur état ou, si elles le préfèrent, de nous demander un blanc et nos médecins leur diront ce qu'elles doivent faire pour se guérir. Ces consultations, soit verbales, soit par correspondance, sont **STRICTEMENT CONFIDENTIELLES** et absolument **GRATUITES**.

AVIS IMPORTANT—Les Pilules Rouges pour Femmes Pâles et Faibles sont en vente chez tous les marchands de remèdes, au prix de 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50; elles ne sont jamais vendues autrement qu'en boîtes contenant 50 pilules; jamais au cent; elles portent à un bout de chaque boîte la signature de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE et un numéro de contrôle. Nous engageons notre nombreuse clientèle à refuser toute **SUBSTITUTION**. Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, n'acceptez jamais un autre produit que l'on vous recommanderait comme étant tout aussi bon. **REFUSEZ CATEGORIQUEMENT**. Défiez-vous des colporteurs, les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte. Rappelez-vous que les **PILULES ROUGES** sont la grande **SPECIALITE** pour la femme, celle qui guérit tous les jours un grand nombre de personnes **ET QUI VOUS GUERIRA AUSSI**.

Adressez toute correspondance : **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue SAINT-DENIS, MONTREAL**



Comme il Vous Plaira

No 2

(Suite)

Quand, contrairement à l'espoir dont s'était bercé son méchant frère, Orlando sortit victorieux de l'épreuve, la fureur et la jalousie d'Olivier ne connurent plus de bornes, et il jura de mettre le feu à la chambre d'Orlando. Un vieux serviteur de Roland de Boys, qui aimait Orlando parce qu'il ressemblait à son père, entendit ce vœu impie.

Le vieillard alla à la rencontre de son jeune maître; le voyant sortir du palais ducal, et à la pensée du péril qui le menaçait, il s'écria passionnément: "Ah! mon cher maître, mon doux maître, portait vivant du chevalier Roland de Boys, pourquoi êtes-vous vertueux, brave et bon, et pourquoi avez-vous eu l'insigne folie de vaincre le fameux luttteur? Votre renommée vous a précédé, malheureusement pour vous!"

Orlando, surpris, lui demanda ce que signifiaient ces paroles.

Le vieillard lui raconta alors que son méchant frère, jaloux de sa popularité, et exaspéré par la victoire qu'il venait de remporter, avait résolu de le faire périr, et de mettre le feu à sa chambre, le soir même. Il lui conseilla de fuir sur-le-champ, pour se soustraire au danger, et comme Adam (c'était le nom du vieillard) savait Orlando sans ressources, il avait apporté toutes ses économies.

"J'ai là cinq cents couronnes, dit-il, c'est l'argent que, du vivant de mon père, j'ai mis de côté pour le temps où je serais vieux et infirme; prenez-le, et que celui qui donne aux oiseaux leur pâture protège ma vieillesse! Voici l'or, il est à vous; laissez-moi vous suivre, je vous prie; car, quoique je paraisse bien usé, je vous rendrai autant de services qu'un homme plus jeune.

— Brave vieillard s'écria Orlando, tu n'es pas un serviteur d'à présent, toi! Je reconnais bien là, la fidélité et le dévouement d'autrefois. Soit, nous partirons en-

semble, et avant que nous ayons dépensé tout ton avoir, j'espère bien trouver un moyen de gagner notre vie à tous deux."

Le maître et son fidèle serviteur se mirent en route, allant devant eux, au hasard. Finalement, ils arrivèrent dans la forêt des Ardennes, où la faim les surprit, comme, peu de jours auparavant, cela était advenu à Ganymède et à Aliéna. Ils errèrent longtemps, à la recherche de quelque habitation. A la fin, épuisé de fatigue, Adam s'écria: "Ah! mon cher maître, je meurs de faim, je ne puis plus avancer." Il s'étendit à terre, pensant mourir là, et fit ses adieux à son maître.

Orlando, le voyant si faible, le prit dans ses bras et le porta à l'ombre des arbres. "Courage, mon vieil Adam, lui dit-il, repose-toi un peu, et ne parle plus de mourir."

Puis, il se remit en quête de nourriture. Le hasard voulut qu'il dirigeât ses pas vers la partie de la forêt où se trouvait le duc. Ce dernier, entouré de ses amis, s'appropriait à souper, sans autre siège que l'herbe, sans autre abri que l'épais feuillage des grands arbres.

Exaspéré par la faim, Orlando mit l'épée à la main pour s'emparer des mets par la force, et s'écria: "Arrêtez, ne tou-

chez aucun plat; il me faut votre repas." Le duc lui demanda si c'était le besoin qui le rendait si hardi, ou bien s'il méprisait à dessein les bonnes manières.

Orlando, ayant répondu qu'il mourait de faim, le duc le pria de s'asseoir et de dîner avec eux. Ces paroles si courtoises firent rougir Orlando, honteux d'avoir réclamé à manger si brusquement, et remettant l'épée au fourreau:

"Excusez-moi, dit-il, je croyais qu'ici tout était sauvage, et c'est pourquoi j'ai pris cet air de commandement. Qui que vous soyez, si vous avez connu des jours meilleurs, si vous vous êtes assis à de joyeux festins, s'il vous est arrivé d'essuyer une larme, si enfin vous êtes accessibles à la pitié, puissent mes paroles vous toucher, et vous décider à me secourir fraternellement!"

— Il est vrai, reprit le duc, que nous avons vu de meilleurs jours, habité les villes et les cités, et nous avons pris part à de joyeux banquets. Asseyez-vous parmi nous, mangez à votre faim, buvez à votre soif.

— J'ai avec moi un pauvre vieillard qui malgré son grand âge et malgré la faim, m'a, par pure affection, suivi jusqu'ici. Je ne prendrai aucune nourriture avant qu'il ait eu ce qu'il lui faut.

— Allez le chercher, et amenez-le ici, dit le duc; nous ne toucherons pas au dîner avant votre retour."

Orlando se leva précipitamment et revint au bout de quelques instants, portant Adam dans les bras...

— Vous êtes tous les deux bienvenus, dit le duc.

Grâce aux soins qui lui furent prodigués, le vieillard, légèrement restauré, dorloté, reprit des forces et se mit à revivre.

Le duc demanda alors à Orlando qui il était et, lorsqu'il le sut fils de son vieil ami, le chevalier Roland de Boys, il le prit sous sa protection; désormais Orlando et son vieil ami serviteur vécurent avec lui dans la forêt.

Orlando était arrivé dans la forêt peu de temps après que Ganymède et Aliéna y étaient venues, et avaient acheté, comme on l'a vu précédemment, la cabane du berger.

Or, les deux princesses ne furent pas peu surprises de voir le nom de Rosalinde gravé sur tous les arbres, accompagné de madrigaux, toujours à l'adresse de Rosalinde, et, tandis qu'elles cherchaient à se l'expliquer, elles aperçurent Orlando portant au cou la chaîne que Rosalinde lui avait donnée.

Orlando était loin de se douter que Ganymède n'était autre que Rosalinde elle-même, la charmante princesse qui avait si bien conquis son cœur qu'il passait son temps à graver son nom sur les arbres et à écrire des sonnets à sa louange; mais, séduit par la bonne grâce du jeune berger, il engagea la conversation avec lui. Il lui semblait, d'ailleurs, retrouver en Ganymède quelque chose des traits de Rosalinde, malgré la différence de manières; car Ganymède avait pris l'air dégagé qu'ont souvent les jeunes gens à l'âge in-



Rosalinde coupe ses cheveux.

Avec beaucoup de malice et d'enjurement, ce dernier se mit à lui parler de "quelqu'un, dit-il, qui erre par la forêt et abîme tous les jeunes arbres en gravant sur l'écorce le nom de Rosalinde ; qui accroche des odes aux haies d'aubépine, et des élégies aux buissons de ronces, toujours en l'honneur de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce jeune homme, je lui donnerais un conseil qui le guérirait de sa passion."



Orlando trouve le duc en train de diner.

Orlando lui avoua qu'il était le coupable et demanda à Ganymède quel était son conseil. Celui-ci lui proposa alors de venir chaque jour à la chaumière où lui, Ganymède, habitait avec sa soeur Aliéna.

"Je ferais comme si j'étais Rosalinde, dit Ganymède. Vous me feriez la cour, et j'aurais tant de caprices, comme en ont les belles dames qu'on courtise, que vous auriez honte de m'aimer ; par ce moyen vous serez guéri."

Orlando n'avait pas grande confiance dans le remède, il accepta cependant de venir tous les jours à la chaumière de Ganymède et de se prêter à cette petite comédie. Tout en prenant la chose comme un jeu, car Orlando ne soupçonnait guère que Ganymède était sa propre Rosalinde, il y prit cependant plaisir ; car c'était une occasion d'exprimer toutes les tendresses qu'il avait au fond du coeur, et Ganymède, de son côté, était charmé de les entendre, sachant que tous ces beaux discours allaient à qui de droit.

C'est ainsi que le temps passait agréablement pour les trois jeunes gens, et la bonne Aliéna, voyant Ganymède heureux, le laissait faire à sa guise, s'amusa du jeu, et ne crut pas nécessaire de lui rappeler que la princesse Rosalinde ne s'était pas encore fait connaître au duc son père dont elles connaissaient la retraite par Orlando.

Un jour, Ganymède rencontra le duc, et celui-ci lui demanda à quelle famille il appartenait. Ganymède répondit qu'il était d'aussi bonne maison que le duc lui-même, ce que fit sourire ce dernier, car il ne se doutait certainement pas que Ganymède était de race royale.

Voyant le duc bien portant et heureux,

Ganymède fut content de reculer une explication définitive de quelques jours encore.

Un matin, comme Orlando s'en allait voir Ganymède, il vit un homme endormi sur le sol, un énorme serpent enroulé autour du cou. Le serpent, à l'approche d'Orlando, se glissa dans les buissons. Orlando s'approcha encore, découvrit une lionne accroupie à terre comme un chat, et guettant le réveil du dormeur (car les lions, paraît-il ne touchent aucune proie morte ou endormie.)

On eût dit que la Providence elle-même envoyait Orlando au secours de cet homme ; mais quelle ne fut pas la surprise du jeune homme en reconnaissant son frère Olivier, celui qui l'avait cruellement traité, qui avait voulu sa mort ! Il eut un instant la tentation de l'abandonner à son sort ; mais l'affection fraternelle et la bonté de son coeur triomphèrent bientôt de ces sentiments de colère et, tirant l'épée, il attaqua la lionne et la tua, sauvant ainsi la vie de son frère, mais non sans être grièvement blessé au bras.

Pendant le combat, Olivier s'éveilla. Lorsqu'il vit son frère Orlando, si mal traité par lui, le sauver ainsi du péril de sa vie, la honte et le remords s'emparèrent de lui ; il se repentit de sa conduite indigne, et avec des larmes abondantes, il implora le pardon de son frère pour tout le mal qu'il lui avait fait.



Orlando et Ganymède.

Orlando se réjouit de le voir si content, et lui pardonna de bon coeur. Tous deux s'embrassèrent, et, depuis ce jour, bien qu'il fût venu à la forêt avec l'intention de le faire périr, Olivier aimait vraiment Orlando comme un frère.

Comme Orlando, blessé au bras, avait beaucoup perdu de sang, il se sentit trop faible pour aller jusqu'à la chaumière de Ganymède. Il chargea donc son frère d'y aller à sa place et de raconter à Ganymède (que j'appelle Rosalinde par plaisanterie, dit-il), l'accident qui lui était arrivé.

Olivier y alla donc, leur dit comment Orlando lui avait sauvé la vie, et quand il eut fini de raconter combien Olivier avait été brave, et comment lui-même avait échappé providentiellement à la mort, il avoua qu'il était le frère d'Orlando, celui qui avait mal agi à son égard ; puis il leur annonça leur réconciliation.

Le sincère regret de ses fautes que témoignait Olivier fit impression sur l'âme tendre d'Aliéna, et, réciproquement, Olivier, trouvant en elle tant de compassion et d'indulgence, s'éprit d'elle.

Pendant ce temps, Ganymède, aux récits des dangers courus par Orlando, sur-

tout au récit de sa blessure, fut incapable de faire contenance et s'évanouit. En revenant à lui, il voulait faire croire qu'il avait fait semblant de se trouver mal, toujours pour jouer le personnage de Rosalinde, et, pour donner le change, il dit à Olivier : "Dites à votre frère Orlando que j'ai bien simulé une syncope !"

Mais Olivier vit bien, à la pâleur de son visage que ce n'était pas une feinte, et, surpris de la faiblesse du jeune homme, il lui dit :

"Eh bien, si c'était un rôle que vous jouiez, remettez-vous et prenez maintenant l'attitude d'un homme."

— C'est bien mon intention, répliqua Ganymède ; mais au fond, voyez-vous, j'aurais dû être une femme."

La visite d'Olivier fut longue et quand il revint auprès de son frère, il avait beaucoup de nouvelles à lui apprendre ; car, après leur avoir raconté comment Ganymède s'était trouvé mal en sachant Orlando blessé, il lui dit qu'il était épris de la jolie bergère Aliéna qu'elle n'avait pas repoussé ses avances ; et il parla comme d'une chose décidée de son mariage avec la jeune fille, ajoutant que pour l'amour d'elle il vivrait désormais en berger, en ce lieu, laissant ses biens à Orlando.

"J'y consens, dit Orlando. Faisons le mariage demain, j'y inviterai le duc et sa suite. Allez chercher votre bergère pour convenir de tout cela ; elle doit être seule maintenant, car voici son frère qui vient."

Olivier partit donc retrouver Aliéna, tandis que Ganymède, qu'Orlando avait vu venir de loin, venait s'enquérir de la blessure de son ami.

Dans la conversation, Orlando parlant à Ganymède de l'amour subit d'Olivier pour Aliéna, lui dit qu'il avait conseillé à son frère de se marier dès le lendemain avec son aimable bergère, il ajouta que son plus vif désir serait d'épouser le même jour sa chère Rosalinde.



Orlando et son frère repentant.

Ganymède, qui partageait cette manière de voir, répondit que si Orlando aimait vraiment Rosalinde autant qu'il le prétendait, son vœu serait exaucé ; car il s'engageait à faire venir Rosalinde en personne dès le lendemain, et répondait de son consentement au mariage.

(A suivre)



NIAGARA to the SEA

par la voie
**RICHELIEU
& ONTARIO**

Trois différents voyages près des pittoresques côtes du golfe St-Laurent, Rivages du Labrador et du Nord, de Québec en remontant la côte Est du Labrador.
EN BAS DU GOLFE: De Montréal à Pictou, N. S. NEW-YORK, Québec: via bas du Golfe et Halifax.
Pour renseignements complémentaires, s'adresser à tous les bureaux de tickets ou à

CANADA STEAMSHIP LINES LIMITED,
Dépt. des passagers, Montréal.

"L'amour n'est parfait que lorsqu'il arrive à la déification de ce qu'il aime."

DESIREZ-VOUS LA RICHESSE ?

Allez vers l'Ouest Canadien

150,000 "HOMESTEADS" GRATUITS

Sur le parcours du Chemin de Fer CANADIEN NORD

Notre réseau traverse la magnifique ceinture de terre à blé où chaque acre de terre peut pratiquement être mis en culture.

Demandez notre brochure indiquant tous les détails supplémentaires et le moyen de vous procurer 100 acres gratuits.

Si vous désirez faire une promenade nos billets vous permettent le choix des routes variées pour

WINNIPEG, PORTAGE LA PRAIRIE, BRANDON, REGINA, SASKATOON, PRINCE ALBERT, VEGREVILLE, EDMONTON et autres endroits des provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta

VIA

CHICAGO, DULUTH et FORT FRANCES — CHICAGO, ST-PAUL, DULUTH et FORT FRANCES, — SARNIA, les GRANDS LACS et DULUTH ou PORT ARTHUR — CHICAGO et ST-PAUL, OWEN SOUND, les GRANDS LACS et PORT ARTHUR.

Venez nous consulter pour renseignements supplémentaires,

JAS. MORRISON,

C. A. LANGEVIN,

Asst. Agent Général du Trafic Voyageur,

Agent Voyageur.

Edifice du Canadien Nord, 226-230, rue St-Jacques, Montréal.

"...Et puis, dans mes pièces, l'on aime et l'on souffre. Et l'amour et la souffrance sont des sacrements. Toutes les grandes ardeurs sont pures, tous les calvaires sont divins."—Henry Bernsteïn.

LE PACIFIQUE CANADIEN



Nouveau Service par Trains Rapides

Vingt-trois heures de bien-être et de confort. Compartiments—Buffet—Bibliothèque—Chairs d'Observation—Chairs-dortoirs—Ordinaires—Wagons-lits pour Touristes—Chairs à Manger sur "The Canadian" via Canadian Pacific, Windsor, and Michigan Central.

	The Canadian	No. 21
Ar. MONTREAL...	8.45 a.m.	10.00 p.m.
Ar. TORONTO...	5.40 p.m.	7.35 a.m.
Ar. WINDSOR...	12.10 a.m.	2.00 p.m.
Ar. DETROIT...	11.35 p.m.	1.30 p.m.
Ar. CHICAGO...	7.45 a.m.	9.05 p.m.

BUREAU POUR BILLETS

141-143, rue St-Jacques. Mals 5125
Hotel Windsor
Gares Windsor et Place Viger

UN DELICIEUX voyage d'été à travers une contrée de beauté indescriptible, un pays célèbre par ses traditions, ses paysages pittoresques et son climat frais et régénératoire.

CHUTES DU NIAGARA, Toronto, Lac Ontario, Mille Îles, Rapides du St-Laurent, Montréal, Québec, Murray Bay, Tadoussac, Vallée du Saguenay, Caps Trinité et Eternité, Laurentides.

FLEUVE ET GOLFE ST-LAURENT

RESULTAT DU CASSE-TÊTE CHINOIS No 904

Discussion entre Père et Fils

Liste des concurrents:

MONTREAL

Mmes V Anetli, C O Archambault, O Audy, U Boudreau, A Casgrain, N Gauthier, F E Huot, E Lalonde, H Lapointe, A Parisien, Pynat, A L Soucy, J St-Pierre, Miles S Archambault, I Bernier, Y Bois, B Bonnevillie, Y Bouchard, B Cleary, A Contant, J Gravel, H Faucher, A Fontaine, R Gauthier, Y Joly, A Lafontaine, B Lafortune, M O Lavole, T Leveillé, M Pageau, B Pinsonneault, L Tessier, L Therrien, J Vanhoute, MM L Carrières, R Courtemanche, W Choulette, M Dagenais, A A Delorme, L P Ducharme, A Dupras, E Faucher, E Groulx, A Goyette, A Ladouceur, J D Laverdure, E Lefrançois, A Marcoux, A Morin, R Mitchell, S Moreau, C Robillard, H P Turcotte, W Turgeon.

CANADA

M A Laliberté, Abénakis; M P E Lippé, Acton Vale; M P A Forget, Baie St-Paul; Mlle M J Tremblay, Bagotville; Mlle J Savaria, Boucherville; Mlle M Trudel, Charlebourg; M U Gauthier, Chateauguay; Mlle E Desjardins, Crystler; Mlle C Dallaire, Danville; Mlle B Courchesne, Drummondville; Mlle A Vennes, M J Thivierge, Grand'Mère; Mlle G Despatie, J Goyette, Hull; Mme F X Bessette, Ierville; Mlle A Paradis, Isle Verte; M J L F Chabot, Lac Etchemin; Mme A Binette, Mlle J Derouch, Lachine; M D Caouette, La Providence; Mlle G Cormier, L'Assomption; M E Lynch, L'Épiphanie; M G Gaudreau, Marville; Mme D Nash, Miles S L Brossard, G Degagné, C Hamel, Ottawa; Mlle J Laramée, Outremont; Mlle Y Joron, Pont Vau; Mme M A Gagnon, Miles M J Boulet, M Ferland, S Gosselin, A Labrecque, P Laperrière, G Morin, MM F Demers, A Laffamme, Québec; Mme L Labbé, Riv à Pierre; Mlle A Perrin, M E Prevost, Sault au Récollet; Mlle L Ferron, Shawenegan; Mlle E Gervais MM A Marchessault, Z M Boudreau, R E Rheault, Sherbrooke; Mlle J Doré, Ste-Anne de Bellevue; Mlle R Dolbec, Ste-Anne de la Pêra-de; Mlle G Dussault, St-David; Mlle B Levesque, A Levesque, M G Tardif, Ste-Flavie; Mlle P Fraser, M E Paré, St-Germain; M H Fortin, St-Georges; Mlle M Viger, M A Champagne, St-Hyacinthe; Mlle R A Beaudry, St-Jacques; Mlle Z Doyon, St-Joseph; Mlle A Saucier, Ste-Luce; M J Boucher, Riv Trois-Pistoles; M M Leboeuf, Valleyfield; Mlle B Danis, Village Richelieu; Mlle A Morin, Ville-Marie; M P Sirois, Villeroi; Mlle L Lemay, Weedon; Mlle R A Prevost, Wotton Mills; Mlle Amyot, Winnipeg.

ETATS-UNIS

Mme A Potvin, Mlle R A Blanchard, Arc-tic, R.I.; Mlle E Poulin, MM A Chabot, F Grinon, Auburn, Me; Mme O Parenteau, Mlle J Gagné, Biddeford, Me; M A Girard, Blackston, Mass; Mme E Rocque, Detroit, Mich; Mlle E A Caron, Fall River, Mass; M M H Aubin, Fitchburg, Mass; Mlle C M Lapointe, Glencliff, Mass; Mlle A Paquette, Haverhill, Mass; Mme G Cadran, Leominster, Mass; Mme J Caron, Miles R Beaudoin, R A Poisson, M P Buteau, Lewiston, Me; Mmes P Desilets, W Geoffroy, Miles M Daigneault, L Demers, M E J Berger, Lowell, Mass; M A Paquin, Manchester, NH; Miles A Beaulieu, G Danboise, S Desmarais, R Martin, Nashua, NH; Mlle D E Bergeron, New Bedford, Mass; Mme J Siegenthaler, Miles J Bagille, J Bordes, New Orleans, La; M J A Deroy, Rumford, Me; M E Bérard, Woonsocket, R I.

Gagnants

Mlle I Bernier, Montréal; M P E Lippé, Acton Vale; Mlle G Cormier, L'Assomption; Mlle G Morin, Québec; Mlle L Lemay, Weedon; Mlle R A Poisson, Lewiston, Me.

Les six personnes dont les noms précèdent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

CHEZ LE DENTISTE

Le dentiste.—Je crois bien que j'ai laissé un morceau de la dent après la gencive. (Il fouille la plaie avec un instrument.) C'est drôle, je ne sens rien.

Le patient.—Vous avez de la chance, vous n'êtes pas comme moi.

Une pilule toujours prête.—Pour ceux qui ont des habitudes régulières, les remèdes ne présentent aucun intérêt, mais la grande majorité des hommes manquent de régularité dans leurs habitudes. Le souci et le soin de leurs affaires en est la cause. C'est contre cette irrégularité que protestent la dyspepsie, l'indigestion, les maladies du foie, et du rein. Le système ruiné demande un correctif, et il n'y en a pas de meilleur que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles sont de composition simples et peuvent être prises par les constitutions les plus délicates.

CONCOURS DES VILLES No 42

Lettres à trouver: E, L, B, A, E, G, D, R.

Nom à former: **Belgrade.**

Solutions Justes

MONTREAL

Mmes P Boisjoly, A Casgrain, A C Chapat, H Lapointe, Pynaet, Miles E Archambault, M Archambault, A Bordeleau, B Cleary, E Gauthier, Y Joly, J R Lamarche, G Matte, L Tessier, L Therrien, L Viau, MM L P Archambault, M Dagenais, E Faucher, A Gauthier, N Gauthier, A Ladouceur, J Thomas, W Turgeon.

CANADA

M A Laliberté, Abénakis; Mlle M J Tremblay, Bagotville; M G Morin, Bromptonville; M U Gauthier, Chateauguay; Mlle G Benoit, Mlle E Desjardins, Crystler; Mlle C Courchesne, Drummondville; M T Dery, Grand'Mère; Mlle J Goyette, J Myre, Hull; Mlle J Derouch, Lachine; M J L F Chabot, Lac Etchemin; M D Caouette, La Providence; Mlle C Cormier, L'Assomption; Mlle M Godin, Montréal Sud; M C Hamel, Ottawa; Mlle S Amiot, Pointe aux Trembles; Mlle M L Béland, V Robitaille, M A Laffamme, Québec; Mlle A Perrin, T Prevost, Sault au Récollet; Mlle L Ferron, Shawenegan Falls; MM R Duberger, A Marchessault, R E Rheault, Sherbrooke; Mlle G Racicot, Sorrel; Mlle A Poirier, St-Alphonse; M H Fortin, St-Georges Est; Mlle M Viger, St-Hyacinthe; M A Champagne, St-Joseph; Mlle L Gibeault, E Rolland, St-Jacques; Mlle Z Doyon, St-Joseph; Mlle A Lépine, M Perreault, Trois-Rivières; Mlle A Morin, Ville-Marie.

ETATS-UNIS

Mme A Potvin, Mlle R A Blanchard, Arctic, R.I.; Mlle E Poulin, Auburn, Me; Mlle E Lavigne, Biddeford, Me; M L Lamontagne, Central Falls, R.I.; Mme J Leclair, Fairhaven, Mass; M E C Caron, Fall River, Mass; Mme P Desilets, Mlle M Daigneault, Lowell, Mass; M A Paquin, Manchester, N H; Mlle S Desmarais, Nashua, N H; Mlle D E Bergeron, New Bedford, Mass; Mlle M Laurent, Taunton, Mass; Mme M Watrles, M E Bérard, Woonsocket, R.I.; M J A Deroy, Rumford, Me.

Gagnants

Mlle J R Lamarche, M E Faucher, Montréal; Mlle A Perrin, Sault au Récollet; M R Duberger, Sherbrooke; Mlle M Viger, St-Hyacinthe; Mlle A Lépine, Trois-Rivières; Mlle E Poulin, Auburn, Me; M E C Caron, Fall River, Mass; M A Paquin, Manchester, N H; M E Bérard, Woonsocket, R.I.

Les dix personnes dont les noms précèdent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer.

CHARITABLE

Le juge.—Je vous reconnais, vous êtes venu mendier chez moi hier.

L'accusé.—Et vous ne m'avez rien donné.

Le juge.—Eh bien, je vais vous donner quelque chose aujourd'hui: un mois de prison.

CE QUI L'INTERESSE



Elle.—Tu lis les nouvelles de la guerre?

Lui.—Non, je lis quelque chose qui m'intéresse davantage: l'adresse d'une bonne maison pour faire teindre mon vêtement de l'an dernier qui est encore très solide. Tu l'enverras à la maison Dechaux, 197 Ste-Catherine Est, entre Ste-Elisabeth et Sanguinet, et 710 Ste-Catherine entre Panet et Visitation.

(Demandez notre livret gratuit par la poste à l'une ou l'autre de ces adresses).

CARTES PROFESSIONNELLES

CHRONIQUE MEDICALE

Tel Bell: St-Louis 5471

Consultations: 2 à 4 p.m., 7 à 8 p.m.

Docteur D. A. BENOIT,

ANCIEN ACCOUCHEUR A LA MATERNITE

Ex-élève des Hôpitaux de Paris

Maladies des Femmes, Accouchements, Gynecologie.

945A RUE ST-DENIS, MONTREAL, Près Rachel

Dr. J. Lesperance,

de la Faculté de Paris

Diagnostic et traitement des maladies du
poumonTuberculose — Bronchite —
Pneumonie

997, rue Saint-Denis

Tel. St-Louis 3696

Consultations. 2 à 4 hrs p.m., 7 à 8 p.m.

Dr. Adrien Plouffe,Ancien moniteur à la Faculté de Paris
(Clinique Ophtalmologique)Maladies des Yeux, des Oreilles,
du Nez et de la GorgeDe 2 à 5 heures. Tous les jours, sauf le
Dimanche.21, PLACE ST-LOUIS (Square St-Louis)
Téléph. Est 372

Le soir sur rendez-vous.

Tel. Est 3616

L. NOLIN-TRUDEAU,

D.D.S. L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

389, rue Saint-Denis

(Coin Ontario)

VOIES URINAIRES

MALADIES DE LA PEAU

Docteur ZENON MALO,

Heures de Bureau: 1 à 5 p.m., 8 à 10 p.m.

159 Blvd St-Joseph Est

Tel St-Louis 7269 - - - - - Montréal.

Correspondance sollicitée et stricte-
ment confidentielle.SPECIALITES:
TRAVAIL DE LA PORCELAINE
TRAITEMENT DE LA PYORRHEE ALVEOLAIRE**Docteur X. LABERGE,**

CHIRURGIEN DENTISTE

DIPLOME DES UNIVERSITES LAVAL DE MONTREAL
ET NORTHWESTERN DE CHICAGO

Consultations.

1207 ST-DENIS, près Mont-Royal

9 à 12 a.m., 1 à 6 p.m.

Tel. St-Louis 4246

AJUSTEMENT PARFAIT

Rod. Carriere & Henri Senecal

OPTICIENS ET OPTOMETRISTES,

207, RUE SAINTE-CATHERINE EST,

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet
MONTREAL.Les méthodes modernes pour l'examen des yeux veulent dire une connaissance pré-
cise des défauts qui affectent la vue et la correction obtenue par l'emploi des ver-
res correcteurs donnant satisfaction.Salons privés pour l'ajustement des yeux artificiels aussi pour la correction des
yeux par les verres appropriés.CONSULTATIONS.—A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté les mercredi et
samedi. Aux Salons d'Optique, de 9 a.m., à 8 p.m. Téléphone Bell Est 2257.**LA PEPTONINE**est l'aliment par excellence des enfants
en bas âge qui la digèrent et se l'assi-
milent parfaitement.**Les MÉDECINS LA RECOMMANDENT**

et la prescrivent avec succès dans les cas

DYSPEPSIE des BUVEURS de THE et de CAFEElle constitue une ressource précieuse dans
l'alimentation des personnes souffrant de la**MALADIE DE BRIGHT**25 cents la grosse boîte dans toutes
les bonnes Pharmacies et Epiceries.**Gros : 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville**

MONTREAL

RECONSTITUANTE

NUTRITIVE

HYGIENE DE LA BOUCHE ET DES DENTS

On ne saurait trop insister sur l'hygiène de la bouche et des dents; une bonne santé et de bonnes dents, dépendent l'une de l'autre. La nourriture mastiquée avec de mauvaises dents et des gencives malades, devient infectée de bactéries, qui dans l'estomac empêchent sérieusement la nutrition en troublant la digestion; la mauvaise santé doit s'en suivre.

La bouche présente des conditions favorables pour l'accroissement des germes dangereux, si les débris des différents aliments y séjournent, l'humidité et la chaleur naturelles étant exactement ce qui convient à leur développement.

Ces germes dangereux sont éliminés par le nettoyage de la bouche, par l'ablation de la carte dentaire et l'obturation des dents.

Les dents doivent toujours être brossées le soir au coucher, et si elles ne le sont pas, les aliments séjournant dans la bouche, se décomposent pendant le sommeil et devenant liquides, favorisent l'action des bactéries.

L'action des bactéries est aussi favorisée par le manque d'oxygène et par une quantité trop grande d'acide carbonique durant le sommeil.

Pour nettoyer ses dents, il faut imprimer à la brosse, un mouvement rotatoire, plutôt que de brosser d'un côté à l'autre de la bouche, parce que ce dernier mouvement a une tendance à déraciner les dents.

Comme beaucoup d'aliments s'attachent à la gencive, on doit pour les dents du haut, appliquer la brosse sur le haut de la gencive et descendre jusqu'à l'extrémité des dents.

Pour les dents du bas, on fait le mouvement contraire.

Le passage de fils de soie entre les dents enlève les aliments que la brosse ne peut atteindre, mais on doit éviter de lacérer les gencives en faisant ce mouvement.

L'hygiène de la bouche étant observée, nous devons veiller à conserver nos dents, organes nécessaires à la mastication des aliments.

Il ne faut pas couper de fils, casser des noix avec ses dents parce que ces mouvements brisent l'émail des dents et les exposent à la carie.

On doit prendre aussi certaines précautions en absorbant des médicaments qui attaquent l'émail des dents; dans ce cas, il faut se servir d'un tube, afin que ces médicaments ne viennent pas en contact avec les dents.

L'hygiène de la bouche et des dents doit être mieux observée pour les malades au lit, et c'est l'époque où elle est trop souvent négligée.

N'attendez pas de sentir la douleur, qui souvent occasionne une opération longue et pénible pour faire examiner vos dents. Cet examen doit se faire tous les six mois.

Ceux qui portent des pièces prothétiques comme des dentiers et des ponts, sont tenus à une hygiène plus rigoureuse. Dans ce cas, quelques gouttes de borol ou de glycothymoline dans l'eau conviennent très bien comme rince bouche.

Le peroxyde d'hydrogène ne doit pas être employé par ceux qui portent des pièces d'or parce qu'il les décolore.

Ceux qui portent des pièces fixes comme des ponts, doivent les faire nettoyer au moins tous les six mois parce qu'il y a certains endroits des ponts que la brosse ne peut atteindre.

Les pièces en caoutchouc ne doivent jamais être nettoyées à l'eau chaude.

En suivant ces simples suggestions, l'hygiène de la bouche et des dents sera observée.

Dr XISTE LABERGE,

Dentiste.

**Institut du
Dr Laforest,**
IncorporéAngle de la rue Sherbrooke et de l'Ave-
nue du Parc, MontréalGuérison des maladies chroniques par les
moyens physiques: Electricité,
Rayons X, etc.

Neurasthénie, Paralysie, Rhumatisme, Cancer, Tuberculose, Maladies de l'Estomac, du Foie, de la Vessie, des Reins, etc., Maladies des Femmes, Enlèvement des Póls Follets sans cicatrice, ni douleur.

Témoignages concluants à l'appui de ce traitement:

Le Rév. J. A. Boissonault, de Johnsbury, Vt. qui souffrait de mal de Bright, exprime sa vive reconnaissance aux médecins de l'Institut dont le traitement l'a fortifié et lui a permis de reprendre toutes les charges de son ministère.

Monsieur Alphonse Lavert, 609 rue St-Christophe, Montréal, est guéri du rhumatisme inflammatoire dont il souffrait, par le traitement suivi à l'Institut du Dr Laforest. "J'aurais dû, écrit-il, le connaître plus tôt, cela m'eût évité 4 ans de souffrances et de nombreuses consultations de 10 à 15 médecins sans aucun résultat."

Monsieur Alphonse Paph, 820 Amherst, s'est fait soigner pour une maladie de la vessie par plusieurs médecins, sans succès. Après quelques semaines de traitement à l'Institut du Dr Laforest, il pouvait exercer sa profession, alors qu'il se croyait incapable de ne pouvoir jamais travailler de nouveau.

M. Eugène Houdé, 118 rue Ste-Elisabeth, Montréal, traité pour un cancer de l'estomac est condamné par les médecins, a suivi un traitement à l'Institut du Dr Laforest. Il est complètement guéri et n'a jamais été si bien portant de sa vie.

Consultations gratuites de 9 h. à 3 h. p.m. Phone Est 3504.



Tribune Feminine

CHRONIQUETTE

L'AMOUR qui naît subitement ne fait que traverser notre vie, comme le coup de foudre d'une nuit d'orage. La vive lueur de l'éclair jaillit, embrase l'espace ; un mugissement terrible retentit. Puis aussitôt le feu s'éteint, n'ayant causé qu'une commotion stérile, ou quelquefois une ruine définitive. Rien ne subsiste, de tout ce fracas, de tout ce flamboiement.

L'amour est autre chose que ce choc vulgaire. Il est la douce et durable pénétration de deux âmes, qui se mêlant lentement l'une à l'autre, s'envahissent réciproquement, se possèdent, sont unies par la plus complète et la plus divine des harmonies.

Tous les mots employés par les poètes pour peindre et célébrer ce phénomène psychique, n'en rendent qu'imparfaitement la nature et l'essence.

C'est, disent-ils le plus souvent, une conquête merveilleuse ou un esclavage divin. Peut-être en effet, dans toute aventure d'amour, nous sommes tour à tour conquérants ou conquis. Mais ces deux mots laissent entendre qu'il y a lutte, alors qu'en vérité, toute idée de lutte doit être exclue de l'amour... Ce qu'il nous apporte de plus exquis, de plus enchanteur c'est justement la douceur parfaite, la quiétude absolue, l'apaisement le plus complet dans la joie la plus vive.

Pour comprendre le bonheur qu'il nous donne, il faut saisir le sens profond du verbe par lequel les Hindous désignent l'absolu de la félicité divine le nirwanah : anéantissement suprême et voluptueux de l'être plongé dans un océan de délices.

L'amour terrestre, lorsque nous l'édifions sur l'oeuvre de l'esprit, nous donne un avant-goût de cette béatitude.

Toute lutte, aux heures de la "conquête", comme au temps de l'union, est donc pernicieuse et fatale à l'amour. Mais victimes de l'erreur ancestrale, nous croyons, les uns et les autres, qu'il faut batailler, ruser, se révolter, pour mieux soumettre le coeur aimant à notre empire.

Et voilà la cause première, peut-être la seule, de nos insuccès, de nos déboires, de nos défaites.

LE BONHEUR EN MENAGE

La condition essentielle du bonheur en ménage, c'est l'estime réciproque des deux époux. L'estime, dans le mariage, conduit à l'affection, puis à l'amour, non pas à l'amour sensuel, enfiévré, passionné, mais à un sentiment noble, durable, bâti sur la confiance mutuelle ; se fortifiant avec le temps à mesure que l'on se connaît mieux ; fait de sympathie, de respect, permettant aux heureux qui l'éprouvent d'atteindre l'idéal du mariage, communion de deux âmes vibrant aux mêmes joies et aux mêmes peines.

Est-ce à dire que deux jeunes gens se mariant par amour ne sauraient être heureux ? Non, mais il ne faut pas que le charme des sens soit la seule garantie de leur union, car l'amère désillusion suivrait de près la lassitude physique et leur bonheur s'enfuierait bien vite si l'estime n'était venue s'asseoir à leur foyer.

NETTOYAGE DES NAPPERONS, PETITES SERVIETTES A THE, DESSOUS DE PLAT, ETC., BRODES EN COULEUR

Coupez de petits morceaux de savon blanc (Marseille), faites bouillir et ajoutez une cuillerée à bouche de soude pour 5 pintes d'eau.

Laissez ensuite cette eau se refroidir. Lorsqu'elle n'est plus que tiède, lavez les objets "un à un", c'est-à-dire que chaque objet sera lavé dans l'eau savonneuse, rincé d'abord dans l'eau tiède, puis passé à l'eau fraîche et "étendu immédiatement". Par ce moyen, non seulement les broderies resteront bien nettes, mais

le fond de l'étoffe ne se tachera pas, ce qui se produit toujours lorsqu'on laisse les linges brodés en couleur repliés sur eux-mêmes alors qu'ils sont humides.

Les cotons "lavables" eux-mêmes tachent toujours un peu l'étoffe si on néglige les précautions indiquées plus haut.

LA BRODERIE A LA MAISON

Trois jolis patrons de broderie pour blouse, forme élégante de cols. Broderie avec noeuds festonnés. Reste du travail à l'anglaise, mélangée de pli-metis.

Autre broderie avec motifs Richelieu au col et aux poignets. Broderie au plumetis et à l'anglaise.

Troisième patron plus simple, pouvant s'exécuter tout à l'anglaise.



Voilà trois jolis modèles, faciles d'exécution qui seront une aimable distraction pendant le séjour à la campagne.

Broder avec le coton M.F.A., première marque française. Modèles et fournitures de la maison Raoul Vennat, 642 rue St-Denis. Catalogue envoyé contre 25 cents.

POUR QU'UN SOMMIER METALLIQUE NE TACHE PAS UN MATELAS

De tous les sommiers ceux qui sont ouverts, c'est-à-dire métalliques, sont de beaucoup les plus hygiéniques, mais ils ont l'inconvénient de marquer ou tacher parfois les matelas avec leurs fils de fer.

On peut y remédier en plaçant une double couche de calicot non blanchi entre le sommier et le matelas.

L'étoffe prendra les taches de rouille qui pourront se produire et le matelas demeurera entièrement propre ; il n'y a, en outre, aucun danger que les taches ne viennent à traverser le calicot.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, autoritaire, et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.—Chateaubriand.

Un excellent moyen de nettoyer les carafes à eau, consiste à couper en petits morceaux une pomme de terre que l'on met à l'intérieur avec un mélange d'égales parties d'eau et de vinaigre ; secouez ensuite quelques minutes et vous ferez disparaître complètement toute souillure et toute trace de dépôt.

Cousine ROLANDE.

AU FIL DE LA PLUME

QUAND PARLE LA POUDRE

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

PAR LOUIS ROLAND



Une statistique récente établit ainsi les pertes en hommes pour les cinq belligérants des dernières guerres balkaniques.

La Serbie; population 2,900,000; armée 400,000; hommes hors de combat: première guerre 30,000; deuxième guerre 41,000.

La Grèce; population 2,435,000; armée 300,000; hommes hors de combat: première guerre 23,000; deuxième guerre 1,200.

Le Monténégro; population 220,000; armée 30,000; hommes hors de combat: première guerre 10,000; deuxième guerre 1,200.

La Bulgarie; population 4,445,000; armée: 600,000; hommes hors de combat: première guerre 73,000; deuxième guerre 83,3000.

La Turquie, avec une armée de huit cent mille hommes, a eu au cours de la première guerre 50,000 hommes mis hors de combat.

Ces deux guerres ont été extrêmement meurtrières. A en croire les spécialistes, ce fut à cause des engins modernes. Il nous a semblé intéressant de rechercher dans le cours de l'histoire quels furent les ravages de la poudre.

Un proverbe militaire dit qu'il faut une tonne de poudre pour tuer un homme.

On conçoit ce que cela veut dire. Si tous les coups de canons et de fusils portaient juste, le proverbe n'aurait jamais existé; fort heureusement, il n'en est pas ainsi. Les batteries sont réglées ou trop bas ou trop haut. Les soldats sont mal exercés et visent mal.

Pour tuer un homme, il est nécessaire de tirer plus d'un coup de fusil; pour anéantir un poste, le coup de canon nécessaire se fait parfois attendre.

Au siège de Gibraltar, 258,387 coups de fusil, de canon, de mitrailleuse furent tirés en l'espace de dix mois, 1341 personnes seulement furent tuées ou blessées et les blessures, la plupart du temps, étaient insignifiantes. A Salamanque, un coup sur 437 eut de l'effet.

On a estimé que, dans la guerre de Crimée, les troupes anglaises tirèrent quinze millions de coups et tuèrent vingt et un mille Russes, soit une mort pour sept cents coups.

Les Français tuèrent cinquante et un mille Russes avec 29,000,000 de coups, soit une mort pour cinq cent quatre-vingt-dix coups. De leur côté, les Russes tuèrent quarante-huit mille alliés avec quarante-cinq millions de coups, soit une mort pour neuf cent dix coups. La palme du ravage revient aux Français.

Quand, durant la guerre de 1870, les Allemands assiégèrent Mézières, ils envoyèrent dans la ville 193,000 projectiles, mais trois cents personnes seulement furent tuées (une pour 643 projectiles). A Trouville deux personnes furent tuées par 30,000 projectiles.

Quinze mille projectiles pour causer une mort, c'est un cas qui ne se présente pas souvent et qui n'a été dépassé qu'à Lorgny où trente mille projectiles furent dépensés en pure perte. On n'eut pas une seule mort à déplorer.

A la bataille de l'Alma, où combattaient les Français, les Anglais et les Russes, les Français perdirent quarante hommes pour mille, les Anglais soixante-quinze pour mille, les Russes quarante-sept pour mille. A Inkerman, les pertes furent très différentes, les Russes perdirent cent dix hommes pour mille, les Anglais trente-sept pour mille et les Français seulement cinq pour mille.

A la fameuse bataille de Sedan, pendant la guerre de 1870, les Français perdirent trente-quatre hommes pour mille, les Allemands neuf pour mille. A Spicheren, la proportion est plus grande pour les Allemands (vingt-neuf pour mille); les Français eurent 16 pertes pour mille hommes. A Gravelotte, les Allemands

et les Français eurent également neuf morts pour mille hommes. Pendant la guerre de 1870, cinq pour cent des soldats engagés furent tués. Pendant la guerre civile en Amérique, la proportion fut de sept pour cent.

Tout ce qui précède pourrait faire supposer que les risques de la guerre sont de 14 à 20 contre un. Mais il est difficile d'établir une moyenne, les découvertes modernes, en rendant la guerre plus difficile parfois, contribuent à la rendre aussi plus meurtrière.

Les armes de précision dont on se sert maintenant ne pardonnent pas. Les blessés sont toujours dangereusement atteints. Sur cent blessures reçues pendant la guerre franco-allemande, on calcule qu'en moyenne quarante-quatre se trouvaient dans les jambes, trente-trois dans les membres supérieurs, onze dans le dos ou dans la poitrine, onze dans la tête et une dans le ventre.

Beaucoup de ces blessures n'étaient pas mortelles. Aujourd'hui la plus grande partie des blessés l'est de façon fort sérieuse.

Ces chiffres méritaient d'être rapportés.

UN AMOUR

—Eh bien! ton bébé grandit, il prend de la force?...

—Oh! oui, mon cher, et nous sommes aux anges, sa mère et moi... Depuis deux mois déjà, ce cher amour casse tout ce qu'il touche!...

HOMME DE PAROLE

—Ne vous inquiétez pas. Je fais toujours ce que j'ai promis de faire, mais je ne peux pas vous payer ce mois-ci...

—Vous m'avez déjà dit cela le mois dernier.

—Eh bien, est-ce que je n'ai pas tenu ma parole?

AYE!

—La blonde de Lucien est en colère contre lui.

—Pourquoi donc?

—Il lui avait demandé une boucle de cheveux...

—Et puis?

—Elle lui a donnée puis réclamée le lendemain...

—Et alors?

—Eh bien, il lui en a retourné une qui n'était pas de la même couleur que ses cheveux!

INQUIETUDES



—Dites maman, est-ce que les groseilles ont des jambes?

—Mais non, chéri; pourquoi?

—Alors je suis fixé, c'est une chenille que je viens d'avalier!

Docteur HENRI LEMIRE

Spécialité: Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

869 RUE ONTARIO EST,
Tel. Bell Est 2177**Electrothérapie-Photothérapie
Rayons X**

Traitements spéciaux, Neurasthénie, Epilepsies, Rhumatisme, Rétrécissements, Maladies des femmes, Poils follets. Consultations, 1 à 3 p.m., 7 à 9 p.m.

Dr. J. Roméo Leduc, 1050 St-Denis
(Entre Rachel et Marie-Anne)**FILLES ET FEMMES MAIGRES****Peu Favorisées de la Nature**

C'est pour vous qu'a été inventé le BUSTINOL du Dr SIMON, de PARIS, FRANCE. Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille, n'est jamais fashionable et se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le BUSTINOL est toute une révélation. Améliore la santé, donne de l'ampleur, de l'embonpoint et fait grossir sans trop engraisser; il transforme, raffermi la chair, la développe, assure une apparence superbe, une beauté parfaite.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts, pour frais de poste, et emballage et vous en recevrez un échantillon suffisant pour prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Dr SIMON, DEPT. 5, No 203 rue des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance et communication quelconque strictement confidentielles. Les commandes, paquets ou lettres, sont toutes expédiées de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu.

**UNE BELLE TAILLE**

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

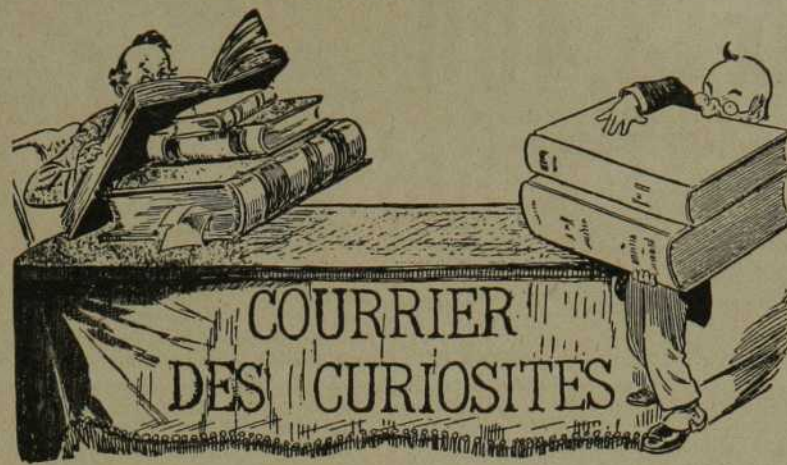
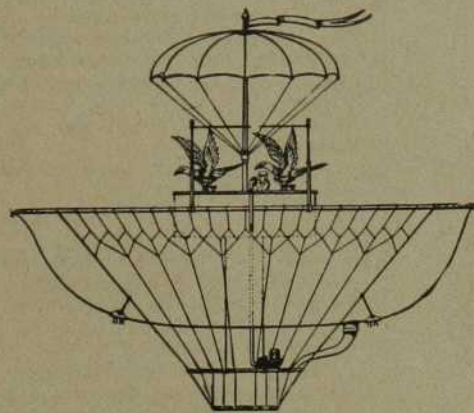
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - Canada

**350 Coups** Sans chien à répétition

Action de levier, se charge automatiquement, canon en acier fini "gun metal", crosse en noyer, pèse 24 onces. Longueur 31 1/2 pouces. Gratia si vous vendez à 10c, 25 beaux mouchoirs ourlés broderie du Mexique à 10c. Pas d'argent requis. Chief Mfg Co 18 Chief Bldg., Beebe, Que.

Le temps l'a éprouvée. — L'Huile Electrique du Dr Thomas est sur le marché depuis plus de 30 ans et durant cette période elle a été une bénédiction pour des milliers. Elle est en grande faveur à travers tout le Canada et sa valeur a propagé sa renommée au delà des mers. Elle n'a pas d'égale dans toute la liste des liniments. Si son prix était double ce serait encore un liniment bon marché.

**COURRIER
DES CURIOSITÉS****INVENTIONS ETRANGES****1—Une machine volante de 1887****Machine volante mue par des aigles**

Nous ne voyons nulle part que cette machine ait été jamais essayée. Elle n'a même, probablement, jamais été construite autrement que dans l'imagination de l'inventeur, ce qui, sans doute, est aussi bien, car, ainsi, toute déception a été évitée.

Que de progrès accomplis depuis cette baroque invention. Aujourd'hui, nos aviateurs se moquent bien des aigles, ils les battent dans leur vol le plus rapide et s'approchent plus près qu'eux du soleil.

2—Un appareil de sauvetage bizarre

Cette invention fut brevetée le 18 novembre 1879 par un Américain du nom de B. B. Oppenheimer.

L'appareil était destiné pour les cas d'incendie, lorsqu'il n'y a pas d'autre ressource que de fuir par la fenêtre. C'était, somme toute, un parachute rigide que l'on s'attachait après la tête au moyen de courroies. Pour amortir la chute, les pieds étaient chaussés de sandales pourvues de très fortes semelles en caoutchouc.

L'étrangeté de l'appareil se trouvait tout au moins dans ce fait qu'il était attaché après la tête. Il est tout probable qu'une personne qui aurait cherché à se sauver au moyen de ce parachute, se serait tout simplement démanché le cou ou pour le moins, terriblement contusionné la mâchoire. Et puis, reste à savoir, ce qui ne paraît pas certain, si ce parachute pouvait passer au travers d'une fenêtre; il nous semble fort encombrant, mais il est vrai que, au besoin, on aurait pu l'utiliser comme suspension, pour y mettre des fleurs.

**Parachute de sauvetage en cas d'incendie.****FEMME DANS UN
TERRIBLE ETAT**

Elle trouve du soulagement dans le composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Cape Wolfe, Canada. — "En mars dernier, j'étais une ruine complète. J'avais abandonné tout espoir de redevenir mieux ou de vivre plus longtemps, par le fait que je souffrais beaucoup de maladies féminines. Mais je pris du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et aujourd'hui je suis en bonne santé et j'ai deux jumeaux âgés de deux mois et profitant à merveille. J'ai surpris les médecins et les voisins, car ils savent tous quelle ruine j'étais.

"Maintenant je suis en santé, heureuse et vigoureuse, ce que je dois aux remèdes de Lydia E. Pinkham. Vous pouvez publier cette lettre, si vous le désirez. Je pense que si plus de femmes faisaient usage de vos remèdes, elles auraient une meilleure santé." — Mme. J. T. Cook, Lot No 7 Cape Wolfe, I.P.E., Canada.

Parce que votre cas est difficile et que les médecins ne vous ont pas fait de bien, ne continuez pas à souffrir sans faire l'essai du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il a sûrement guéri plusieurs cas de maladies féminines, telles qu'inflammation, ulcération, déplacements, tumeurs, irrégularités, douleurs périodiques, maux de tête, et ce peut être exactement ce dont vous avez besoin.

Le record de Pinkham est remarquable et sans égal. C'est un record de constantes victoires sur les maux opiniâtres des femmes — maux qui amènent le désespoir. C'est un fait établi que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a redonné la santé à des milliers de femmes souffrant de ces maladies. Pourquoi ne l'essayez-vous pas si vous avez besoin d'un tel remède?

**GRAND DIEU!
QUELLE AFFLICTION!**

Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr SIMON, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement et jusque dans leur racine, sans douleur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blanche, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents pour frais de poste et emballage, adresser COOPER & Co, DEPT. 5, No 219 des Commissaires, Montréal. Prix du traitement complet, \$1.00.

TOUT CE PLAISIR pour 10 Cts

Comment devenir Ventriloque. Nouvelle invention pour pratiquer l'art de la ventriloquie. Invisible dans la bouche. Amusez vos amis et mystifiez-les en imitant le hennissement du cheval, le chant du serin et le cri de tous les animaux domestiques et sauvages. Prix: 10 cts ou 3 pour 25 cts, envoyé franco. Universal Providers Co. Ltd., 61 St-Jacques, Montréal, Can.

Sur réception de 5c pour frais de poste, nous vous expédierons notre catalogue illustré, franco.

La femme est un mets digne des dieux, quand le diable ne l'assaisonne pas. — Calderon.

TOUCHE-A-TOUT.

Pathfinder Six \$3,400

DESCRIPTION PARTIELLE DE LA PATHFINDER SIX—

MODELE LEATHER STOCK

Moteur—Six cylindres, coulés trois par trois, 4½ par 5½, force 50 H. P.

Carburateur—Schebler R.

Eclairage électrique—Dynamo et batterie. A l'avant, lumière blafarde (deux projecteurs); à l'arrière, une lumière réglementaire, éclairant la plaque de licence et une lanterne à extension.

Démarrateur électrique—Type de 6 volts tournant le moteur à une très grande vitesse.

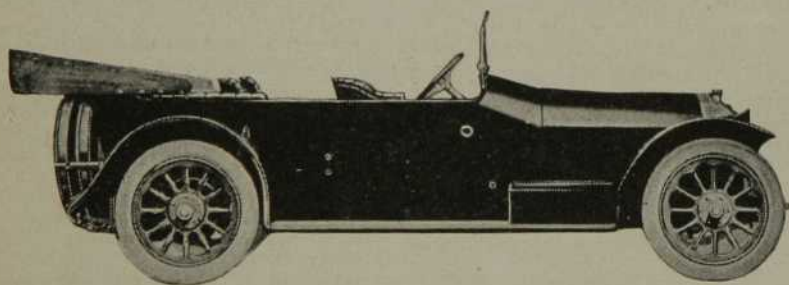
Transmission—Quatre changements de vitesse.

Freins—Deux freins intérieurs.

Pneus—35 par 5, Kelly-Springfield ou Goodrich.

Pompe à air—Mue par le moteur.

Pour description plus complète demandez le catalogue.



Une Machine Exceptionnelle a un Prix Exceptionnel

PATHFINDER MOTOR CARS

GEORGES POIRIER & CIE,

200, Blvd. St-Laurent,
MONTREAL.

Phone Rock 746 —

— Phone Main 2680



LOTS GRATIS

Dans le grand cercle que vous voyez plus haut, il y a 7 ronds blancs. Mettez un chiffre, dans chaque rond blanc, qui se trouve autour du 35 de manière qu'en additionnant ces chiffres ensemble le tout forme un total de 35; mais remarquez bien que vous ne devez vous servir du même chiffre qu'une seule fois.

Tous ceux qui trouveront la solution juste de ce casse-tête, d'ici à une semaine, nous leur donnerons gratis un magnifique emplacement de 50 pieds de largeur par 100 de profondeur, situé sur le bord d'un des plus beaux lacs du nord de Montréal. Une multitude de lacs poissonneux, parsemés dans une région vierge, où le gibier de toute sorte abonde, fait de notre propriété le paradis des chasseurs, des pêcheurs et de tous les amants de la grande et belle nature. Envoyez-nous votre nom et votre adresse avec la bonne solution que vous aurez trouvée, et nous vous répondrons immédiatement. Adressez votre lettre

LAKE RESORT CO.

1556, RUE BORDEAUX,
MONTREAL.

Il faut toujours regarder au-dessous de soi comme bonheur, au-dessus de soi comme vertu, à ses côtés comme dévouement de toutes les heures.

La presse viennoise cite un cas fort curieux de guérison de la surdité. Il y a cinq ans, six paysannes du village de Koppanyanto (Hongrie) étaient occupées à faucher le foin, quand la foudre tomba au beau milieu de leur groupe.

Cinq d'entre elles furent tuées sur le coup. La sixième, une jeune fille de dix-huit ans, nommée Johanna Loze, fut projetée violemment sur le sol, et s'évanouit. Quand elle revint à elle, on constata qu'elle n'avait aucune blessure, mais qu'elle était devenue sourde.

Tout récemment, alors qu'elle était encore occupée à la récolte du foin, elle fut de nouveau frappée par la foudre, et des villageois la transportèrent chez elle sans connaissance. Quand elle reprit ses sens, elle s'aperçut qu'elle entendait aussi nettement qu'avant son premier accident!

Le feu du ciel avait-il été pris de remords?

Ceux qui visitent Londres ne manquent pas de rendre visite à la cathédrale de la capitale, Saint-Paul, l'une des plus vastes églises du monde.

Signalons que les architectes de la cité se sont aperçus que ce magnifique monument, qu'on croyait solide comme le roc, est menacé de destruction.

"Le dôme viendrait à s'effondrer un de ces matins, a déclaré l'un d'eux, qu'il ne faudrait pas s'en étonner. La catastrophe peut se produire d'un moment à l'autre..."

Comme on criait à l'exagération, la presse londonienne demanda une enquête, et, de fait, on constata que les fondations de l'imposant monument étaient sillonnées de profondes crevasses.

Des ouvriers se sont mis à l'oeuvre aussitôt pour boucher ces crevasses avec du ciment comprimé. Reste à savoir si ce "replâtrage" sera efficace.

BALEINES SPIRELLA

La question que vous nous posez Mesdames ou trouver le Corset parfait qui ferait à ma taille et qui ne fatigue pas. En vous ordonnant un Corset Spirella qui est fait à l'ordre et sur mesure, et avec le service de Corsetière d'expérience, nous avons tous les nouveaux modèles, il procure par sa coupe et sa baleine tout le confort désiré, sa baleine est garantie contre la cassure et la rouille. Tout renseignement sera donné si désiré en vous adressant à la Gérante

Mme E. L. LANGELIER,

591, Ste-Catherine Ouest.

Chambre 203, Edifice King's Hall

Téléphone Uptown 4322

Millers Worm Powder est insurpassable par aucune autre préparation comme vermifuge ou destructeur des vers. En effet il y a peu de préparations qui ont son mérite. Les mères connaissant son excellence la demandent pour leurs enfants à la première présence des vers. Elles savent que c'est un remède dans lequel on peut avoir toute confiance et qui donne un soulagement immédiat.

AVIS AUX ANNONCEURS

Nous pouvons disposer en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre "Almanach du Samedi pour 1915."

Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publicité dans l'Almanach du Samedi est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

Pour plus amples détails, écrivez à: MM. Poirier, Bessette & Cie, Edit.-Prop., 200, Boulevard St-Laurent, Montréal, ou téléphonez Main 2680, et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

ATTENTION!

Crème de Beauté de Mde Olga
ainsi que Poudre Orientale

pour tenir le teint frais et Rose et faire disparaître les rides de la Peau.
25 cts le flacon

MDE OLGA, 181 rue Amherst
(Entre Ste-Catherine et Dorchester)



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garantes. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé).

162 rue St-Denis - - - MONTREAL

INTERNATIONAL
Business College

214 Sainte-Catherine Ouest, Montréal.

FONDEE EN 1895

Cours du jour et du soir

Tél. Main 309

Angus Caza, dir.

La Beauté du Visage, du Teint
et de la Peau



Une des raisons principales pour laquelle on rencontre si souvent, partout, tant de jeunes filles, femmes et même des hommes avec un visage tout ridé, bourgeonné ou prématurément vieilli, c'est que l'on n'est pas assez particulier dans le choix des préparations que l'on emploie pour sa toilette et les soins du visage, ce qui veut dire que vous vous laissez tromper par le pharmacien qui très souvent pousse des imitations ou des produits sans valeur parce que cela rapporte plus de profits.

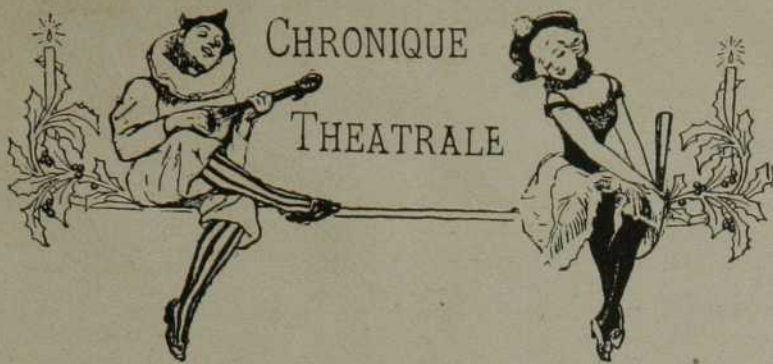
La seule préparation réellement efficace qui opère des merveilles depuis plus de 20 ans, comme embellisseur du teint et de la peau, est sans contredit le

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "Nourriture de la peau". Les propriétés antiseptiques et dépuratives de ce célèbre embellisseur sont telles que les taches de rousseur, le masque, les rides, les boutons à tête noire et tout ce qui enlaidit le visage disparaît comme par enchantement, rendant la peau blanche et veloutée, le teint clair et couleur de rose.

Méitez-vous des nombreuses imitations offertes comme Lait ou Crème de beauté qui pullulent au Canada comme aux Etats-Unis et dont l'effet pourrait être néfaste à la beauté de votre visage.

Une bouteille d'essai de Lait des Dames Romaines est envoyée gratis à tous ceux qui en font la demande. Vous n'avez qu'à nous envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et d'emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, à nos propres frais. Adressez: Cooper & Co., Dépt. 5, No 219 rue des Commissaires, Montréal.



THEATRE NATIONAL

Le théâtre National nous offre, cette semaine, une excellente pièce en cinq actes, "Le Dédale", de P. Hervieu. C'est un véritable chef-d'œuvre qui fera les délices de tous les habitués du National. La direction de ce théâtre si apprécié du public intelligent, mérite vraiment des félicitations pour le choix des pièces autant que pour leur mise en scène toujours parfaite. Une fois de plus, nul n'aura à regretter le prix d'entrée, mais chacun se réjouira au contraire de n'avoir pas perdu l'occasion d'aller applaudir une œuvre si intéressante que "Le Dédale", œuvre interprétée par ces artistes dont l'éloge est dans toutes les bouches: Mmes Dumas, Devoyod, Robert, Vhéry; MM. Filion, Scheler, Schauten.

THE GAYETY

Si le Gayety n'existait pas, il faudrait le fonder, nous disait un ami lettré, il y a de cela quelques jours. Et de fait, c'est le théâtre indispensable pour toutes les personnes qui n'ont pas prononcé des vœux d'éternelle humeur morose. Comme toujours, le programme de la semaine est plein de promesses, et nous pouvons assurer nos lecteurs que les promesses du programme sont tenues en scène. Voici d'abord les Trocadero, le plus grand spectacle musical burlesque jamais vu, de Ch.-H. Waldron. Citons aussi la comédie hindoue de Frank Finney: The Legend of the Ring. Les acteurs sont insurpassables dans leur genre; qu'on en juge: il y a là Frank Finney, Sam Adams, Florence Bennett et Mimmie Burke parmi les plus importants, mais, comme bien on s'en doute, tous les rôles sont remplis à la perfection. Allons, avec de telles pièces et de tels acteurs, le Gayety n'est pas près d'avoir des sièges vides; on se les arrache tous les jours.

A L'ORPHEUM

Comme elle en a l'habitude la direction de l'Orpheum a encore trouvé le moyen de nous offrir un spectacle captivant, un spectacle où pas un seul instant on ne songe à s'ennuyer. Dans la salle si fraîchement décorée de l'Orpheum, les heures passent courtes et délicieuses et c'est à regret que l'on voit tomber le rideau sur le numéro final. Le spectacle commence par "The Man in the Dark", pièce en un acte, interprétée par M. R.-T. Haines et sa troupe. Puis c'est James J. Morton, "The Boy Comic", puis Franklyn Ardell, dans la pièce désopilante, "The Suffragette". Il y a aussi Boyle et Brazil, danseurs; Mlle Martha et soeurs, Billy Bouncer, Peppino, etc. Le dimanche vaudeville et concert en matinée et en soirée.

PARC SOHMER

Par sa situation à la portée de tous les quartiers de la ville, la diversité de ses amusements et la qualité du spectacle, c'est réellement l'endroit idéal pour ceux qui veulent employer quelques heures agréablement.

Le prix d'entrée d'ailleurs fort modique en permet l'accès à tous et la proximité du fleuve contribue à en faire un lieu de fraîcheur qui n'est certes pas à dédaigner par ces chaudes journées d'été.

Aller au Parc Sohmer est non seulement une habitude acquise mais un véritable besoin; on y éprouve un agrément qui se renouvelle à chaque visite et nous ne pouvons qu'encourager fortement nos amis à visiter fréquemment ce populaire lieu de plaisir car nous sommes persuadé qu'ils s'en trouveront amplement satisfaits.

POUDRE CONTRE LA TRANSPIRATION

Saupoudrez les parties sujettes à transpirer avec un mélange de: 3 onces de carbonate de magnésie; 1 once d'alun calciné en poudre; 3 onces d'iris de Florence légèrement musqué.

Les verrues sont des enlaidissements qui disparaissent lorsqu'on les traite avec le Holloway's Corn Cure.

En une année, aux Etats-Unis, il se fabrique tout près de 60 milliards de pieds de gaz d'éclairage et de chauffage.

A Empangani, au Natal, il y a de cela quelques mois, tous les employés de la station du chemin de fer furent mis en fuite par un essaim d'abeilles.

A Limeri, près de Naples, deux jeunes gens aimaient une jeune fille; elle leur tenait rigueur, à tous deux: chacun fit venir ses amis; au nombre de 40, ils se trouvèrent en présence; ils se battirent d'abord à coups de bâton, puis à coups de carabine: 10 minutes après, les deux rivaux étaient morts, et 20 blessés jonchaient le sol. Doux pays! Beaux rivages méditerranéens!

Des expériences récemment effectuées ont prouvé que l'acte de descendre une pente aiguë nécessite presque autant d'effort physique que la montée de cette même pente. L'alpiniste qui descend une montagne emploie toute sa force à abaisser le même poids qu'il lui avait fallu précédemment monter. Et plus à pic est la descente, plus grand est l'effort.

On a souvent dit, mais à tort, que les chaussures, jusqu'au quinzième siècle, étaient faites pour aller indifféremment à chaque pied. Un document de l'époque établit pourtant qu'Auguste, empereur des Romains, fut assassiné pendant qu'il s'apprêtait à mettre sa chaussure du pied gauche. Une très ancienne statue de Marc-Aurèle montre aussi que ses chaussures étaient nettement différentes l'une de l'autre.

Le diamètre des arbres ne varie pas seulement suivant les saisons, mais aussi suivant les différentes heures du jour. Bien entendu, il s'agit là de variations seulement appréciables grâce à des appareils d'une sensibilité extrême. Ils enregistrent qu'une tige a plus d'ampleur de midi au crépuscule que du crépuscule à midi. Ils montrent que cette tige se rétrécit en hiver et a plus d'ampleur avec les chaleurs estivales.

Si vous vous Intéressez à l'Etude de l'Anglais

nous désirerions vivement avoir l'occasion de vous donner en détail le meilleur moyen d'apprendre cette langue.

La Méthode Phonographique I.C.S. pour apprendre une langue est la plus rapide, la plus pratique, la plus facile et la moins dispendieuse qui soit.

Plus de cinq mille personnes dans cette Province ont employé cette méthode avec succès, et nous ont exprimé personnellement leur entière satisfaction.

QUELQUES TEMOIGNAGES ET REFERENCES DE NOS ELEVES.

ACHILLE FRECHETTE, Traducteur, Chambre des Communes, Ottawa, Ont., dit: "Votre enseignement des langues à l'aide du Phonographe pour le peuple anglais et français, m'a beaucoup intéressé, et je le recommande sincèrement à toute personne désireuse d'apprendre une langue étrangère."

ALFRED O. RICHARD, St-Jean, P. Q., apprit l'anglais avec nous et étudia ensuite notre cours intitulé "Structural Drafting" dans la langue anglaise.

"Je suis très satisfait de mes progrès... ne craignez pas de vous enrôler car la méthode est excellente et rapide. Mon salaire a été augmenté de 25 p. c."

DR J. A. VIGNEAU, Trois-Rivières, Canada, dit ceci: "Je trouve votre méthode pour l'enseignement de l'anglais des plus recommandables. J'ai fait acheter un cours à un de mes frères. Il en est très satisfait. Je recommande votre système d'enseignement à tous mes amis."

J. H. H. GINGRAS, Professeur, Ecole Normale, Laval, Québec, Qué:

"La connaissance de la langue anglaise que j'ai acquise, grâce à votre cours, m'a été très profitable. J'affirme que pour ceux qui n'ont pas l'occasion de prendre des leçons particulières et qui cependant désirent apprendre à parler, à lire et à écrire correctement cette langue, votre méthode est certainement la meilleure."

Veuillez écrire aujourd'hui même pour notre catalogue et informations complètes. Nous vous montrerons que par la méthode des "I.C.S." vous pouvez en six mois apprendre plus d'Anglais, qu'il vous serait possible de le faire par toute autre méthode en consacrant à cette étude une durée de temps deux fois aussi longue.

Pourquoi ne pas écrire aujourd'hui même pour renseignements complets. Ceci ne vous engage nullement à notre égard.

Ecrivez aujourd'hui à

J. H. TARDIF, Gérant.

745 Ste-Catherine Ouest, Montréal.

COUPON

Veuillez, s. v. p., m'envoyer votre Catalogue descriptif sur la langue anglaise.

NOM

ADRESSE

Le Samedi

OCCASION EXCEPTIONNELLE DE SE FAIRE UNE BELLE POSITION. Nous allons monter quelques personnes dans un commerce lucratif; ni capital, ni expérience nécessaires. Nous vous garantissons \$75 par semaine, certains font bien davantage. S'adresser à Chapelain & Robertson, Box 296, Chicago, Ill.

GRAND CATALOGUE 1914-1915

En couleurs 350 illustrations. Nouveautés Européennes. Article comique. Portraits d'actrices. Livres et objets mystérieux. Bijoux, Magie, etc. Sur envoi de 10c en argent pour frais. "LES NOUVEAUTES"

Boîte 282, Hull, Qué.

FAITES COMME MOI!

J'étais maigre, faible, épuisée, après avoir tout essayé, j'étais désespérée. Une amie vint me voir et me conseilla d'essayer GRATIS le "Régénérateur Maroni".

J'ai suivi son conseil et si vous faites comme moi, vous serez heureuse de constater qu'au lieu d'être un sujet de pitié, vous ferez envie à celles qui ont une santé faible et sont dépourvues des grâces naturelles.

Envoyez 10c avec vos nom et adresse et vous éprouverez les joies légitimes de devenir grasses et bien faites. Adressez-vous aujourd'hui même à

Dr A. MARONI, Dépt. 6,

39a Ave Viger - - - Montréal.





LE GROS PAIN DIMINUE LE COUT DE LA VIE

et pour assurer le plus gros pain possible avec une certaine quantité de farine, prenez une farine forte, faite du blé de l'Ouest Canadien que tout l'univers nous envie.

FARINE

Five Roses

La farine **Five Roses** est absolument la plus riche vu qu'elle absorbe le maximum d'eau. Elle donne plus de pains et de meilleurs pains qu'aucune autre. C'est la farine la plus économique.

La Farine **Five Roses** est en vente dans presque toutes les meilleures épiceries, etc.



CONFITURES GARANTIES PURES

Exigez l'Etiquette



L. & P.

En vente chez tous les Epiciers.

EMPLOYEZ TOUJOURS LA POUDRE A PATE

"COOK'S FRIEND"

et vous serez toujours certaine du résultat. Elle est sans égale depuis 50 ans.

NE CONTIENT PAS D'ALUN



LA femme de ménage intelligente qui tient au bonheur et au confort de sa famille prend un soin particulier au café qu'elle sert. C'est habituellement

Seal Brand Coffee

CHASE & SANBORN,

Montréal.

RECETTES ET CONSEILS

Crème d'Espagne.—Faites tremper le tiers d'une boîte de gélatine dans une chopine de lait pendant une heure. Faites chauffer le lait jusqu'à ce qu'il bouille puis ajoutez deux jaunes d'œufs battus avec une demi-tasse de sucre. Retirez du feu et mettez les deux blancs d'œufs bien battus. Quand le tout est refroidi, mettez une cuillerée à thé de vanille, puis mettez dans un moule.

Sauce blanche.—Mettez dans une casserole un quarteron de beurre frais manié avec une cuillerée de farine "**Five Roses**", du sel et du poivre; mouillez avec un peu d'eau, et tournez jusqu'à ce qu'elle soit liée, sans laisser bouillir. Quand vous l'aurez retirée du feu, ajoutez-y un filet de vinaigre ou le jus d'un citron, et, si vous voulez, du persil blanchi bien haché, ou un peu de muscade. Quand on veut la rendre plus épaisse, on la lie avec un ou deux jaunes d'œufs.

Gelée de pommes.—Prenez des pommes fameuses, ou des reinettes, ôtez la pelure, couvrez-les d'eau et faites-les cuire en marmelade; coulez dans un linge. Pour une pinte de jus, mettez une livre de sucre et faites bouillir promptement jusqu'à ce que la gelée paraisse cuite (ce que l'on reconnaît en faisant refroidir ou lorsque la surface plisse). Il ne faut pas oublier d'enlever l'écume pendant l'ébullition.

Biscuits à déjeuner.—Prenez trois livres et demie de sucre blanc, trois livres et un quarteron de beurre, une poignée d'anis, trois cuillerées à soupe de poudre à pâte. Faites fondre le beurre dans une pinte d'eau chaude, faites dissoudre le soda dans une chopine de lait, brassez le tout ensemble, faites-en une pâte bien ferme, étendez-la bien mince, coupez les biscuits de la grandeur que vous voudrez, puis faites-les cuire promptement.

Omelette aux huîtres.—Faites blanchir des huîtres dans leur eau; nettoyez-les proprement, une à une; passez les deux tiers de ces huîtres dans une casserole avec du beurre, mouillez-les d'un peu de leur eau et d'un peu de coulis; mettez-y du poivre. Cassez les œufs. Assaisonnez-les de sel et de persil haché; ayez des croûtons de pain; donnez trois ou quatre coups de couteau dans le tiers restant des huîtres; mettez-les dans les œufs avec un peu de crème; battez le tout ensemble. Faites fondre du beurre dans une poêle. Quand il est fondu, versez ce mélange d'œufs et d'huîtres. L'omelette faite de la grandeur du fond du plat, renversez sur une assiette. Faites un cordon autour, versez dessus les huîtres cuites à part et leur jus, et servez chaud.

Esturgeon en ragoût.—On l'échaude, on enlève la peau, on le coupe par morceaux, les roulant dans la farine avec poivre, sel et clou; on les fait rôtir dans le beurre, couleur d'or, puis on ajoute de l'eau au moins un pouce au-dessus du poisson, avec thym, persil et oignon. Prêtez-y attention pour retirer les morceaux en bon ordre.

Pudding aux pommes.—Prenez quatre œufs, une tasse de farine, battez le tout ensemble, ensuite faites bouillir du lait, et versez-le dessus jusqu'à ce que la pâte devienne claire comme pour les crêpes. Pelez et hachez le tout et faites cuire dans un fourneau bien chaud. Vin, sucre, beurre et muscade pour la sauce.

Pudding aux bluets.—Une pinte de farine, deux cuillerées de crème de tartre, deux grandes cuillerées de sucre battu avec deux œufs; ajoutez à la farine une tasse de lait, une demi-tasse de beurre fondu, une petite cuillerée de soda dissous dans l'eau chaude, une pinte de bluets; mettez le tout dans un plat et faites cuire dans un fourneau.

Pour nettoyer des mains tachées, se servir d'une demi-tasse de son grossier délayé dans une tasse de fort vinaigre.

Un peu de sel ajouté au café, avant que de verser l'eau bouillante en bonifiera l'arôme.

Pour rendre les vitres brillantes, après les avoir lavées et essuyées, frottez-les avec un morceau de papier imbibé de paraffine.

On fait un excellent bouquet pour la soupe en enroulant et en attachant quelques brins de persil autour d'une gousse de poivre, d'une gousse d'ail (si on l'aime), d'une feuille de laurier et des autres herbes aromatiques que l'on peut avoir sous la main.

Bon Sucre, Bonnes Confitures

Le Sucre Blanc Granule



St. Lawrence Sugar

est GARANTI PUR, achetez-le en sacs de 10, 15, 20, 50, ou 100 livres qui vous l'assurent TOUT PROPRE tel qu'il sortit des usines mêmes de la Compagnie.

Servez-vous du SUCRE ST. LAWRENCE GRANULE et faites bien bouillir le Sirop et les fruits et pourvu que les verres ou pots dans lesquels vous les mettez aient été bien nettoyés et échaudés vos confitures ne moisiront ni fermenteront jamais.

En vente chez tous les marchands.

The St. Lawrence Sugar Refineries, Montréal.

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Les plantes vertes d'appartement se conservent très bien si l'on a soin de laver les feuilles avec un mélange de lait et d'eau.

Les fleurs coupées se gardent longtemps fraîches si on place l'extrémité de leur tige dans une pomme de terre. (Il ne faut pas, dans ce cas, mettre de l'eau dans le vase.)

Selon les statistiques, les Etats-Unis consomment annuellement 23,000,000,000 de pieds de bois, alors que, durant ce même laps de temps, il n'en croît que 7,000,000,000 de pieds dans les forêts.

Parmi les peines les plus curieuses usitées au moyen âge, est celle de "la pierre au cou", appliquée jusqu'au XVIIe siècle. Les calomniatrices et les querelleuses étaient condamnées à se promener dans les rues avec une pierre suspendue à leur cou. Si la faute était plus grave, elles étaient précédées dans ces promenades par un cornet ou une trompette, et on leur faisait faire, les jours de marché, trois fois le tour de l'Hôtel de Ville. Quelquefois elle était sculptée en tête de femme; d'autres jours, c'était l'image d'un chien ou d'un chat. On lui donnait encore la forme d'une bouteille que l'on nommait "la bouteille du bourreau".

Le végétarisme ne consiste pas à se priver de viande et à se bourrer de légumes verts et de féculents, ni à tomber dans l'excès contraire, en s'alimentant insuffisamment. Pour retirer de cette méthode d'alimentation tous ses bénéfices, il faut procéder par transition et surtout tenir compte des facultés digestives qui varient, pour ainsi dire d'homme à homme, suivant l'appétit, l'âge, les occupations, le poids, etc. Pour un sujet de 150 livres environ, 2,000 à 2,500 calories suffisent si les aliments sont mâchés lentement et complètement.

Près de Gérardmer, en France, se trouve Ramberchamp, dit le Jardin des familles, qui possède un écho remarquable et depuis longtemps célèbre. L'Echo des grottes de Han, en Belgique, est archiconnu, et les guides en tirent un parti étonnant. A un certain endroit, près de la sortie, on entend pendant trente secondes l'écho d'un coup de canon dont la répercussion fait un bruit épouvantable: il semble au voyageur surpris que toutes les voûtes de la grotte s'effondrent en même temps. Près de Coblenz, sur les bords du Rhin, on signale enfin un écho qui répète dix-sept fois le même mot.

L'ONGUENT POUR LA TÊTE

RANKIN'S



DOREZ VOS DENTS

avec nos fausses couronnes dorées, imitant très bien le travail du dentiste. Facile à ajuster et à enlever. Plus de 2 millions de vendues. Prix: 10 cts chaque ou 3 pour 25 cts envoyé franco. Universal Providers Co. Ltd., 61 St-Jacques, Montréal, Can. Sur réception de 5c pour frais de poste nous vous expédierons notre catalogue illustré, franco.

Les lectrices du "Samedi" sont invitées à visiter le

PALAIS DES MODES

CHANTECLERC
Chapeaux, modes de Paris, New-York, Hautes Nouveautés, Prix modérés.

Mme LEVESQUE Prop.
190 Ste-Catherine Est, Montréal
Tel Bell Est 3374.



UN BON DESSERT

Les ESSENCES Culinaires de JONAS



sont recommandées par les chefs les plus célèbres; elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les

ESSENCES DE JONAS

HENRI JONAS & CIE,

Fabricants

391 rue St-Paul, Montréal.

Examen des Yeux Gratis

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style à ORDRE, sont garantis bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le Meilleur de Montréal, le Spécialiste Beaumier

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 rue Ste-Catherine Est

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité. Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Comment Developper sa Conformation

Des Explications relatives à ce résultat vous seront envoyées sur réception de 4c en timbres.

La conformation bien développée de la poitrine des Japonaises est due à l'emploi d'un traitement connu sous le nom de Transformateur Japonais qui donne une vigueur exceptionnelle aux muscles du cou et de la poitrine.

Le Transformateur Japonais

peut être employé en parfaite sécurité et son action efficace est reconnue par les hommes de science médicale. Il convient aussi bien aux demoiselles qu'aux dames et ne nécessite aucun changement de régime pas plus que l'Obésité ne peut résulter de son usage.



Le Traitement complet est envoyé sous paquet strictement privé pour le montant d'un dollar (\$1.00) seulement. Traitement d'essai pour 60 cents.

S'adresser comme suit:
SPECIALISTE HENRI RIVOD,
Tiroir Postal 2103, Montréal, Qué.
Correspondance absolument confidentielle.



requis avant la vente des marchandises. Montre de garçon gratis pour la vente de 30 de nos jolis mouchoirs à 10c chaque. Montre de dame gratis pour la vente de 36.

CHIEF MFG CO., 18 CHIEF BLDG., BEEBE, QUE.

POUR les FUMEURS



Se porte très bien dans la poche de veste. Prix 10c franco. Universal Providers Co Ltd, 61 St-Jacques, Montréal. Sur réception de 5c pour frais de poste nous vous expédierons notre catalogue illustré, franco.

A ceux qui souffrent de l'asthme. —Le remède pour l'asthme du Dr Kellogg est comme une main secourable pour celui qui se noie. Il donne une vie nouvelle et de l'espoir en guérissant le mal, bien que l'on en soit venu à croire cela impossible. Son bénéfice est trop évident pour être discuté—c'est notre meilleur argument—c'est notre meilleure réclame. Si vous souffrez de l'asthme, procurez-vous ce remède et vous trouverez le soulagement comme des milliers d'autres.



INSTITUT Gaube INC.

No 517, St-Denis

TELEPHONE EST 7433.

Pour la Cure des Maladies Chroniques

Maladies du système digestif—maladies du système nerveux—catarrhe—maladies de la peau—maladies des voies urinaires—cancer—rhumatisme—maladies du sang—ulcères, etc.

LES METHODES EN USAGE A L'INSTITUT GAUBE OPERENT DE VERITABLES RESURRECTIONS PARCE QU'ELLES AGISSENT SUR LE SANG, ELLES ATTAQUENT LE MAL A SA RACINE

Cure Remarquable Obtenue à l'INSTITUT GAUBE, Inc.

Au médecin directeur de l'Institut Gaube,
Mon cher docteur,

C'est avec un vif sentiment de reconnaissance que je vous donne ce certificat attestant ma guérison. Il y a deux ans, j'eus un petit bouton sur le nez, qui finit par s'ulcérer. Comme il ne guérissait pas, je demandai les services d'un médecin, qui, après diagnostic posé, cautérisa cette plaie à cinq ou six reprises différentes. Cependant, ça allait de mal en pis. Alors, sur l'avis de plusieurs amis, je fis mon entrée à l'Institut Gaube. Les traitements que j'en ai reçus ont amené la guérison de cet ulcère dévorant; aujourd'hui, la cicatrice est parfaite et je me sens très bien. Je dois vous remercier aussi, à cette occasion, de la courtoisie avec laquelle vous m'avez toujours reçu chez vous.

HENRI CARDINAL, Typographe,
828, rue Berri, Montréal.

INSTITUT GAUBE Inc., No 517, St-Denis

Tout renseignement fourni avec courtoisie par le directeur de l'Institution.
Consultations de 10 heures a.m., à 9 heures p.m. Dimanches, sur rendez-vous.

NETTOYAGE DES BAS DE SOIE

Pour nettoyer les bas de soie sans les rétrécir on les lave dans une eau tiède dans laquelle on a fait bouillir du son enfermé dans un linge.



Fourrures 1914-15

Nos salles sont maintenant remplies des plus nouveaux modèles pour l'année courante, et notre stock de Peaux est au complet. De plus, nous accordons durant ce mois un escompte qui vous permet d'économiser au moins 25% sur tout achat tout en vous donnant l'avantage de ne payer que sur livraison, à l'automne, quand vous aurez besoin de vos fourrures.

A cause de la situation actuelle, il sera sage de ne pas retarder trop vos achats de fourrures, car les peaux vont sûrement augmenter sous peu.

509, RUE SAINT-PAUL

Laberge Chevalier & Co.

Les chaussures jaunes peuvent être dégrassées et détachées à l'aide d'un morceau de flanelle imbibé de benzine.

*

Mme Phisalix, une des employées les plus instruites du musée d'histoire naturelle, et qui s'est livrée à de nombreuses expériences sur le venin des serpents et des batraciens en général, a découvert un sérum composé du venin de ces différents animaux, qu'elle affirme être un puissant vaccin contre la rage.

*

Un savant physiologiste a déterminé expérimentalement le nombre des vibrations de l'aile chez l'insecte qui vole. A l'aide de procédés graphiques d'une parfaite exactitude, le savant a trouvé les nombres suivants : L'aile de la mouche bat 330 fois par seconde; l'aile du bourdon bat 240 fois par seconde; l'aile de l'abeille bat 199 fois par seconde; l'aile de la guêpe bat 110 fois par seconde. Et pourtant, tels les héros de la Grande Armée, les insectes ne sont jamais fatigués!

*

Hog raconte que les brebis d'Ecosse montrent, les unes pour les autres, une véritable sollicitude. S'il arrive que l'une d'elles perde de vue le troupeau pendant la nuit, il est rare que ses compagnes l'abandonnent. Elles cherchent l'égarée, l'appellent, et se placent au bord des étangs, des lacs ou des précipices, pour l'avertir des dangers par leurs bêlements.

LES MALADIES de la FEMME



Toute femme soucieuse de sa santé doit au moindre malaise faire usage des remèdes de "Julia Richard" qui sont composés de plantes inoffensives sans aucun poison. Mon traitement fait disparaître et empêche du même coup les maladies intérieures, les Métrites, Tumeurs, Cancers, Hémorragies, Pertes, Varices et Phlébites. Au moment du retour de l'âge la femme devra en faire usage pour se débarrasser des Chaleurs et Etouffements, et éviter les accidents qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

Ecrivez sans retard à Julia Richard. Sur réception de 10 centins elle vous enverra son livre. Boîte de Poste 2334, Montréal.



"MADAME SANS-GÊNE"

MESDAMES

Sur réception de 10 cts en argent ou en timbres-poste, nous vous enverrons le Magnifique Catalogue Illustré de tous les Produits de Beauté de

MADAME SANS-GÊNE.

La Cie Médicale Giroux & Frère
416 Parc Lafontaine,
Montréal Ch. A.

BONNE TACTIQUE

Le jeune homme (au commissionnaire).—Garçon, va porter ces fleurs à Mlle L. Say, 6 rue des Yeux-Tendres.

Le commissionnaire.—Vous êtes le quatrième qui envoie des fleurs à cette demoiselle, aujourd'hui.

Le jeune homme.—Comment s'appellent les autres?

Le commissionnaire.—Ils n'ont pas donné de noms, ils ont dit l'un et l'autre qu'elle saurait bien de qui ça venait.

Le jeune homme.—Bon, voilà une piastre pour toi. Je joins ma carte de visite à ces fleurs-ci, et tu diras que les trois autres bouquets venaient de la même personne.

Des milliers de mères peuvent attester les vertus du Mother Graves' Worm Exterminator parce qu'elles savent par expérience combien il est utile.

Aux hommes qui vieillissent et dont les forces s'usent

Les PILULES MORO

Il n'y a personne qui puisse se vanter de n'être jamais malade, ou, du moins, indisposé.

Malgré sa perfection, l'organisme humain subit naturellement certaines défaillances; la santé s'altère et le système devient défectueux.

Règle générale, un homme n'aime pas à se dire malade. Néanmoins, assez souvent, on l'entend se plaindre.

Certes, on ne saurait lui contester ce droit.

Or, celui qui se plaint souffre. La souffrance est le propre du corps humain.

Peu importe la force de la constitution, il y a toujours des écarts; et voilà pourquoi tout homme doit avoir ses heures d'ennuis et de troubles.

Garçons, jeunes gens, pères de famille et vieillards, aucun d'eux n'en est exempt.

Les forces diminuent graduellement et les douleurs surgissent une à une.

Lorsque l'on réalise sa position, il est souvent trop tard: le mal a fait son oeuvre.

Nous croyons devoir ici avertir charitablement tous les hommes, jeunes et vieux.

Pour se mettre à l'abri des mille dangers dont ils sont constamment menacés, tous les hommes, sans exception, devraient avoir recours au seul moyen radical, l'usage des Pilules Moro.

Si certains organes ont besoin d'être nettoyés, d'autres ont besoin d'être restaurés et fortifiés. Il n'y a que les Pilules Moro pour redresser toutes les faiblesses organiques et reconstituer à la perfection tout le système.

Mais il ne faut pas trop retarder. Aussitôt que se manifestent certains maux, on aura tout de suite recours aux Pilules Moro.

Gardons-nous bien surtout des médecines liquides, elles sont toujours dangereuses.

Les Pilules Moro sont à base purement végétale. C'est un remède purement naturel, un généreux tonique et un reconstituant toujours salubre.

Avec les Pilules Moro, chacun peut se soigner sans perte de temps et sans déboursés excessifs dans les pharmacies.

Quelques boîtes seulement de ces merveilleuses Pilules Moro remettent un homme sur pied et lui rendent sa vigueur primitive.

En voulez-vous une preuve? Lisez ce qui suit:

"J'étais d'une constitution robuste et toute ma vie j'ai eu une bonne santé. J'ai toujours beaucoup travaillé pour assurer ma vie et celle de ma famille et tous mes jours ont été fort bien employés jusqu'à il y a quelques années, alors que des faiblesses et des douleurs de dos s'annoncèrent. Je ne m'inquiétais pas trop de cela les premiers jours, je laissai faire et continuai ma besogne, mais j'eus bientôt à regretter ma négligence, car un jour que je dus subir une température humide (chose qui m'était déjà arrivée bien des fois et sans inconvénient) il se déclara des douleurs de vessie puis je fus gravement malade. Il me fallut appeler un médecin et me soumettre à un dur traitement, cependant certains symptômes persistèrent. Ce ne fut que lorsque j'eus pris quelques boîtes de Pilules Moro et que j'eus ainsi augmenté mes forces, purifié et enrichi mon sang que je me sentis parfaitement à l'aise, tout à fait rétabli. Maintenant, malgré mon âge, j'ai soixante-douze ans, j'ai bonne santé comme autrefois,



M. J. B. LABRECHE, 153 Church, Ottawa, Ont.

j'en suis tout joyeux et c'est de tout coeur que je fais connaître les bons effets que j'ai obtenus des Pilules Moro. J'ai pleine confiance dans ce remède et je crois qu'en y ayant recours au moindre indice de faiblesse, je me garderai encore bien des années de vie tranquille".—J. B. LABRECHE, 153, rue Church, Ottawa.

CONSULTATIONS GRATUITES—Les médecins de la Compagnie Médicale Moro ne demandent rien pour leurs consultations et donnent à l'homme malade qui s'adresse à eux une opinion honnête sur son état et lui indiquent le moyen de se guérir. Leurs bureaux, au No 272 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, les mardi et samedi, et jusqu'à 6 heures les autres jours.

Tous les hommes qui se sentent mal en train, fatigués, qui sont tracassés par différents maux, devraient venir voir nos médecins. Ils apprendront non seulement comment se traiter et se guérir mais aussi ce qu'il faut faire pour prévenir l'affaiblissement et toutes les maladies auxquelles ils peuvent être exposés.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées :

COMPAGNIE MEDICALE MORO

272 rue Saint-Denis, Montréal

NOUVEAU CONCOURS—CONCOURS DES VILLES

Voici un certain nombre de mots auxquels il manque la première lettre. Il faut trouver les lettres qui manquent, puis les disposer de façon à former le nom bien connu d'une ville de ce continent ou des vieux pays. Essayez et vous verrez que ce n'est pas bien difficile.

...ation; ...rmée; ...ngagement; ...oyaume; ...ille; ...oldat.

Inscrivez le nom que vous aurez formé sur le coupon ci-dessous et adressez comme suit: **Le Samedi**, 200, Bld St-Laurent, Montréal. Concours des noms.

COUPON D'ADRESSE.—CONCOURS DES VILLES No 46

Réponses reçues jusqu'au 21 septembre 1914

Nom à trouver

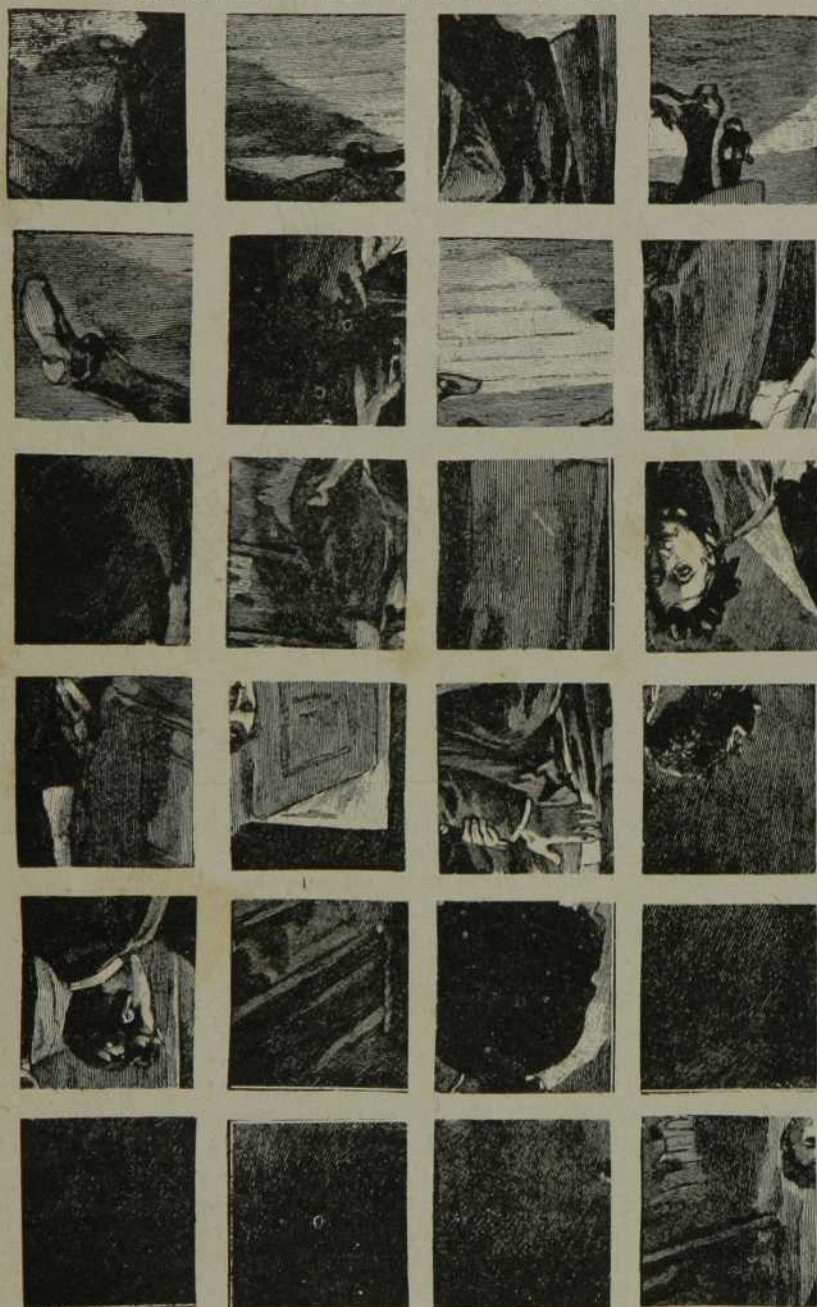
Nom
M. Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue.....

Localité

N'oubliez pas d'inscrire clairement votre adresse. Cela est essentiel.

CASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI No 908



EXPLICATION

Découpez le coupon ci-dessous, inscrivez-y bien lisiblement votre nom et adresse; reconstituez ensuite le dessin ci-dessus que vous joindrez à votre coupon.

Pour reconstituer le dessin, découpez exactement les carrés, collez-les sur un papier de manière à obtenir une gravure représentant: **Le Sacrifice d'une mère!**

Envoyez dessin et coupon à SPHINX, "Le Samedi", 200 Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON DU CASSE-TETE CHINOIS No 908

Réponses reçues jusqu'au 21 septembre 1914

Nom
M. Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue.....

Localité.....

Les bons concurrents participeront à un tirage dont les six premiers noms sortants auront droit à 50c en argent. Le gagnant d'une prime, l'ayant constaté dans un numéro subséquent, doit nous la réclamer par lettre, ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de solutions accompagnées de coupons.

SIROP D'ANIS GAUVIN

QUAND BÉBÉ FAIT SES DENTS.

La dentition du bébé est accompagnée de malaises, de souffrances auxquels les mères sont anxieuses d'apporter un prompt soulagement. C'est à cette période toujours redoutée que l'on appréciera les bienfaits des effets du

Sirop d'Anis GAUVIN pour les Enfants

Une Attestation pour deux bouteilles de votre fameux Sirop d'Anis Gauvin entre mille. que nous trouvons indispensable pour les enfants. Mme Jno. J. Lefebvre 450, 17th Ave. Vancouver C. A.

EN VENTE PARTOUT
25c LA BOUTEILLE

CONTRE LA MIGRAINE: Il n'y a pas de remède plus efficace que les CACHETS GAUVIN. 25c la boîte. En vente partout.

J. A. E. GAUVIN,

Pharmacien-Chimiste, - MONTREAL



2 DANS 1 Noir. Blanc. Jaune. 10c

CIRAGE À CHAUSSURES

Dans notre nouvelle "boîte s'ouvrant facilement". Pas d'ennui, pas de bariolage.

THE F. F. DALLEY CO., LTD.
BUFFALO, N. Y. HAMILTON, ONT.

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

Toutes les femmes doivent être belles
Et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil
Succès assuré en 25 jours



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la Poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la nervosité. Engraissera les personnes maigres en 25 jours. Échantillons Gratuits.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 à 5 P. M.

Adressez Mme MYRRIAM DUBREUIL,
44b Mentana, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.